BUHR A

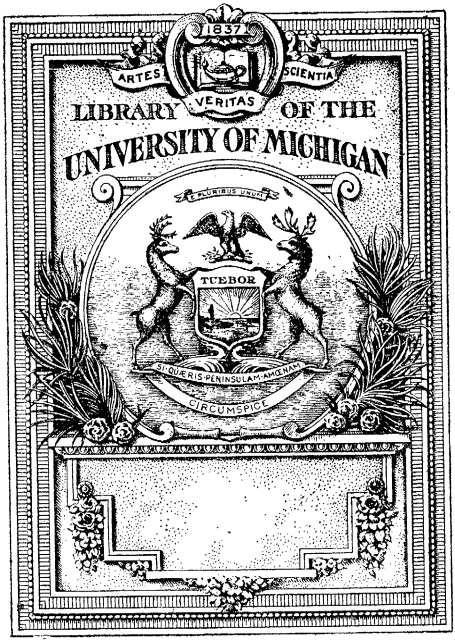
a39015 01811711 2b

M MÖNNIER

ILLUSTRATIAI

DU
623
M74
1888

V. II.


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

DU
623
.M774
1888

UN PRINTEMPS SUR LE PACIFIQUE

ILES HAWAÏ

392

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en juin 1885.

PARIS. TYPOGRAPHIE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

TYPES HAWAIENS.

FEMME DE LA COUR.

FILLE DU PEUPLE.

UN PRINTEMPS SUR LE PACIFIQUE

ILES HAWAÏ

PAR

MARCEL MONNIER

DESSINS DE E. MARTIN-CHABLIS ET CARTE SPÉCIALE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1888

Tous droits réservés

9-7-28 BF

A MA SŒUR

Rec'd 9-7-28 BF

327604

UN PRINTEMPS SUR LE PACIFIQUE

ILES HAWAÏ

I

SAN FRANCISCO. — DÉPART.

18 mars 1884.

Il neige.

Est-ce la dernière ironie, la convulsion suprême de ce formidable hiver, tel qu'on n'en avait pas vu depuis quatorze ans de l'Atlantique au Pacifique? Je cherche à me le persuader. Et pourtant les paquets de nuages qui traînent sur la baie et le vent d'ouest soufflant par rafales annoncent avec une franchise désolante que les mauvais jours ne sont pas près de finir.

Il neige. La poudrée fond en touchant le sol, tandis qu'une eau noire s'écoule avec un fracas de torrent entre les pavés inégaux des rues en

pente. Hors de la ville, les chemins, où l'on chercherait en vain trace de chaussée empierrée, ont disparu sous une couche uniforme de pâte rouge, gluante, traîtresse, dissimulant les abîmes, dans laquelle bêtes et gens enfoncent jusqu'à mi-corps et ne se tiennent debout que par des miracles d'équilibre.

De loin en loin une courte accalmie. Un rayon de soleil blafard fend la brume, juste assez pour nous permettre d'entrevoir les limites de notre prison, l'Océan, et vis-à-vis, la Sierra toute blanche, sans une tache piquant la nappe étincelante, ce qui atteste l'épaisseur des neiges amoncelées. La vallée du Sacramento n'est plus qu'un lac; le San Joaquin a franchi ses rives, culbutant les fermes et noyant les troupeaux. De tous les points de la Californie, du nord au sud, de l'Orégon à la frontière mexicaine, de Portland à San Diego, les mauvaises nouvelles se succèdent avec une monotonie désespérante; ce ne sont qu'inondations, dévastations, ponts emportés, remblais fondus, fils télégraphiques arrachés par l'ouragan. Les communications avec l'Est et le Sud subissent des retards considérables. — Un de mes amis venant de la Nouvelle-Orléans par la voie du *Southern Pacific* a mis dix-sept jours pour effectuer un voyage qui en exige cinq en temps ordinaire; il a dû, en courant les plus grands dangers, passer

à gué l'impétueuse rivière San Gabriel et, pour arriver à destination, prendre à Santa Monica le vapeur de la ligne côtière, la voie ferrée étant, Dieu sait pour combien de temps encore, impraticable entre Los Angeles et San Francisco. Les averses se succèdent, opiniâtres, implacables. Et nous sommes au milieu de mars, en plein printemps californien!

Au découragement bien légitime qu'inspirent la persistance des bourrasques et de telles perturbations dans l'ordre des saisons, s'ajoute le sentiment particulièrement irritant de la captivité. Il n'y a pas à se le dissimuler, nous sommes bloqués. Ici la mer, là-bas les avalanches. En face de nous, les espaces infinis du Pacifique; en arrière, les solitudes des Hauts-Plateaux et leurs gîtes problématiques. Ce n'est pas que la prison soit dure. San Francisco est, parmi les grandes cités de l'Union, sinon la plus prospère, à coup sûr une des plus vivantes et des plus attrayantes pour l'étranger. A défaut de la suprématie commerciale qu'un avenir peu éloigné peut-être lui réserve, elle a sur la plupart de ses rivales un avantage incontestable, l'originalité. Toutes les villes américaines se ressemblent; depuis la bourgade naissante perdue au milieu des plaines, moitié camp, moitié village, jusqu'aux grands centres commerciaux et industriels, c'est la coupe

rectangulaire, l'éternel damier, les *blocks* de constructions en brique ou en madriers précédés d'un péristyle et d'un trottoir en bois, le *bar* que remplace dans l'Ouest l'inévitable *saloon*, et, brochant sur le tout, le réseau compliqué des fils télégraphiques et téléphoniques qui éveille dans le cerveau le plus dépourvu d'imagination l'idée d'une gigantesque toile d'araignée; presque partout, à part quelques nuances peu appréciables, une population au type invariable comme le décor où elle s'agite. On en est même à se demander, étant données la variété des origines, la diversité des races juxtaposées, mais non fondues, comment de ces éléments multiples et parfois si réfractaires a pu naître cette uniformité d'allure, cet *air de famille* reconnaissable jusque chez l'émigrant admis depuis deux ans à peine dans les domaines de l'oncle Sam. C'est là un fait que je constate après bien d'autres, non une critique. Cette monotonie même n'est pas sans grandeur : ces villes jetées dans le même moule ménagent à celui qui sait les voir plus d'une surprise, et laissent l'esprit songeur et recueilli. Sans doute, il n'y faut point chercher l'émotion des vieux souvenirs, les curieuses épaves des générations disparues, mais une impression d'un genre bien différent, quoique aussi pénétrante; cette impression, vous l'éprouverez dans telle cité populeuse, Chicago par exemple,

lorsque au milieu de la foule affairée, devant l'activité féconde d'un demi-million d'hommes, vous songerez tout à coup qu'à la même place il n'y avait, il y a de cela quarante ans, qu'un désert, et dans ce désert les huttes de cinq familles.

Pas plus que ses aînées du Centre et de l'Est, San Francisco n'est dépourvue de cette poésie mystérieuse qui se dégage d'une œuvre immense accomplie sans le secours du temps. Depuis l'époque où seuls les bâtiments baleiniers, au retour de leurs longues campagnes, faisaient relâche dans la baie solitaire pour y réparer leurs avaries, un demi-siècle au plus s'est écoulé. Ici également la poussée humaine a été soudaine, l'épanouissement rapide. Mais à côté de cette éloquence un peu brutale des faits, de cette imposante manifestation de la vie dans toute son intensité, il y a l'attrait du site, l'un des plus beaux du monde, et, ce qui vaut mieux encore, une foule dont l'aspect tranche avec la banalité courante. C'est une des très-rares villes du jeune continent qui possède un cachet personnel, ces contrastes, ces demi-teintes, cet imprévu du détail chers aux fureteurs.

Il semble qu'en dépit des changements que les années ont apportés à la rudesse primitive des mœurs, on retrouve encore dans l'atmosphère ambiante un écho de la tapageuse exubérance

d'autrefois. Sans doute le temps, sans tuer l'esprit d'aventures, a singulièrement modifié les conditions et le terrain de la lutte. La fièvre de l'or est tombée. L'avenir est aux cultivateurs et aux industriels : le champ a détrôné le *claim*. Mais l'effervescence ancienne ne s'est pas tellement dissipée que l'on ne puisse aujourd'hui en reconnaître l'influence à certains traits généraux de mœurs et de caractère. Elle se révèle dans des allures plus crânes, plus en dehors, un besoin d'expansion et un goût pour le plaisir d'autant plus frappants, que partout ailleurs il se dissimule soigneusement sous des apparences austères. La différence est grande entre les villes de la Nouvelle-Angleterre, qui, l'heure des affaires passée, tombent dans un calme et un silence de cloître où, à partir de six heures du soir, sur les voies les plus fréquentées, les magasins sont fermés, les trottoirs sombres, le pavé abandonné aux rôdeurs, et ces rues de la cité californienne pleines d'animation et de clarté jusqu'à une heure avancée de la nuit. Là-bas, un édifiant silence d'honnêtes gens qui se reposent du labeur de la journée dans la paix sereine de la vie de famille et savourent, portes closes, les jouissances du *home*. C'est à croire qu'il n'y a plus au monde ni ivrognes, ni joueurs, ni débauchés, ni vierges folles, à croire au triomphe définitif des « *Temperances societies* » et

à l'avénement de la vertu universelle, tant les concessions faites aux faiblesses humaines sont déguisées de façon décente. Point d'estaminets somptueux et provocants, point de brasseries louches. Je sais bien qu'en revanche certaines particularités bizarres, entre autres le nombre considérable des *salles d'échantillons* (sample rooms) et des maisons de change (*exchanges*), arrachent bientôt à ses méditations l'étranger accablé par tant de vertu; et sa surprise est des plus vives assurément en constatant que le mot *échantillons* est mis là pour *spiritueux*, et que l'industrie de ces *exchanges* consiste non à pratiquer le change des diverses monnaies courantes, mais uniquement celui des boissons de tout genre contre de l'argent comptant. Ici, rien de ces réticences, de cette étrange pudibonderie qui s'effarouche moins de la chose que du mot, mais l'aveu tranquille de ce que l'on cache ailleurs et une tendance manifeste à appeler les choses par leur nom. Il est dix heures du soir : dans Montgommery street le mouvement de la journée ne s'est pas sensiblement ralenti; ce n'est plus là le va-et-vient des affaires, mais la molle ondulation d'une foule qui flâne. Aux vitrines des nombreux bijoutiers le gaz flamboie dans l'or, et ces magasins où la profusion supplée au goût et dont le luxe un peu criard n'a rien à voir avec

l'ingénieuse disposition des étalages parisiens, n'en sont pas moins la gaieté de la rue et sourient au promeneur derrière leurs glaces claires. Les *bars*, les brasseries et les cafés chantants étalent sans vergogne leurs enseignes transparentes et bariolées; le regard plonge dans de vastes sous-sols où l'on accède par des escaliers ornés de vases de fleurs et de cariatides, et entrevoit des groupes enlacés, des blancheurs de chair se mouvant dans une vapeur blonde, au bruit des rires et des instruments; tripots des mieux achalandés, Édens qui jamais ne chôment, où le service est fait par des Hébés peu farouches et la carte des consommations variée à l'infini.

A mesure qu'on avance, l'animation augmente, mais le tableau change; aux boutiques succèdent les échoppes, aux cordons de gaz, les lampions en papier huilé; les silhouettes deviennent indécises, pareilles à des ombres errantes. Aucun bruit de pas sur le pavé; rien autre chose qu'un continuel frottement de sandales de feutre. Nous sommes dans le quartier chinois, dans une ville du Céleste Empire importée tout d'une pièce avec sa race singulière, ses costumes, ses mœurs, ses traditions immuables. La transition est subite et frappante. Ici l'irrésistible élan, le galop des idées et des faits, là tout un peuple immobilisé dans sa civilisation vermoulue. Ils sont plus de

cinquante mille, au centre même de la cité qui fut jadis le quartier élégant et d'où ils ont peu à peu éliminé les blancs, maîtres d'immeubles qu'ils n'ont point eu la peine de construire, mais seulement d'agencer intérieurement suivant leurs besoins. Par là il faut entendre qu'un bâtiment disposé à l'origine pour cinquante locataires, en abrite aujourd'hui trois ou quatre cents de race jaune. Il est difficile de se faire une idée d'une compression pareille. J'ai vu des pièces de quatre mètres de long sur trois de large servir de logement à trente personnes ; les couchettes étaient superposées comme les rayons d'une bibliothèque, et de dimensions tellement restreintes que les dormeurs n'avaient même pas la liberté de s'étendre tout de leur long. Les repaires écartés où s'entassent les fumeurs d'opium dépassent en ce genre tout ce qu'on peut rêver. C'est à travers un dédale de ruelles, de couloirs étranglés, de cours fétides, suant le vice et la misère, où seuls les initiés ont chance de se reconnaître, que l'on arrive à ces bouges à peine éclairés par les petites lampes de cuivre placées sur les couchettes à la portée des fumeurs ; l'atmosphère est suffocante, le silence profond. De loin en loin une exclamation sourde, rien de plus, pas d'autre bruit que la respiration à peine perceptible des corps affaissés. J'ai gardé très-présents à la mémoire les moindres

détails de ma première visite dans ces bas-fonds, jusqu'à la tournure de notre *détective*, l'honorable M. Jackson, correct, impassible, sanglé dans une redingote noire, ganté de frais, qui nous exhibait des choses très-difficiles à décrire avec le calme et la dignité d'un professeur faisant son cours. Je l'entends encore dire en touchant du bout de sa canne un des spectres :

Allons, garçon, une petite pipe en l'honneur des gentlemen.

Et le Chinois engourdi, replié sur lui-même, se soulève à demi et tourne vers nous son visage où il n'y a de vivant que les yeux aux prunelles prodigieusement dilatées. D'une main tremblante il ouvre la petite boîte contenant la pâte opiacée dont il détache la valeur d'un pois du bout d'une mince tige de fer; puis il présente l'aiguille à la flamme de la lampe et la fait tourner lentement entre ses doigts, tandis que la pâte se fronce et se dessèche. Une fois chauffée à point, il l'introduit avec soin dans le fourneau exigu de sa pipe, l'allume et fume en aspirant bruyamment, avec de longs efforts, les joues creuses, la face contractée, diabolique. Cinq ou six bouffées, et c'est tout. Épuisé, l'homme se recouche ou plutôt retombe dans l'attente de nouveaux rêves. Et devant ce corps émacié, tordu comme une racine, ce visage convulsé au milieu du nuage

opaque dont peu à peu l'étrange arome nous pénètre, je m'explique cette passion mortelle. Déjà l'atmosphère me paraît moins épaisse, la fumée moins âcre. La loi, j'imagine, a reconnu le danger de cet arrière-goût séducteur lorsqu'elle punit d'une amende très-forte tout individu autre qu'un fils du Ciel convaincu d'avoir fumé l'opium. En dépit de la loi très-sage, plusieurs ont voulu goûter du fruit défendu, et mal leur en a pris; ce qui n'était au début que curiosité pure est devenu une habitude impérieuse, invétérée, et l'on peut lire de temps à autre dans les journaux un entrefilet tel que celui-ci :

« John Brown, âgé de vingt et un ans, barbier, a « été trouvé inanimé dans sa chambre, 114, qua- « trième rue, vers deux heures et demie de l'après- « midi; ce jeune garçon est une victime de l'opium; « la dose d'aujourd'hui avait été trop forte. Les offi- « ciers de police James Schmith et Videau l'ont « porté à l'hôpital, où des soins énergiques lui « furent administrés, mais sans résultat; son état « est désespéré. La mère de ce jeune homme tient « un magasin de modes dans la septième rue. »

Les faits de ce genre ne sont pas rares, mais heureusement le mal ne s'étend pas, l'opium est resté un vice chinois, l'une des curiosités, et non la moins saisissante, de ce lambeau de l'extrême Orient échoué sur la côte californienne.

San Francisco aurait lieu de tirer vanité de ses Chinois, au même titre que Naples de ses lazzaroni ou Grenade de ses gitanos. Mais les contrastes, la couleur, le haillon plaisamment drapé sont choses de mince valeur aux yeux des adversaires de l'immigration asiatique. Leurs efforts viennent d'être couronnés de succès, puisqu'une loi d'exclusion protége à l'heure qu'il est la jeune Amérique contre les empiétements de la race jaune. La mesure est d'ailleurs discutable, si graves que soient les motifs allégués et les intérêts en jeu. Tout le monde ici est loin d'être d'accord sur cette attitude à l'égard d'un peuple auquel, somme toute, on ne reproche que le travail à bon marché, ses habitudes d'épargne et sa tendance à remporter au delà des mers l'argent gagné. Bien des gens sérieux vont jusqu'à dire que la Californie lui doit en grande partie son essor rapide, l'ouverture de la plupart de ses voies de communication, et que la ligne du Central Pacific serait peut-être encore, en dépit de son hardi promoteur, le gouverneur Leland Stanford, à l'état de projet gigantesque, si l'on n'eût eu sous la main les innombrables brigades de piocheurs et de terrassiers à longue natte. Ils ajoutent que ce qui est fait est peu de chose auprès de ce qui reste à faire, dans un pays si vaste, où ne s'est point encore porté le courant de l'émigration,

mais dont le sol fécond n'attendra plus longtemps la venue des populations agricoles. A Panama, les excavateurs et les dragues sont à l'œuvre. Le canal une fois ouvert, les navires jetteront sur les quais de San Francisco une bonne part de cette cargaison qui prend terre aujourd'hui à New-York et ne pousse guère au delà du Missouri ou de la rivière Plate, reculant devant les frais du voyage transcontinental. L'ère des grandes entreprises ne fait donc que commencer, et peut-être serait-il téméraire de trop compter, pour leur prompt achèvement, sur ceux-là mêmes qui ont demandé le plus bruyamment à être protégés contre la concurrence de la main-d'œuvre chinoise, sur les Irlandais notamment, gens éminemment remuants, péroreurs, précieux dans un meeting ou dans une procession, mais travailleurs intermittents et ivrognes incorrigibles.

Au surplus, le coup n'a pas été ressenti des émigrants jaunes aussi vivement qu'on l'espérait. Ils arrivent en moins grand nombre, mais ils arrivent. Leur subtilité naturelle et le concours assuré des compatriotes établis dans le pays leur fournissent mille moyens d'éluder la loi maudite. — C'est ainsi qu'elle interdit non-seulement l'immigration par bandes, mais aussi le débarquement de tout passager isolé non pourvu d'une autorisation; évidemment cette autorisation refusée

impitoyablement aux vulgaires aventuriers, chercheurs d'ouvrage, ne saurait l'être à celui qui justifie d'une situation acquise ou d'intérêts antérieurement engagés en territoire américain. Il y a là une facilité offerte à la fraude dont elle use largement. Il est peu de Chinois qui ne puissent invoquer un droit sérieux à l'admission; celui-ci est employé, celui-là se présente comme associé ou correspondant d'une maison de commerce et a sa place marquée chez un Ah Fee, un Li Po, ou un Sam Kee quelconque, assertion corroborée le plus souvent par la présence des susdits Sam Kee, Ah Fee et Li Po, ou de leurs représentants accourus au débarcadère; et les agents de l'autorité auxquels on exhibe des contrats en règle, ornés du parafe des deux parties, ne sont pas forcés de savoir que cet accord est une comédie, et que le prétendu associé, correspondant, employé ou parent honoré d'un si affectueux accueil sera tout bonnement préposé au balayage des magasins, au transport des colis, au déchargement des navires en rade, à moins qu'il n'aille grossir le personnel émérite des blanchisseries suburbaines. En admettant que l'emploi de ce procédé soit forcément limité à des cas spéciaux et ne puisse être utilisé par les masses, il reste à ces dernières la ressource du débarquement sur un point de la côte mexicaine, à Guaymas, dans la Sonora, par exemple,

d'où elles s'acheminent par des contrées désertes ou peuplées d'Indiens nomades vers la frontière des États-Unis, pour la franchir sans encombre sur les confins de l'Arizona. Bref, on aura beau échafauder lois sur lois, redoubler de vigilance et de rigueur dans leur application, il n'y aura rempart si solide que cette race pullulante et tenace ne parvienne à trouer par quelque point. Longtemps encore on la retrouvera éparse, des plages du Pacifique aux Hauts-Plateaux, et San Francisco devra subir la sangsue accrochée à ses flancs; les sandales de feutre continueront de battre les rues montueuses, les lanternes peintes de se balancer au vent, l'opium aura ses adeptes et les théâtres chinois leurs interminables drames se déroulant pendant des semaines au bruit des gongs et des flûtes, pour la plus grande distraction des voyageurs bloqués comme nous entre la Sierra blanche et l'Océan chargé de brumes.

Mais on se lasse de tout, aussi bien des soupers chez les Brébant chinois et des mets dégustés à la pointe d'une baguette d'ivoire que des splendeurs du Palace-Hotel, des scènes où sont paraphrasés les exploits des Ti et des Li et autres magots légendaires, comme du Baldwin-Theatre où l'on siffle (ce qui est ici la marque du plus vif enthousiasme) le dernier grand succès parisien sous le titre de *Claire or the Forge Master*. Au Califor-

nia-Theatre la foule acclame la Patti qui paraît pour la première fois devant le public californien; assurément *Faust* et *Rigoletto* font une agréable diversion au tapage des virtuoses du tam-tam et du chapeau chinois qui opèrent dans la ville haute. Cependant le mauvais temps persiste : neige dans la montagne, averses dans les vallées, et tout revêt un aspect maussade. Le mieux est de fuir et de chercher un endroit plus favorisé du soleil; un instant, nous croyons l'avoir trouvé, à une cinquantaine de lieues plus au sud, sur la plage de Monterey, dans la tiède et paisible baie du Carmel, où sont encore visibles les premières empreintes de la civilisation sur ces plages reculées, la mission espagnole, l'humble chapelle effondrée, chancelante, rongée par l'herbe et la mousse, plantée en face de la mer comme un témoin d'un autre âge.

Mais là aussi l'éclaircie a été courte, et les ondées ont recommencé de plus belle; c'est assez parcourir les sentiers bourbeux, les chemins défoncés, et passer à gué les rivières sous la pluie torrentielle. Une fois encore nous voici à San Francisco, où, du moins, le gracieux accueil de nos amis nous fera prendre notre mal en patience. Le pis est que, d'un avis unanime, à supposer la cessation immédiate des troubles atmosphériques, il sera de toute impossibilité de s'aventurer dans

la sierra avant cinq ou six semaines. D'ici là l'épaisseur des neiges rendra les communications impraticables.

A plusieurs reprises déjà, devant cette prolongation anormale de l'hiver, l'idée nous était venue d'un voyage à l'un des archipels du Pacifique. Puis, dans la croyance à un retour imminent de la belle saison, le projet avait été abandonné. Mais aujourd'hui un parti énergique s'impose : quelle que soit la décision prise, tout sera préférable à l'inaction. Sur ces entrefaites, nous trouvant en visite dans une maison amie, la conversation tomba sur les îles Sandwich. Ces îles jouissent ici d'une grande réputation et sont volontiers visitées du public américain. On y va planter la canne, trafiquer, et les tempéraments délicats s'y réchauffent au soleil des tropiques. Les médecins de San Francisco préconisent Honolulu comme leurs confrères d'Europe Madère ou Mogador. Sans doute à l'heure actuelle, le nombre n'est pas grand de ceux qui se décident à entreprendre la traversée en dehors des nécessités du commerce. Mais il augmentera d'année en année, et bien des malades épuisés par une existence fiévreuse et le brutal climat du continent sentiront leurs forces renaître dans la tiédeur embaumée de l'archipel hawaïen. Notre hôte nous raconte comment lui-même a, dans le courant de

l'année précédente, fait le voyage pour sa santé, et ne tarit pas sur l'incomparable végétation des îles, sur l'étrangeté de ces populations enfantines et rieuses parées de fleurs et de feuillage. Et tandis qu'il évoque les splendeurs de la Polynésie, la pluie fouette les vitres, un vent aigu siffle aux angles des rues, et à nos pieds, dans Sutter street, les passants hâtent le pas sous l'averse, la tête basse, avec un air de résignation navrée. Eh bien, soit, partons donc pour l'Océanie; elle est si proche! sept jours de mer paraissent peu de chose à qui vient de parcourir les solitudes du Mexique. Puisque aussi bien le printemps se dérobe, allons au pays de l'éternel été. Et voilà comment, le 1er avril, à trois heures de l'après-midi, nous nous trouvions à bord du paquebot de l'Oceanic-Steamship Co, *Mariposa,* capitaine Howard.

C'est surtout de la baie que San Francisco se révèle dans toute sa majesté. La ville vue ainsi du pont d'un navire ou de l'un des nombreux «ferry boats» qui sillonnent la rade, affecte, surtout sous la vapeur légère qui suit le lever du jour et précède le crépuscule, un faux air de cité orientale. Tournée vers l'est, couchée entre les collines qui lui masquent la pleine mer et l'abritent contre les vents du large, elle échelonne ses constructions de bois peint de nuances claires. En

bas les maisons à six ou sept étages, les entrepôts, les wharfs, toute l'agglomération maritime et commerciale; sur les hauteurs, les résidences, fastueuses villas capricieusement découpées au hasard des styles, depuis le portique grec jusqu'aux colifichets de la Renaissance; çà et là une arête, une tourelle, un clocheton, se détache sur le ciel comme le minaret d'une mosquée. Le matin même de notre départ les nuages se sont fondus brusquement. Le soleil pénètre dans les moindres replis de cette incomparable rade longue de cinquante lieues, et met au front de la cité-reine un nimbe d'or. Le bâtiment a pris la mer à l'heure réglementaire, aussitôt après l'arrivée de la malle; maintenant il fraye sa route à petite vapeur entre les navires au mouillage et les bateaux à deux étages qui, d'heure en heure, desservent les localités voisines, Aukland, Fulton et Saucelito.

Nous dépassons l'îlot de la Quarantaine et, plus loin, sur la droite, San Rafaël, blotti à l'entrée de la riante vallée; San Francisco disparaît derrière une langue de terre; on ne distingue plus que les maisons disséminées sur la colline du Télégraphe. La passe s'étrangle; à peine a-t-elle un mille de large. Du côté nord, la côte se redresse, les pentes vertes des montagnes sont coupées d'escarpements de rocs rougeâtres dont

la mer ronge la base; sur l'autre rive, s'étagent des pentes moins roides couvertes d'une maigre verdure, et, en arrière, des bancs de sable d'une blancheur aveuglante. Ce chenal admirable que la nature seule a creusé, accessible aux plus grands navires, à toute heure, sans tenir compte de la marée, et que ride à peine une lame adoucie, c'est la porte d'Or. D'où lui vient ce nom? Lui fut-il donné jadis en l'honneur de ces contrées aurifères, de cette patrie des pépites et des lingots dont il est en effet la porte? — Ou bien fut-il baptisé ainsi à cause de la nuance dorée de ses falaises? — C'est là un point que je ne suis pas parvenu à éclaircir, et qui d'ailleurs importe peu. Il suffit de dire que l'impression éprouvée en traversant ce défilé grandiose est de celles qui ne s'effacent pas. Voici le fort qui commande le détroit, le Presidio, massive bâtisse en briques, d'apparence aussi peu redoutable que les ouvrages analogues élevés sur le littoral des deux mers, dont le plus solide ne résisterait pas une heure au feu d'un cuirassé. L'Amérique s'est sentie jusqu'ici suffisamment protégée par son éloignement pour reléguer à l'arrière-plan les dépenses militaires; l'armée régulière est insignifiante, environ douze mille hommes. Quant à la flotte, tel est son délabrement, que beaucoup d'Américains en ressentent un légitime froissement d'amour-propre. Les

choses resteront en l'état jusqu'au jour, peu éloigné peut-être, où les États-Unis prétendront à un rôle politique plus actif, à la part d'influence qui revient à une grande nation dans le règlement des affaires du monde. Le Presidio dépassé, entre les falaises qui s'écartent, apparaît la ligne lointaine de l'horizon, et le navire commence à s'incliner sous la houle profonde de l'Océan. Nous stoppons pour prendre congé du pilote. Puis le timbre de la machine retentit, l'hélice ronfle, le sifflet jette un mugissement rauque. Cette fois nous sommes bien partis. Depuis le dock jusqu'à la sortie de la porte d'Or, il s'est écoulé plus d'une heure, et déjà le disque agrandi du soleil s'empourpre en déclinant. Une heure encore, et il plongera sous les eaux. Sur le pont, le bruit et le mouvement de la première installation se sont apaisés. Les conversations languissent, chacun est tout entier au spectacle des côtes incendiées par les feux du couchant. Il n'est personne qui ne devienne grave, ne fût-ce qu'un instant, au moment de s'enfoncer dans les solitudes de cette mer, la plus vaste du globe. Et ce sentiment qui accompagne le départ emprunte une intensité plus grande à la majesté mélancolique du soir. Nous avons doublé le dernier promontoire, au-dessus duquel trône Cliff house : la distance est si faible qu'on aperçoit les groupes épars sur les

terrasses des hôtels, et au delà, sur la plage de sable fin qui se déroule immense et lumineuse, la foule des promeneurs accourus pour profiter de cette journée d'une tiédeur imprévue. Les voix glapissantes des milliers de lions de mer qui s'ébattent sur les deux grands récifs nous arrivent longtemps très-distinctes. Puis le silence se fait. La terre n'est plus qu'une bande grisâtre; la mer est déserte. Seule sur la gauche, très-loin, une petite tache noire, la fumée de quelque vapeur venant de la côte sud. A la nuit close nous relevons les sentinelles avancées du continent, les îles Farallone, rocs dénudés que surmonte un phare à feu tournant. Pendant une partie de la soirée son reflet, dernier regard que nous envoie la terre, scintille à la crête des lames. A son tour il pâlit, tremble et s'éteint. Il n'y a plus rien en vue que le Pacifique.

II

LE *MARIPOSA*. — L'ARRIVÉE.

Nous voici voués de nouveau à cette vie mécanique du bord, la même sous tous les climats, où les heures lentes ramènent aujourd'hui dans un ordre immuable les événements d'hier avec la morne régularité du gong annonçant les repas et de la cloche sonnant les quarts. Une chose m'a souvent frappé, c'est la rapidité avec laquelle on s'accoutume à cet isolement, à cette réclusion sur un étroit espace qu'appréhende si fort celui qui n'a point encore vécu sur mer. — Deux jours ont raison de l'impatience des premières heures, à laquelle succède bientôt une sorte d'atonie générale, une suprême indifférence pour tout ce qui se passe hors de la prison flottante. Combien parmi nos compagnons de route, qui ne pourraient à terre fermer l'œil sans s'être renseignés sur les menus faits du jour par la lecture du journal favori, ne semblent nullement souffrir de cette privation forcée? Rarement les causeries abordent

les questions pendantes, les intérêts engagés sur le continent; il semble en vérité que, pour tous ces gens-là, il n'existe plus rien au monde qu'eux-mêmes et le bateau qui les porte. A cet égard l'incident le plus frivole prend, par contre, une importance exagérée, et ce sont des discussions à perte de vue pour une voile qui passe, une bande de mouettes se jouant dans le sillage, un changement quelconque à la voilure. Insouciance absolue, futilité, un retour vers l'enfance, tels sont les traits qui caractérisent cette collection d'êtres de races et de conditions diverses réunis sur les mêmes planches. Puis la paresse s'en mêle, envahissante, insurmontable. Impossible de s'occuper un peu longtemps d'une même chose et de fixer avec suite son attention sur quoi que ce soit, fût-ce un passe-temps. Les dames laissent de côté leur ouvrage après quelques points; le livre commencé vous tombe des mains à la dixième page. — Pourquoi résister à cet engourdissement qui ne manque pas de charme? A quoi bon former des projets dont la réalisation est incertaine? Est-on seulement sûr d'arriver? Et l'on prend goût à cette existence sans souci, à ce demi-sommeil où persistent seules la notion vague du temps et la sensation extrêmement douce résultant d'un bercement prolongé.

Il y a peu de monde à bord : une trentaine de

passagers, pas davantage : Anglais ou Américains établis dans les îles et regagnant leurs plantations ou leurs comptoirs, une bande de jeunes misses rieuses qui viennent de passer une couple de mois chez des parents ou amis dans les plaisirs du continent et rejoignent la terre d'exil sans rien perdre pour cela de leur bonne humeur. L'élément européen est représenté par un Allemand, vingt à vingt-deux ans, parlant couramment l'anglais, instruit et distingué. Ce garçon, qui a dû prendre ses grades à l'Université, appartient évidemment à une bonne mais nombreuse famille de fortune médiocre. Il s'en va dans une exploitation sucrière de l'archipel, dans quelle île? il l'ignore encore : comme comptable, ingénieur, intendant? je ne sais trop, mais avec la ferme conviction de gagner sa vie et l'espoir de faire un jour fortune : en attendant il s'avance vers l'inconnu avec le flegme de sa race. Nous lui demandons s'il compte s'expatrier pour longtemps, et il répond : « Peut-être dix ans, douze ans, peut-être toute ma vie. »

On est à l'aise sur le vaste bâtiment, et chacun tue le temps du mieux qu'il peut. Le *Mariposa*, navire neuf, remplace avantageusement les lourds voiliers qui, dans ces dernières années, mettaient un mois et plus à accomplir la traversée de San Francisco à Honolulu. Sorti des chantiers du meilleur constructeur de Philadelphie, son aménage-

ment répond aux exigences du confort le plus raffiné : salon spacieux, riches tentures, boiseries où sont combinées les essences les plus rares, éclairage à l'électricité. Lorsque, par une grosse mer, le sommeil devient impossible, allongez le bras, pressez le bouton : votre cabine s'emplira aussitôt de la lumière égale et douce de la lampe Edison, et la lecture vous fera paraître la nuit moins longue. La bibliothèque est assez bien fournie en récits de voyages et surtout en traductions d'auteurs français ; à côté de Balzac et de Dumas figurent Sandeau, Feuillet, Daudet et autres charmeurs. La jeunesse y trouve pour aliments les émouvants récits de Jules Verne. Le soir, après le thé, le commandant, fort aimable homme, et les officiers qui ne sont pas de service viennent au salon ; on fait un peu de musique tant bien que mal — plutôt mal que bien ; les dames risquent quelques romances anglaises au rhythme langoureux et banal, ou des cantiques — on n'attend, pour danser, qu'un temps suffisamment calme. A part cela, le programme des distractions est assez restreint. Il y a d'abord le *point :* c'est le grand intérêt de la journée. Je n'apprendrai rien à personne en disant que le point se fait à midi, qu'à midi et demi le résultat en est affiché dans le grand salon et au fumoir, où chacun est libre de constater sur la carte la

position exacte du navire et la distance parcourue dans les vingt-quatre heures : après quoi vient le règlement des paris engagés à cette occasion. Nous avons également le baromètre : grave affaire, pèlerinage obligé. Il est situé en avant de la passerelle au poste de la timonerie, et c'est à qui lui rendra visite à seule fin de constater les variations survenues d'heure en heure et d'en tirer les conséquences. Je ne parle que pour mémoire de la descente dans la salle des machines et dans la chaufferie, où des escouades de Chinois et de Malais attelés à des wagonnets amènent sur un petit chemin de fer les quatre-vingt-dix tonnes de houille que le monstre dévore en un jour. De loin en loin certains exercices réveillent l'attention, en particulier la manœuvre des canots de sauvetage et des pompes. A ce propos, je dirai quelques mots d'une ingénieuse disposition qu'on aimerait à retrouver à bord des bateaux de toutes les compagnies. Chacun sait que, dans un moment critique, une des choses à redouter, c'est la confusion parmi les passagers. Chaque année les récits des événements de mer relatent des scènes désolantes de malheureux affolés se ruant en désordre à la recherche d'un moyen de salut et paralysant les efforts de ceux qui procèdent au sauvetage. Cela tient le plus souvent à l'ignorance où le

voyageur se trouve de la meilleure conduite à tenir en cas de sinistre, incendie ou abordage, à supposer que la catastrophe ne soit pas tellement soudaine qu'on ne puisse y remédier, ou disposer d'un temps suffisant pour évacuer le navire. Ici, dans chaque cabine, le premier objet qui frappe le regard est une grande pancarte encadrée dans le panneau le plus en vue. Elle renferme le plan détaillé du pont et l'indication de la place occupée par les différents canots de sauvetage. L'embarcation où le possesseur de la cabine devra prendre place en cas d'abandon du navire est figurée par un trait plus noir et un numéro plus apparent. En outre, le passager est prévenu qu'au signal d'alarme, — un tintement très-rapide et prolongé de la cloche du bord, — il doit, s'il veut conserver quelque chance de salut, se rendre sans retard, mais sans précipitation désordonnée, à tel ou tel poste soigneusement spécifié. A cet effet, on l'invite non-seulement à méditer l'avertissement en question, mais à parcourir en détail le bâtiment et à en étudier soigneusement l'agencement, cette visite devant être un éloquent commentaire des instructions édictées sur le plan. Une autre affiche, appliquée sous la précédente, enseigne l'emploi des ceintures de liége arrimées au-dessus des lits, à portée de la main. Mais, pour plus de sûreté, elle

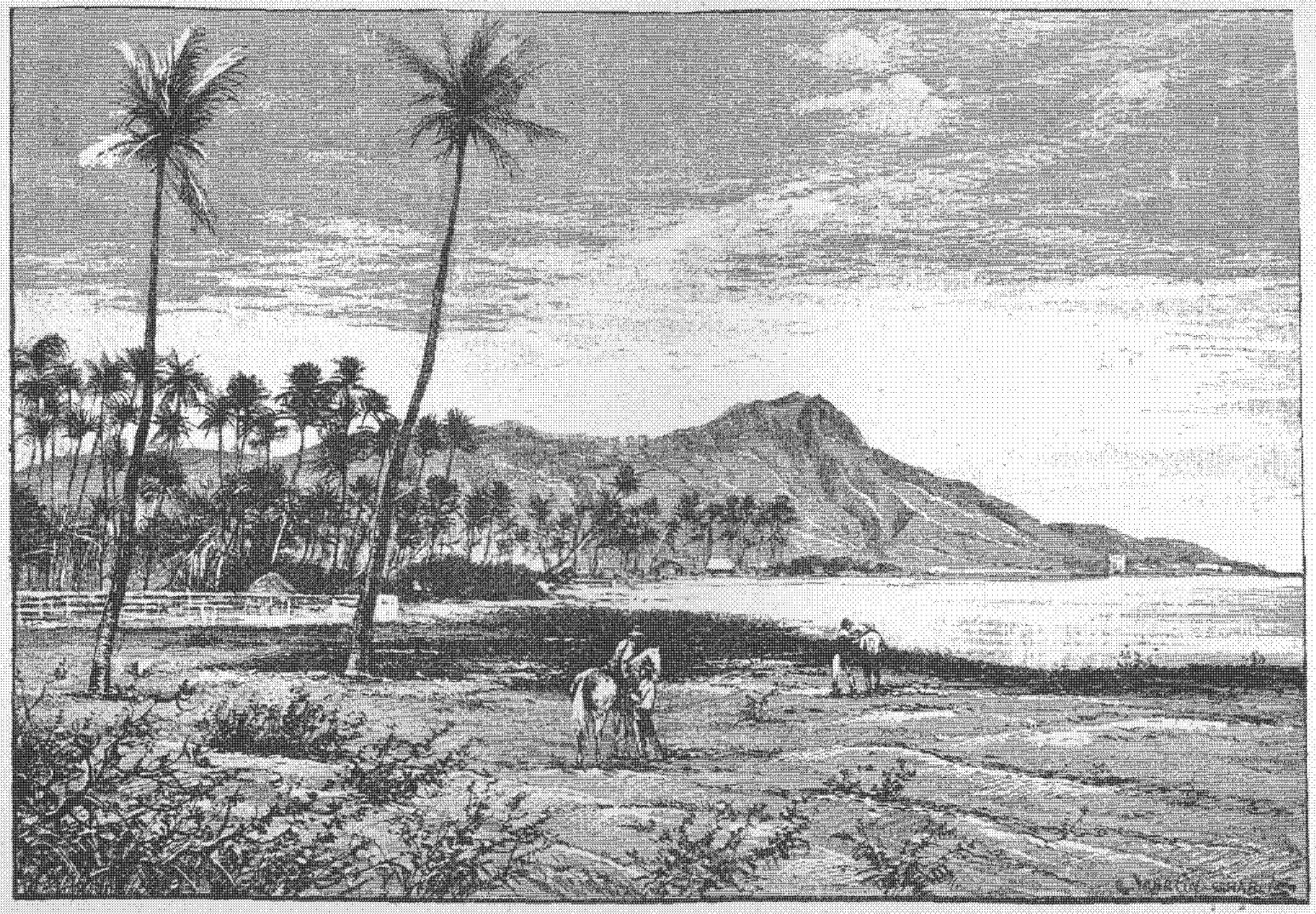
vous engage, aussitôt installé, à sonner le garçon et à solliciter de sa complaisance une leçon sur la manière de les ajuster en cas de besoin. Toute cette littérature manque essentiellement de gaieté, mais elle est instructive, prévoyante, et dénote un certain souci de la vie humaine. Je sais bien que trop souvent le hasard déjoue les précautions les plus minutieuses. Elles ont néanmoins leur valeur et peuvent être utiles à l'occasion.

Un beau matin le signal d'alarme a été donné, et en moins de deux minutes tout le monde était sur le pont dans une tenue sommaire. Il va sans dire que les personnes émues furent promptement rassurées; le feu n'était point à bord; il ne s'agissait que d'un exercice. Mais les pompes jouaient déjà comme s'il y eût eu un incendie véritable, avec cette différence que le jet des lances était dirigé sur la mer : et chacun se trouvait à son poste, sans trouble ni bousculade, ce qui prouve surabondamment que la leçon avait été lue et comprise. Il n'est pas de bâtiment de guerre où ces manœuvres ne soient fréquemment répétées; les règlements les prescrivent également à bord des paquebots des compagnies. Et pourtant, sur l'un de ces derniers, au cours d'un voyage de plusieurs semaines, j'ai pu constater que pas une seule fois il n'y avait été procédé, négligence d'autant plus regrettable que nous pos-

sédions une collection de passagers espagnols dont l'usage constant était de fumer dans leurs cabines et de semer sous les lits, sous les sofas, un peu partout, des bouts de cigarettes incandescents; plaintes des voisins, véhémentes réprimandes du commissaire, étaient restées sans effet sur ces enfants de l'Ibérie. Si l'on s'enquiert du nom du paquebot, je répondrai qu'il vaut mieux le taire, sinon de bonnes âmes ne manqueraient pas de m'accuser de déverser le blâme sur le pavillon français. Puis ce serait fournir au directeur de la Compagnie l'occasion d'écrire une longue lettre, l'éternelle lettre de tous les directeurs, déclarant les assertions du voyageur dénuées de sens commun et affirmant que rien d'irrégulier ne saurait se produire à bord d'un bateau de la Compagnie, laquelle Compagnie est la meilleure, la mieux administrée, la plus prospère, la seule dont la réputation soit au-dessus de toute atteinte.

8 avril.

Si les divertissements sont peu variés et si la vie est identique avec celle qu'on mène sur la plupart des paquebots des deux mondes, en revanche la mer qui nous porte a sa physionomie à part. Sa lame est d'une ampleur toute particulière; sa houle énorme procède avec une cadence plus lente, à



LE CAP DIAMANT ET LA PLAGE DE WAÏKIKI.

intervalles plus grands ; enfin ses eaux prennent, à mesure que nous avançons, une nuance d'un bleu cru à laquelle rien n'est comparable, pas même l'azur méditerranéen, et dont les nuages ne parviennent pas à voiler l'éclat. Au début de la traversée le soleil n'a pas été prodigue de ses rayons ; on eût dit qu'au lieu de nous rapprocher des tropiques nous nous en éloignions à toute vapeur, et j'en étais à redouter que notre coup de tête ne fût payé de quelque déception. Hier encore, un brouillard épais descendait sur l'horizon, lorsque, tout à coup, à la chute du jour, cette brume s'est dissipée, tandis qu'avec la nuit limpide, des haleines chaudes et parfumées nous arrivaient de l'ouest.

Cette matinée était la huitième depuis le départ de San Francisco. Vers sept heures, une terre était en vue. Bientôt nous distinguions des escarpements striés de rouge et de jaune, et des arêtes découpées en dents de scie. Cette terre était l'île d'Oahu, une des moins étendues du groupe hawaïen, mais qui renferme la capitale, et la pointe en forme d'éperon que contournait le navire, Diamond head, le cap Diamant. A peine était-elle doublée, que l'immense baie ouverte d'Honolulu s'arrondissait devant nous avec sa ceinture de montagnes vertes où, dans les plis des profondes vallées parallèles creusées par les

eaux, une teinte plus sombre révélait une végétation plus drue. Le rivage s'élève en pente douce jusqu'au pied des monts. Point de bas-fonds; aucun de ces marais pestilentiels qui, trop fréquemment, gâtent l'approche des terres chaudes. On se sent en présence d'un coin privilégié du monde, où la nature a concentré ses séductions et ses sourires. Nous n'étions plus qu'à un mille de la côte bordée de cocotiers, dont le vent du large balançait mollement les longs plumets. En arrière, et malgré la proximité, impossible de rien distinguer dans les ondulations du tapis verdoyant déroulé de la montagne à la mer. Tout détail était noyé, toute trace humaine perdue dans l'enchevêtrement des branches folles. Ce ne fut qu'au bout d'un instant d'observation obstinée que nous parvînmes à distinguer les toits de quelques constructions et les mâts de pavillon des consulats piqués dans le feuillage. Vue de la mer, la capitale du petit royaume d'Hawaï fait l'effet, non d'une ville, mais d'un grand parc où s'abritent çà et là des constructions rustiques et légères.

Une voile cingle vers nous, et le pilote accoste : sous sa direction, le *Mariposa* franchit, avec une prudente lenteur, une passe étroite et tortueuse à travers des bancs de corail à fleur d'eau, et bientôt mouille non loin d'un bâtiment de guerre qui déploie nos trois couleurs. Un moment les avis

TYPES HAWAIENS.

DAMES DU MONDE.

DAME HAWAÏENNE
(en costume de cheval).

avaient été partagés à l'endroit du pavillon que la brise agitait, empêchant de reconnaître nettement le sens des bandes. Plusieurs personnes assurent qu'elles sont horizontales et représentent le pavillon de mer de l'empire allemand. Mais nous, nous ne nous trompions pas; les bandes sont verticales, c'est le pavillon de France; renseignements pris auprès du pilote, ce navire n'est autre que la corvette *le Kerguelen,* de la station du Pacifique, arrivée hier de la côte péruvienne.

De port proprement dit, il n'en existe point; aucune trace de môle ni de bassin, rien qui atteste le travail de l'homme. Et cependant telle est la profondeur des eaux, que nous rasons la terre et venons tout contre le quai de bois que surmonte le hangar de la Compagnie. La nature seule a créé ce vaste havre protégé contre la houle par un brise-lame de corail.

Sur le wharf se pressait une foule bariolée, composée de résidents d'origine européenne et de natifs; l'élément féminin dominait dans ses plus beaux atours. Costume très-simple : une robe longue, sans taille, ce qu'en termes vulgaires on nommerait une chemise, d'étoffe rose, blanche, bleue ou noir de jais, et un large chapeau de paille orné de fleurs; au cou un collier, de fleurs également, tombant en triple rang sur la poitrine. Charmantes parures, toujours fraîches,

car elles n'ont rien à voir avec les artifices du fleuriste. On les change plusieurs fois par jour; des guirlandes nouvellement tressées remplacent les anciennes avant même qu'elles soient fanées. Parfois, sur les coiffures, au lieu de fleurs, un large ruban de plumes enchevêtrées, duvet d'oiseau au reflet de pierres précieuses. Et rien ne saurait rendre l'allure et la démarche de ces figurines au teint d'or pâle, point belles assurément dans le sens strict du mot, mais d'une grâce infinie, souple et onduleuse.

Après les formalités d'une douane plus que bénigne, un *buggy* nous déposait devant le perron de l'*Hawaian Hotel.* Cette hôtellerie est d'autant mieux la meilleure qu'elle est la seule. Elle a cela de particulier, qu'elle n'a pas été bâtie dans un but de spéculation privée. C'est le gouvernement qui, voulant favoriser l'immigration étrangère et attirer, par la perspective d'une hospitalité assurée, les trafiquants et les voyageurs, en a posé les fondements et s'est improvisé maître d'hôtel. L'établissement est actuellement affermé à un Américain. La disposition en est assez singulière ; c'est moins un hôtel qu'une suite d'habitations séparées. Au centre, un grand bâtiment de brique et de bois à trois étages, percé de larges baies avec un système de galeries et de vérandahs pour entretenir la fraîcheur. On dirait une grande volière.

Ceci pourrait s'appeler la maison mère ou le chef-lieu ; alentour, éparpillés à l'ombre des algarobas et des térébinthes, au milieu des pelouses veloutées, des cottages indépendants, frêles assemblages de planches, élevés d'un mètre au-dessus du sol et pourvus, eux aussi, d'une galerie circulaire. Tout cela est luisant et propre ; des nattes épaisses couvrent le plancher ; les lits sont blancs comme neige et drapés de leurs moustiquaires de gaze.

Le jour même de notre arrivée, après l'heure de la sieste, nous courons la ville pour présenter les diverses lettres d'introduction dont on nous avait libéralement munis à San Francisco, et notre impression restait identique avec celle éprouvée le matin dans notre course rapide du bateau à l'hôtel. Nous ne sommes pas dans une ville, mais dans un parc, que l'on croirait entretenu avec le soin jaloux d'un propriétaire princier. Les rues, ou mieux les allées, sont nettes de tout immondice ; si l'on en excepte les entrepôts et magasins avoisinant la mer, chaque maison, isolée de ses voisines, se prélasse au milieu d'un jardin, dans un épanouissement de fleurs tel qu'il n'en est guère de pareil au monde. Fleurs d'Europe, fleurs d'Asie s'y confondent pêle-mêle avec la flore océanienne. Les roses trémières, les mimosas, les volubilis, toutes les variétés de plantes

grimpantes, les innombrables familles de campanules, les géantes et les naines, se mêlent en un délicieux fouillis, s'enroulent aux troncs lisses des cocotiers et des manguiers, grimpent à l'assaut des grands acajous et des érables; dans chaque bouffée d'air se fondent les mille parfums de la forêt fleurie. Sur le gazon, rampent les plantes à larges feuilles veinées d'or et de carmin, et les minuscules feuillages dentelés, réduits en savantes bordures aux environs des habitations, partout ailleurs pullulent avec la liberté de la poussée sauvage. En cherchant dans mes souvenirs, je ne vois rien, même parmi les plus riches combinaisons des parterres d'Europe, qui puisse donner l'idée de ce déluge de fleurs, de cet amalgame de nuances dont le regard reste ébloui et l'imagination confondue.

Notre première visite a été pour le consul de France, qui cumule ses fonctions avec celles de représentant diplomatique et commissaire du gouvernement. Ce n'est pas que notre pays possède de grands intérêts dans ces parages, puisqu'il n'y a guère qu'une trentaine de Français dans tout l'archipel. Encore faut-il compter dans le nombre une dizaine de missionnaires, non pas fixés, comme le reste de leurs compatriotes, dans la capitale et ses environs immédiats, mais perdus dans les districts lointains, à des centaines de

milles de cette île d'Oahu, dans les vallées solitaires de Maui ou d'Hawaï, gens qui s'en vont baptisant, catéchisant, moralisant, et dont les efforts, unis à ceux de leurs confrères protestants, ont, en l'espace d'un demi-siècle, sinon métamorphosé, du moins sensiblement adouci et policé cette fraction de la race polynésienne. Ceci soit dit en passant; car nous aurons l'occasion de les voir à l'œuvre et d'en parler d'une façon plus détaillée. Le surplus des Français échoués ici représente moins l'élément colonisateur ou commerçant que les bas métiers et la petite industrie. Il convient toutefois de mettre à part l'un des notables résidents, héritier d'un nom justement célèbre, M. le docteur T***, qui, à la faveur de son nom, jointe à une valeur personnelle incontestable, s'est créé une situation de fortune qu'envieraient beaucoup de ses confrères d'Europe.

Si le nombre de nos nationaux est des plus restreints, la France, où l'on assiste à l'indéniable et salutaire réveil de l'esprit colonial, n'en devait pas moins, à l'égal des autres nations, se faire représenter dans ce poste lointain, dont l'achèvement prochain de l'œuvre de M. de Lesseps fera l'un des plus importants du Pacifique. Toutes les puissances ont tenu à prendre pied sur ce coin de terre, et y entretiennent à grands frais de nombreux

agents. Cet empressement s'explique aisément; en effet, ce royaume lilliputien, à peine éclos à la civilisation, est déjà l'objet d'ardentes convoitises, surtout de la part de l'Angleterre et des États-Unis. Pour l'Angleterre, c'est un poste important sur la route de ses colonies océaniennes, à mi-chemin de la colonie britannique et de la Nouvelle-Zélande, l'unique point de relâche entre Victoria et Auckland ou Sydney. L'Union, de son côté, allègue que ces îles ne sont qu'à deux mille deux cents milles [1], neuf cents lieues, une misère! de la côte californienne, et, comme telles, pourraient, avec un peu de bonne volonté, être considérées comme terre américaine. De plus, c'est une station, la seule au beau milieu du Pacifique, presque à distance égale de San Francisco et de Yokohama, et sur le parcours, ou peu s'en faut, de la grande ligne commerciale qui relie l'Amérique au Japon et à la Chine. Enfin ces îles sont le siége d'une florissante exploitation de produits coloniaux, et renferment dans leur périmètre restreint le résumé de toutes les splendeurs de la nature tropicale.

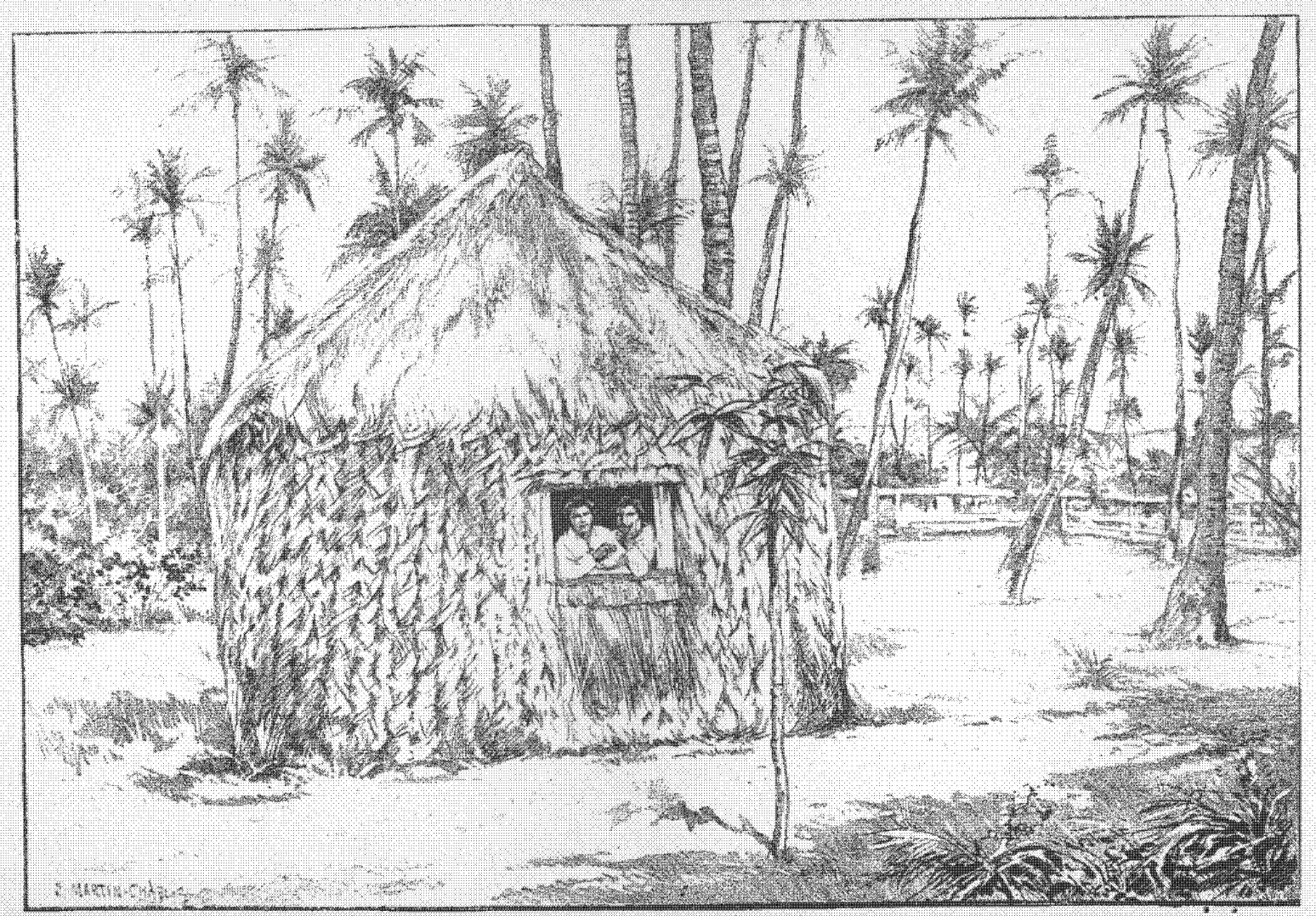
Aussi, de longue date, des pourparlers avaient été engagés pour l'acquisition de cet incomparable écrin, qu'une convulsion volcanique a fait

[1] Le mille marin anglais vaut 1852 mètres.

surgir des mers. L'Angleterre s'était crue bien près de la tenir, du temps du roi Kamehameha IV, lorsque la reine Emma entreprit un voyage à Londres, où elle reçut grand accueil. L'affaire cependant n'eut pas de suites. D'autre part, aux États-Unis, on ne perdait pas de vue la question, et, quelques années après, sous le roi Lunalilo, la solution avait paru proche. Des négociations entamées pour la cession du magnifique estuaire de la rivière de la Perle étaient sur le point d'aboutir; une commission avait même été désignée pour aller prendre possession au nom de la République étoilée et se disposait à faire voile pour Honolulu. Cette fois encore, les choses en restèrent là, le bon roi Lunalilo ayant eu le tort de décéder inopinément — d'une façon qui n'a jamais été bien éclaircie — du delirium tremens, à la suite d'une orgie, suivant les uns, au dire des autres pour avoir absorbé quelque breuvage insidieusement préparé. Aujourd'hui le roi Kalakaua affirme hautement, je le crois bien!... sa ferme volonté de ne jamais trafiquer de sa couronne. Que deviendra dans l'avenir cette belle résolution? Ce qu'il est aisé de prévoir, c'est que le jour n'est pas éloigné où le trône d'Hawaï n'aura plus d'héritier légitime. Aux termes des coutumes locales, le souverain doit être, en effet, de toute nécessité un descendant incontesté des anciens

chefs. Or, par suite de l'immigration étrangére, du mélange continu des races, il sera de plus en plus malaisé aux natifs d'établir leurs rapports de consanguinité avec leurs aïeux barbares. Il ne s'agit plus pour John Bull et pour Jonathan que d'épier le moment psychologique et de jouer au plus fin. A moins toutefois que la question ne soit tranchée d'une façon irrévocable par la formidable puissance qui domine ces régions. Le volcan d'Hawaï, le plus grand de la terre, qui les a fait émerger des abîmes, pourrait bien quelque jour, à l'exemple de son émule de Java, anéantir son œuvre. Que d'îlots relevés par les navigateurs ont aujourd'hui disparu ! Le lit brûlant de ces mers est agité comme leur surface.

En quittant le consulat, situé dans Beretania street, qui est moins une rue qu'une avenue ombragée, bordée de résidences dissimulées dans la verdure et les fleurs, le hasard de la promenade nous égare dans une portion de la ville absolument différente : maisonnettes de bois ou de bambou, aux parois minces comme les feuilles d'un paravent, boutiques dont les enseignes étalent les noms de Tom Kin, A Fee, Van Li, négociants abondamment pourvus des produits du Céleste Empire, mais de ceux-là seulement. La maison et ce qu'elle contient, le marchand et sa clientèle, tout est chinois ; chinoises aussi les



PAILLOTTE INDIGÈNE A WAÏKIKI.

réclames, les affiches qui émaillent la voie publique. Ici pas plus qu'ailleurs, cette race ne s'est mélangée aux autres; elle s'est créé une ville à part où elle a implanté sa civilisation à elle. C'est ce que nous avions déjà vu à San Francisco, avec cette notable différence qu'ici l'Asiatique n'a pas eu à déloger un premier occupant. La place ne faisant pas défaut, il a préféré bâtir et s'installer à sa guise. Aussi ce coin de la capitale présente-t-il, dans un rayon moins étendu, un ensemble bien autrement complet que toute la chinoiserie de la grande cité californienne.

Sur une quinzaine de mille habitants, Honolulu compte environ trois mille Chinois. Ils sont plus de dix-sept mille dans l'Archipel, dont la population entière est loin d'atteindre le chiffre de cent mille âmes. On les voit affluer comme dans tout pays où le nombre de bras n'est pas en proportion suffisante avec l'étendue des terres à cultiver. Travailleurs infatigables, adroits et sobres, ils assiégent les plantations, offrant leurs services moyennant un salaire dont ne saurait se contenter l'homme blanc. Cette invasion inquiétante ne pouvait manquer de provoquer, comme en Amérique, une réaction. Il y a de cela quelques jours à peine, un vapeur anglais, l'*Arabia,* arrivait de Hong-kong avec un chargement de six cents coolies; l'autorisation de les mettre à terre lui

fut refusée net, et le capitaine ne put procéder au débarquement de son fret humain qu'après des négociations à n'en plus finir. Il argüait de sa bonne foi, établissant que son départ de Chine s'était effectué à une date antérieure à la promulgation des nouveaux règlements, sous la garantie de la législation alors en vigueur, dont il devait, selon toute justice, bénéficier encore à l'arrivée. Le grief invoqué contre la race jaune est le même qu'aux États-Unis; ce qu'on lui reproche, c'est moins d'abaisser le prix de la main-d'œuvre à un niveau qui défie toute concurrence, que de ne point faire œuvre durable et féconde. Le Chinois ne s'expatrie jamais sans esprit de retour; il se condamne à la plus âpre économie pour remporter le plus tôt possible au pays natal la quasi-totalité du gain conquis sur le sol étranger. Ce n'est pas un colon, mais un manœuvre, et bien des gens demandent qu'on fasse une chasse impitoyable à cet oiseau de passage pour favoriser en revanche l'immigration des Allemands et surtout des Portugais qui amènent avec eux des familles nombreuses, s'acclimatent facilement, et s'établissent à demeure dans leur nouvelle patrie.

Quittons ce faubourg qu'on pourrait croire détaché de Nankin ou de Canton, pour rentrer dans le quartier, j'allais dire européen, ce qui

serait inexact, car les indigènes ne sont point parqués à l'écart, et le mélange de leurs modestes demeures en paille avec les habitations des résidents étrangers ne contribue pas peu à l'originalité du coup d'œil. La journée s'avançait. Déjà plusieurs familles se disposaient à prendre en plein air le repas du soir. Couvert sans apparat, menu des moins compliqués; les convives accroupis en cercle sur une natte : au centre, les calebasses contenant le mets national, le *poï*, pâte fermentée fabriquée avec la racine du *taro*. — Dans Fort street et Merchant street, les deux voies commerçantes, les boutiques se fermaient; le long des trottoirs de planches, sous les auvents des maisonnettes composées d'un simple rez-de-chaussée, les *flower's girls*, assises sur leurs talons au milieu des guirlandes et des colliers tressés dans la journée, offraient aux passants leurs brillantes et fragiles parures. Et, sans y songer, nous étions revenus vers le port au moment même où le soleil, très-rouge, allait s'abîmer dans la mer. Crépuscule de quelques minutes à peine, après quoi, nuit complète : instant trop court dans ces latitudes, mais dont la limpidité de l'atmosphère double le charme. L'Océan, d'un bleu dur de saphir au lointain, prenait aux abords des côtes une teinte laiteuse, tandis qu'en arrière, les silhouettes des feuillages soudainement assombris se pro-

filaient en noir sur le ciel clair. Une faible brise descendue de la montagne, frisson avant-coureur du calme absolu particulier aux nuits tropicales, courbait les tiges des cocotiers. Sur l'eau morte et profonde du port deux ou trois bâtiments, les voiles repliées, comme de grands oiseaux au repos, immobiles, semblaient dormir, et par le chenal entre les brisants rentraient les minces pirogues des pêcheurs de corail avec leur cargaison rose et blanche. Dans ce rapide moment crépusculaire où le regard ne peut s'arrêter sur rien qui ne soit nouveau et imprévu, tout à coup nous nous sentons très-loin.

Maintes fois déjà je l'avais éprouvé, ce sentiment profond de l'éloignement, mais jamais de façon si vive. Et précisément parce que rien dans ce qui nous entoure ne nous rappelle l'Europe, ma pensée se reporte obstinément vers le vieux monde. La France est là pourtant, ou du moins une parcelle détachée d'elle, le *Kerguelen,* mouillé à quelques encablures, et dont on distingue encore dans le jour mourant le pavillon déployé. Et des visions passent : parents, amis laissés là-bas, maison familière, horizons accoutumés, — tout cela dans un lambeau d'étoffe tricolore.

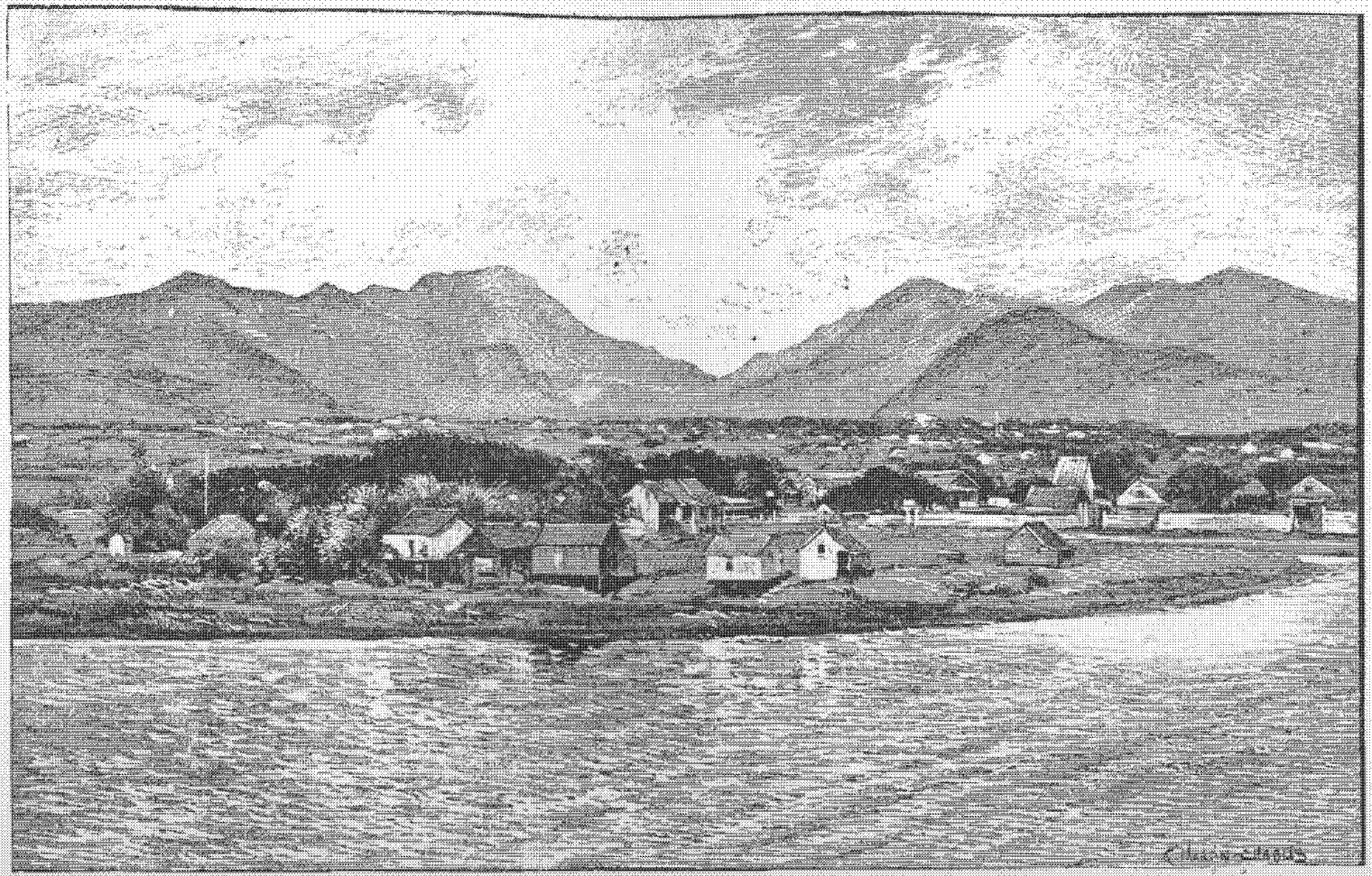
III

PUNCH-BOWL-HILL. — L'ARCHIPEL A VOL D'OISEAU.

A un quart de mille en arrière de la ville se dresse, isolé de la chaîne principale, un ancien cratère, le Puhaïna en langue indigène; les Anglais ont baptisé cette éminence du nom plus caractéristique de Punch-bowl, Bol-à-punch. Il suffit d'une demi-heure pour en atteindre la cime en suivant un sentier qui serpente parmi les vieilles coulées de lave, au milieu des hautes herbes et des buissons épineux. Du sommet, où deux antiques canons de fonte chancelant sur leurs affûts attestent seuls la valeur de la position au point de vue militaire, on découvre un panorama immense, tout le versant méridional de l'île, près de dix lieues de côte, depuis le cap Diamant jusqu'à la rivière de la Perle. L'île d'Oahu est partagée de l'est à l'ouest dans sa longueur par une chaîne unique, sorte d'épine dorsale d'où se détachent des contre-forts creusant autant de vallées parallèles, vallées pour la plu-

part étroites, profondes, accessibles seulement du côté de la mer, partout ailleurs fermées par des escarpements verticaux dont la roideur se dissimule sous les draperies flottantes des pariétaires et des lianes. Les indigènes les désignent du terme expressif de *Palis,* ou précipices. Une de ces vallées, moins encaissée, s'élève en pente douce jusqu'à un col, point de départ d'un sentier suspendu sur des abîmes, seul trait d'union entre les deux versants. Cette vallée a nom le Nuuanu-Pali, ou tout uniment le Pali, et c'est à son ouverture qu'Honolulu se déploie en éventail vers la mer.

Cet observatoire où je m'oublie dans la lumière et la fraîcheur matinales me paraît l'endroit le plus propice à un coup d'œil d'ensemble jeté sur l'archipel hawaïen. On me passera la digression; je la crois nécessaire avant de pénétrer plus avant dans ce petit monde océanien. Chacun connaît de nom les îles Sandwich; mais il pourrait se produire au sujet de leur position exacte quelques hésitations, fort excusables d'ailleurs. Je ne parle pas ici des gens qui, se fiant à la consonnance, ne font aucune différence entre Hawaï, Haïti et Taïti, ce qui atteste de fâcheuses lacunes dans leurs études géographiques. Mais il est bien permis, sans être pour cela taxé d'ignorance, de faire quelques confusions parmi l'énorme quantité d'îles composant la Polynésie, la Micro-



HONOLULU (vu de la mer).

nésie et la Mélanésie. En général, nous savons des Sandwich qu'elles sont situées dans l'océan Pacifique, sur un point quelconque au nord ou au sud, entre Vancouver et Van-Diemen. Plusieurs seraient tentés de les placer dans le voisinage immédiat des Marquises, des îles de la Société ou des Fidjis; beaucoup s'imaginent qu'elles recèlent encore des tribus farouches, friandes de chair humaine. C'est dans l'espoir de dissiper ces malentendus que je demande la permission de résumer ici, très-brièvement, mes renseignements personnels, science de fraîche date, acquise pendant les longues heures de la traversée.

Les îles Sandwich constituent le seul groupe important dans l'océan Pacifique nord, où elles occupent une place avantageuse, à peu près à distance égale de la Californie, du Mexique, de la Chine, du Japon et des archipels méridionaux, Fidjis, Marquises, îles de la Société. — Mais elles n'ont avec ces derniers d'autres rapports que ceux résultant des affinités de race et de langage. Comme eux, toutefois, elles appartiennent à la zone torride, étant situées entre 18° 50′ et 22° 20′ de latitude nord, de 154° 53′ à 160° 15′ de longitude ouest (méridien de Greenwich.) Le capitaine James Cook, qui les découvrit[1], en 1778,

[1] Ou, plus exactement, les retrouva. Ces îles avaient été relevées en 1555 par l'amiral espagnol Juan Gaetano.

leur donna le nom du premier lord de l'Amirauté anglaise, John Montague, comte de Sandwich.

Le groupe comprend douze îles, dont huit seulement sont habitées. Elle décrivent un arc de cercle du nord-ouest au sud-est dans l'ordre suivant : les Oiseaux, Kaula, Nühau, Lehua, Kauai, Oahu, Molokai, Maui, Lanai, Molokini, Kahoolawe et Hawaï, la plus méridionale et la plus considérable. Molokini, Lehua, Kaula et l'île des Oiseaux sont des récifs désolés. Leur étendue varie de quatre-vingt-huit milles de longueur[1] sur une largeur de soixante-treize, pour Havaï, à onze milles sur huit pour l'îlot de Kahoolawe. La superficie totale en est évaluée à 6,100 milles carrés : les côtes, défendues par une ceinture de coraux, offrent peu de mouillages sûrs.

D'origine exclusivement ignée, elles possèdent à la fois le plus grand volcan en perpétuelle activité et le plus vaste cratère éteint du monde. Leur sol est très-montagneux : les deux sommets d'Hawaï, le Mauna-Loa et le Mauna-Kea, atteignent près de quatorze mille pieds. De récentes études, notamment les sondages exécutés par la frégate anglaise *Challenger,* nous les montrent situées à l'extrémité sud-ouest d'un des plus hauts plateaux du Pacifique, dont elles seraient en réalité

[1] Environ 35 lieues. Le mille terrestre anglais vaut 1,609 mètres.

les points culminants, aiguilles abruptes dont la base est à une profondeur de trois milles au-dessous du niveau de la mer, ce qui donnerait aux plus hautes cimes d'Hawaï une élévation de six milles au-dessus du lit de l'Océan. Elles présentent le caractère et les aspects des autres groupes polynésiens, mais en particulier celui d'un climat absolument égal réputé le plus parfait de la terre. A des niveaux différents, c'est l'égalité même, et l'homme peut, à son choix, ou s'il lui plaît mieux, s'assurer, trois cent soixante-cinq jours durant, la fraîche température de nos automnes européens en transportant son domicile à des altitudes où il gèle la nuit presque toute l'année. Il n'y a point de mauvaise saison ni de localité malsaine. Les alizés soufflent pendant neuf mois, et les pluies fréquentes qui arrosent les terres sous le vent y entretiennent une végétation sans cesse en travail, une fécondation et un épanouissement perpétuels.

Il n'y a point ici de cannibales, en admettant qu'il y en ait eu jamais, ce que les indigènes nient de la façon la plus énergique. — Je sais bien que ces dénégations n'ont rien de concluant. — Le dernier sacrifice humain ne remonte qu'à une soixantaine d'années. Du sacrifice au festin il n'y a qu'un pas, et l'on admettra difficilement que les guerriers de ce temps-là aient poussé le scru-

pule jusqu'à laisser perdre les meilleurs morceaux des victimes. Quoi qu'il en soit, cette race est à présent hospitalière, souriante et douce, d'une douceur d'enfant ou de malade, car ce petit peuple en est à ses derniers moments. Cook, en 1778, évaluait à 400,000 le nombre des indigènes; il n'était plus que de 49,000 d'après le recensement de 1872. En admettant, — le fait semble aujourd'hui prouvé, — que l'estimation de l'illustre navigateur doive être réduite de moitié, ces chiffres n'en accusent pas moins la rapidité navrante de la dépopulation parmi ces tribus auxquelles le contact de l'homme blanc et d'une civilisation trop souvent frelatée fut mortel. On compte environ cinq mille résidents étrangers qui vivent en excellents termes avec les natifs et prennent la part la plus active dans les affaires du pays. La forme de gouvernement est une monarchie héréditaire tempérée par une constitution sortie de toutes pièces du cerveau des missionnaires protestants et portant l'indélébile empreinte de son origine. Le souverain actuel, Kalakaua, est un prince civilisé, instruit, parlant bien l'anglais et s'habillant, en public du moins, à l'européenne.

Enfin la véritable appellation géographique du groupe est *Archipel d'Hawaï*. — Mais les Américains, d'ordinaire peu susceptibles d'enthousiasme, pour tout ce qui n'est pas leur continent, le décorent

couramment du titre de *Fleur de la mer d'été, Éden du Pacifique,* — « Bright blossom of a summer sea », « Paradise of the Pacific » ; et la capitale est ce riant village ou plutôt cette série de villages épars à mes pieds, dans les arbres.

IV

HONOLULU.

Comme la plupart des villes situées sous le tropique, où le milieu du jour est consacré à la sieste, Honolulu, endormie fort tard, s'éveille avec l'aube. Les matinées et les soirées sont d'une douceur inconcevable. Pendant les trois heures qui suivent le lever du soleil, c'est, dans l'immense bocage, un va-et-vient bruyant, une confusion de rires et de chants d'oiseaux.

Dans les rues avoisinant la mer, l'animation a quelque chose de plus raisonné : c'est moins l'expansion joyeuse de la vie, une gaieté d'enfants souriant au soleil, que le mouvement habituel des affaires. Ici chacun a un but, une tâche à remplir; c'est la race blanche intelligente et laborieuse dont l'activité féconde est puissamment mise en relief par l'insouciante allure de la population indigène. La physionomie du quartier est celle d'une jeune cité du Far-West transportée sous le ciel d'Océanie. Rien n'y manque, pas même les longs poteaux

UNE RUE A HONOLULU.

blancs chargés de fils téléphoniques, innovation qui ne devait pas se faire attendre dans un pays où l'élément américain est si largement représenté. Elle a d'autant plus sa raison d'être que le périmètre de cette ville de quinze mille âmes est fort étendu; chaque habitation s'y prélassant au centre d'un jardin, la résidence particulière du commerçant est souvent à près de deux lieues de son comptoir, et la longueur des distances jointe à l'ardeur du climat fait apprécier plus que partout ailleurs ce genre de communication qui permet de mener de front plusieurs affaires, sans quitter pour cela l'ombre de sa vérandah et sa chaise à bascule. — J'ai retrouvé, ornés de leur personnel, le bar au comptoir étincelant et le débit de boissons glacées, établissements qui ne sauraient manquer de réaliser d'importants bénéfices, puisqu'ils n'ont pas à redouter la concurrence, la loi limitant d'une façon assez parcimonieuse la vente des alcools et la prohibant sans merci partout ailleurs que dans la capitale. — Voici le Peau-Rouge orné de plumes et brandissant le tomahawk, l'enseigne classique des bureaux de tabac dans tous les États de l'Union, puis l'éternel magasin des villes frontières avec son assortiment panaché, étrange amas de marchandises hétéroclites enfouies dans l'ombre poudreuse : collection complète de tout ce que peut suggérer le caprice ou le besoin. Il y en a pour

toutes les bourses, pour tous les goûts. La quincaillerie s'y heurte avec la passementerie; les conserves alimentaires y coudoient la confection; dans la même salle et sous le regard paternel d'un même commis, la chapellerie fraternise avec la ferblanterie; les surcots de toile cirée, le fil de caret, les cordages, les fanaux de position, tout l'attirail du pêcheur et du marin s'y donnent rendez-vous à côté de l'article de Paris, verroterie, bimbeloterie, horlogerie et fumisterie : on peut voir se faisant vis-à-vis des piles de jupons et des bocaux pharmaceutiques, des corsets et des paires de bottes, des ombrelles roses et des irrigateurs.

Au milieu de ce bric-à-brac, çà et là un détail local, une physionomie singulière, un costume bariolé ou même réduit à son expression la plus simple, coupait court à l'illusion et nous rappelait au sentiment de la réalité; tout ceci n'est qu'une vaste ébauche : nous assistons à la transformation pacifique d'un monde, au double spectacle de la civilisation naissante et de la barbarie primitive, deux éléments en présence, mais dont la fusion incomplète encore provoque à chaque minute des contrastes nettement tranchés. Dans le port, en face des quais de bois, des entrepôts et des hangars, bâtisses banales de toutes les stations maritimes des deux hémisphères, évoluaient de minces

pirogues dirigées par des pagayeurs demi-nus. L'embarcation est creusée dans le tronc d'un cocotier; deux longues perches horizontales fixées le long du bordage et reliées à leur extrémité par une troisième branche forment balancier, appareil armé d'un seul aviron et merveilleux d'équilibre en dépit du vent et du ressac; il n'est pas rare qu'on l'aperçoive à plusieurs milles de la côte, bercé au creux de la lame comme une mouette endormie. Ces petits canots et leurs équipages faisaient à qui mieux mieux leur partie dans le concert matinal : ceux-ci équipés pour la pêche, pour la récolte des coraux ou des varechs; ceux-là se pressant autour de deux longs-courriers à destination des mers du Sud, entrés hier pour renouveler leur provision d'eau et de vivres frais. C'étaient des appels, de grands gestes, des chocs soudain suivis de plongeons, le tumulte d'une bataille pour rire, sous le clair soleil lustrant les chairs cuivrées, au grand amusement des loups de mer qui fumaient flegmatiquement leur pipe, juchés sur les porte-haubans.

Mais c'est ailleurs qu'il faut chercher les enfants des îles livrés à eux-mêmes dans la libre expansion de leur nature exubérante. Sauf de rares exceptions, vous ne verrez dans les rues proches de la mer que l'Anglo-Saxon ou le Chinois âpre au gain qui sait la valeur du temps et n'aurait

garde de le gaspiller. Tout autre est le Polynésien exempt de besoins et de soucis. Que lui faut-il pour vivre? Quelques fruits, la racine réduite en pâte d'une plante répandue à profusion dans l'archipel, le tout arrosé d'eau pure; pour les raffinés un peu de vin de palme, ou d'autre liqueur distillée suivant les procédés du pays. — La douceur du climat fait de la profession de tailleur ou de couturière l'équivalent d'une sinécure. A la ville, le vêtement est des plus sommaires : aux champs, on le supprime volontiers. La grande affaire de l'existence, c'est le plaisir sous toutes ses formes; ce sauvage est intimement persuadé qu'il a été créé et mis au monde uniquement pour manger, dormir, bavarder et chanter, prendre ses ébats dans la mer et combiner d'ingénieuses parures de fleurs. Observez-le au marché qui se tient à l'extrémité nord de Queen's street. C'est là comme dans les pays d'Orient que se réunissent, matin et soir, aux heures fraîches, les diverses fractions de la société indigène.

Supposez un large espace ouvert, bordé d'échoppes; aux étalages des piles de fruits : cocos, mangues, oranges, goyaves, bananes, les boules farineuses de l'arbre à pain et les pommes-roses. Cette dernière variété, qui m'était inconnue, mérite les honneurs d'une parenthèse : elle a la grosseur et la forme d'un citron, la teinte de la pêche, mais

la peau luisante; à l'intérieur, un gros noyau détaché de la fibre résonne comme un grelot. La chair possède une saveur étrange et le capiteux arome de la rose la plus parfumée. Le palais en est surpris, sinon charmé. Il est permis de s'étonner qu'aucun industriel ne l'ait jusqu'à ce jour utilisée pour en extraire à peu de frais un des principaux et des plus coûteux ingrédients de la parfumerie orientale, l'essence de roses. — A côté des produits du pays, quelques fruits ou légumes d'Europe d'importation récente, pour la plupart d'une grosseur anormale et de qualité médiocre. Non loin des monceaux de fruits, voici les étals de poissons de toutes les espèces et de toutes les couleurs : d'abord les monstres, les poulpes gigantesques, hideux avec leur huit lanières visqueuses trouées de plus de cent tentacules, puis les grandes tortues de mer, et les innombrables familles de crabes, la vermine de l'Océan. Pour la première fois de ma vie, j'ai fait la connaissance du *kihi-kihi,* dont le dos est rayé de bandes transversales noires et jaunes; du hinalea noir tatoué de vert; là on m'a présenté l'opukaï, couleur de pourpre, et tant d'autres : l'ohua, le hala, la manini, aux reflets d'or, roses, cramoisis, êtres lumineux qui peuplent les forêts de corail de ces mers enchantées. Les dispensateurs de ces trésors célèbrent leurs marchandises et interpellent le client avec une verve

et un brio à faire pâmer d'envie une virtuose des Halles.

Auprès de la Poissonnerie les pêcheurs de corail alignent leurs buissons d'un rouge vif ou d'un blanc de lait dont le poids varie de dix à vingt livres ; puis viennent à la file les vendeurs de paniers, les articles en paille et en écorce, larges chapeaux tressés avec le plumet de la canne à sucre, rouleaux de nattes dont le tissu a la souplesse d'une étoffe, apportées du lointain district de Puna dans l'île d'Hawaï, où l'on utilise pour leur fabrication les feuilles lancéolées du pandanus. Et cette foule qui assiége les boutiques et se presse dans le vaste enclos, est-elle assez vivante et bariolée ! — Vous y retrouverez épars les échantillons de toutes les peuplades du Grand océan : l'insulaire des Tongas ou de Pomotou s'y croise avec l'homme des îles Salomon criblé de tatouages ; auprès du pygmée de l'archipel malais apparaît le noir à la puissante carrure. — Le type hawaïen domine, ouvert, rieur, épanoui, bon enfant, hommes et femmes chargés de guirlandes ou *leis* d'ohias écarlate, d'ohalas dorés enroulées autour de la tête et retombant sur leurs épaules. Ils entourent les marchands de poissons et les débitants des différentes mousses de mer qui entrent pour une part dans la compositiou du *poï* national, le plus souvent en flâneurs ou en cu-

rieux. Sur dix personnes, neuf ne sont pas venues avec l'intention de procéder à des achats, mais tout bonnement pour voir, muser, bavarder et échanger des sourires, semblables en cela à ces paysans de nos contrées qui pour rien au monde ne manqueraient un marché ou une foire, alors même qu'ils n'ont à y faire aucune emplette; mais ne faut-il pas aller aux nouvelles, surprendre celui-ci, épier celui-là, écouter les menus propos et saisir au vol les cancans? Peau blanche ou peau cuivrée, profil grec ou face de singe, l'homme de la glèbe, l'homme aux mœurs simples, est le même par toute la terre. Les formes s'adoucissent et s'affinent, l'espèce est perfectible et variable à l'infini; il n'y a d'immuable que ce fond de badauderie universelle. La seule différence, c'est qu'ici la flânerie est la règle, non l'exception; chaque jour est fête chômée, prétexte à réjouissances, et ramène la même assemblée folâtre, amalgame bizarre de races et de jargons où sonnent tous les dialectes canaques, l'hawaien, le doux idiome de Tahiti et le parler plus guttural de Samoa et des Marquises : fleurs, chansons, éclats de rire, le tout réglé par ce prodigieux metteur en scène, le soleil.

Partout où une société oisive s'est choisi un lieu de réunion, aussitôt, par une sorte de convention tacite, elle adopte un jour de gala : ce jour-

là il est de rigueur que chacun, toute affaire cessante, paraisse au rendez-vous et s'y livre à des démonstrations plus bruyantes que de coutume. Honolulu, ne vous en déplaise, a ses samedis, ni plus ni moins que nos théâtres ont leurs soirs d'abonnement, ou le bois de Boulogne a l'heure du *persil*. L'animation alors est à son comble : on se ferait difficilement une idée de la fièvre de plaisir qui agite toutes les cervelles, de la joie des gens qui se délassent d'une semaine passée à ne rien faire. C'est le samedi qu'il faut voir ces messieurs et ces dames dans leurs plus frais atours ; colliers et festons multicolores retombant sur la chemise flottante ; et les gracieux saluts, les sourires découvrant les dents blanches comme des rangées de perles sur de l'or bruni, l'éclat et la mobilité des yeux immenses, pareils à des fleurs animées. Plus que jamais la ville a un air de fête ; du marché et des rues adjacentes débouchent des groupes fleuris, et tout le jour, le chemin de Waïkiki, l'unique chaussée carrossable de l'île, est encombré de promeneurs, de véhicules et de cavaliers.

Waïkiki est un petit village planté dans les cocotiers au bord de la mer, à la base du cap Diamant, séjour favori des anciens chefs, dont le souvenir est perpétué par les vieux arbres désignés aujourd'hui encore sous le nom de Bois du Roi ; leur ombre grêle abrite quelques paillottes,

des pirogues renversées, des filets séchant sur des perches, toute la fortune de cinq ou six pêcheurs. Toutefois plusieurs résidents d'Honolulu, frappés des avantages de la position, y ont élevé d'élégants cottages en bois avec vérandahs donnant sur la mer, où ils vivent une partie de l'année. La plage de sable fin offre aux baigneurs toute sécurité, un banc de corail à fleur d'eau en interdisant l'approche aux requins. Waïkiki est un but de promenade très-fréquenté des équipages et surtout des cavaliers, en particulier le samedi dans l'après-midi, quand les affaires sont terminées. Les étrangers s'y rendent dans leur buggy menu comme un fil d'araignée, voiture et attelage de provenance américaine, ou montés sur les petits chevaux du pays. Mais ce dernier genre de sport est choisi de préférence par les indigènes, qui y excellent. Les Hawaïens adorent monter à cheval : il entre dans cette passion quelque chose de la curiosité admirative qu'éprouvèrent leurs aïeux à la vue du premier spécimen de la race chevaline importé par les navigateurs anglais. Les femmes surtout sont intrépides, fièrement campées sur la haute selle mexicaine, non point assises à la mode européenne, mais enfourchant leurs montures, qu'elles dirigent avec une énergie toute masculine. Les élégantes arborent pour cet exercice une tenue spéciale,

robe de deux nuances, généralement écarlate et orange, relevée entre les jambes, mais qui doit être assez longue et assez ample pour que les plis flottent de chaque côté de l'amazone à hauteur des hanches du cheval comme des ailes éployées.

Le dirai-je? Les Hawaïennes, sauf celles qui n'ont guère dépassé l'enfance, ne sont point jolies. Formées de très-bonne heure, elles ont, vers la douzième année, la grâce et la souplesse de jeunes chats, le teint mat, légèrement cuivré, des cheveux d'un noir d'ébène, longs, mais peu soyeux, les dents du plus bel émail, la bouche sensuelle, un peu grande, des yeux superbes. Passé cet âge, elles s'acheminent rapidement vers un embonpoint qu'exagère encore leur vêtement lâche. Il semble en revanche que l'obésité ne leur enlève rien de leur agilité et de leur adresse, et j'estime que plusieurs des plus fougueuses écuyères peuvent être évaluées à cent kilogrammes ou peu s'en faut, abstraction faite de la toilette et des lourdes guirlandes de fleurs.

Mais ici, comme ailleurs, tout se perd, les vieilles coutumes menacent ruine. Il y a seulement quelques années ces jeux hebdomadaires se célébraient avec une fougue dont la gaieté actuelle n'est que l'expression très-affaiblie. C'était le temps des folles cavalcades, des charges à fond de train qui obligeaient l'étranger à se tenir chez lui

portes closes sous peine de rentrer au logis avec un œil poché, un bras démis, ou pis encore; l'époque aussi des danses lascives ondulant dans la nuit bleue, au tintamarre des calebasses pleines de cailloux, jusqu'à complet épuisement des choryphées et des chanteurs. Malheureusement les blancs, d'humeur plus morose, s'accommodaient peu de ces saturnales qui portaient atteinte aux bonnes mœurs et, chose plus grave, à la régulière expédition des affaires. Aussi, pour tempérer cette exubérance joyeuse, mirent-ils tout en œuvre, propagande évangélique et mesures de police. La crainte de Dieu jointe à celle du constable a fait merveille, et ramené à des proportions plus sages la manifestation de la joie populaire. Par le temps qui court, le promeneur pacifique n'a plus à redouter de horions. On danse encore, il est vrai, les danses profanes, mais hors de la voie publique, dans des enceintes discrètes disposées à cet effet, avec la permission des autorités qui perçoivent des délinquants une taxe de dix dollars. Et cependant, voyez la force de l'habitude : de pauvres diables n'ont pu se plier encore aux exigences légales; ils oublient une fois par semaine que le plaisir doit être digne, la gaieté pleine de décorum, et qu'on est passible d'une amende pour avoir chevauché à une allure par trop désordonnée, vérités qu'ils peuvent méditer tout à

leur aise au violon, en attendant l'aube du dimanche. Triste fin d'un jour de liesse.

Le temps, qui modifie toutes choses, a pourtant respecté les traditions hospitalières d'une simplicité patriarcale et charmante. Sans doute d'autres peuples pratiquent l'hospitalité avec plus d'apparat : il y a dans la façon dont l'Espagnol met à la disposition de son hôte sa maison et ce qu'elle contient, ses serviteurs et jusqu'à sa bourse, une bonne grâce réelle, mais à coup sûr beaucoup de jactance; c'est de sa part une formule cérémonieuse de politesse qu'il serait malséant de prendre au pied de la lettre. Ici rien de semblable; point de protestations pompeuses. La simplicité de l'idiome primitif ne se prête pas à un étalage de grands sentiments. L'indigène s'offre, lui et ce qu'il possède, spontanément, sans arrière-pensée : dans sa générosité, souvent poussée à l'excès, il n'obéit qu'à un élan de sa nature prime-sautière; donner est pour lui un besoin. Les étrangers ne l'ignorent pas, et nombre d'entre eux ont mis à profit cette tendance, parfois même exploité jusqu'à l'abus ce peuple sans défiance, impressionnable comme l'enfant. Quiconque parcourt les districts reculés de l'Archipel est assuré de trouver dans la hutte de paille un accueil empressé; on réserve au nouveau venu la meilleure natte, le plus beau pois-

son, le *poï* fraîchement préparé; on cherche pour sa monture quelque enclos où l'herbe soit haute et drue : si l'étape a été rude, si le cavalier arrive trempé par l'orage ou encore meurtri d'une chute sur les blocs de lave, c'est à qui le débarrassera de ses vêtements et lui prodiguera les *lomi-lomi,* énergiques frictions, massage compliqué, pression savante des jointures qui rendent bientôt la souplesse aux membres fatigués. Et, lorsqu'il prendra congé de ses hôtes improvisés, les serrements de main, les sourires, l'épanouissement des visages bronzés lui disent, à défaut de phrase intelligible, que son passage a été une fête pour la famille.

Nulle part je n'ai vu pousser à un tel degré le goût des visites, des repas pris en commun, entre voisins. Chacun apporte sa calebasse, et l'on prend place en rond sous les arbres, de manière à ne rien perdre du mouvement extérieur et à s'unir plus intimement à la vie des autres. A l'occasion, on interpelle les passants; c'est un ami, un parent, ou même un inconnu qu'on invite à s'asseoir. A quoi bon aller plus loin? Il est déjà tard, mettez-vous là et mangez avec nous. Si l'offre est déclinée, on n'en fait pas moins un bout de causette. Peu à peu le cercle s'élargit, et, la faim rassasiée, on reste là pendant des heures à rire et à conter des histoires. Ces rassemble-

ments sont une cause de méprise continuelle pour le voyageur récemment débarqué; en apercevant de loin des groupes qui rient et gesticulent, il croit à un accident ou tout au moins aux exhibitions d'un charlatan ou d'un jongleur. Non : c'est tout simplement messieurs tel ou tel en train de déjeuner sur l'herbe devant une assistance bienveillante et rééditant à leur insu l'usage des repas publics chers aux législateurs de Sparte.

Le lendemain de notre arrivée, nous étions invités à prendre le thé dans une riche famille hawaïenne qui demeure à l'extrémité de la ville, dans King's street, avenue fashionable bordée de luxueuses résidences, dont il est toutefois malaisé de démêler le style à travers le fouillis de verdure qui les drape : les plantes s'emparent de chaque aspérité, grimpent aux colonnes, poussent le long des corniches de telle sorte qu'on en est à se demander où finit le jardin et où commence la maison. Notre hôte, assisté de sa femme et de ses filles parées de leurs robes les plus claires et couronnées de roses, nous reçoit sur le perron, et chacun à tour de rôle nous souhaite la bienvenue avec l'invariable formule canaque *Aloha*. L'expression, d'un usage constant, résume à elle seule tous les compliments affectueux : le salut, l'adieu, les souhaits; le sens en est essentielle-

ment variable suivant la situation réciproque des personnes qui l'échangent. Elle équivaut au *Salve* antique; il n'est si humble demeure au seuil de laquelle ces cinq lettres n'apparaissent gravées dans le bois, enchâssées dans la brique, le plus souvent se balançant au-dessus de la porte en broderies de fleurs ou de feuillage. En style épistolaire, c'est le mot de la fin, Au revoir, adieu. Aloha, c'est aussi : Je vous aime. C'est le plus joli mot du monde.

Le maître de la maison, qui occupe à la cour un grade élevé, était un homme d'une cinquantaine d'années, de belle prestance, au teint très-foncé, bien qu'il ait dans les veines du sang européen. Son père, un Anglais d'humeur aventureuse, avait épousé une femme du pays, et, ainsi qu'il arrive fréquemment dans ce genre d'unions, l'influence de la mère fut prédominante. Ce fils a néanmoins conservé certains traits de la race paternelle : quant aux enfants, au type indigène très-accusé, ils ne rappellent que d'assez loin l'auteur commun. L'installation, toute neuve, est celle d'une villa anglaise, la famille ayant quitté depuis peu de jours seulement une habitation plus modeste, mais d'une couleur infiniment plus locale, qu'elle occupait à l'ombre des algarobas et des canelliers. Nous étions invités à prendre le thé. En fait, ce thé s'est transformé en un

festin à quatre services, lequel n'a pas duré moins d'une couple d'heures et aurait été assez morne, car, à l'exception du maître de la maison, la plupart des membres de la famille ne parlent que le canaque, sans la présence d'un jeune Anglais, causeur aimable, établi depuis plusieurs années dans les îles. Je dirai peu de chose du menu qui avait fourni au chef chinois — les Chinois font de remarquables cuisiniers — l'occasion de déployer tous ses talents : gibiers au fumet étrange, légumes et fruits du pays sous toutes les formes, et du vin, qui plus est, d'excellent vin de France. L'inévitable *poï* fit aussi son apparition, et nous goûtâmes de cette friandise indigène, assez semblable à la colle de pâte, d'abord par curiosité, ensuite parce que nous étions appelés à faire plus ample connaissance avec elle dans nos courses à travers l'Archipel, où l'on se procurerait difficilement d'autre nourriture. Pendant le repas, les deux plus jeunes enfants, un garçon et une fillette de dix ou douze ans, à qui leur âge interdisait de s'asseoir avec les grandes personnes, aidaient au service. Leur tâche principale consistait à se promener autour de la table en balançant au-dessus de nos têtes les kahilis, grands panaches de plumes destinés à écarter les moustiques. Ils s'acquittaient de ce soin avec une habileté extrême, allant et venant avec des petits rires

étouffés, jolis et gracieux au possible, le garçon de blanc vêtu, la jeune fille en longue blouse rose, une grosse fleur d'hibiscus flamboyant plantée dans ses cheveux noirs.

Après le dîner, ces demoiselles chantèrent sans se faire prier deux ou trois airs populaires d'un rhythme original. Ce peuple a l'instinct de l'harmonie; sa langue aux ondulations très-douces est si peu compliquée que les étrangers arrivent au bout de peu de temps à la parler passablement. L'alphabet canaque n'a que douze lettres, dont plusieurs ont la même valeur et font double emploi, par exemple le K et le T, l'L et l'R. On dit indifféremment *taro* ou *kalo* en parlant du tubercule qui joue un si grand rôle dans l'alimentation quotidienne. Le nom de l'île la plus septentrionale du groupe, Kauai, se prononce souvent Tauai. Dans le corps du même mot chaque voyelle se prononce d'une façon distincte, et la lettre finale est invariablement une voyelle, ce qui donne à la phrase la mélodie d'une période italienne. Dans beaucoup de cas, le cliquetis des syllabes a une sonorité imitative très-frappante, surtout dans les composés du mot *waï* (eau), noms de rivières ou de cascades, tels que *waïoli,* « l'eau qui chante » ; *kaïwaïhae,* « l'eau battue » ; *waïaleale,* « l'eau qui clapote ». Être en colère, gronder, s'exprime par l'interjec-

tion imagée de *hou-hou*. La tristesse, la douleur, les difficultés de l'existence, les gros chagrins comme les petits ennuis se rendent par le terme traînant et plaintif de *pilikia*. Le même mot sert pour désigner une foule de choses différentes; le sens varie suivant l'intonation; *makai, mauka,* « du côté de la montagne, du côté de la mer », signifient encore « à droite, à gauche, ici et là ». Il n'y a pas de terme pour traduire les différentes vertus, la chasteté, la pudeur, la reconnaissance; la seule formule de remercîment consiste dans l'exclamation *maïkaï,* « bon », appuyée d'un sourire. Les mots manquent pour dire « le temps qu'il fait » ; ils n'auraient d'ailleurs nulle raison d'être dans un pays où les variations climatériques sont inconnues. La pénurie n'est pas moins grande en ce qui concerne les noms propres. Point de prénoms, ni même de noms de famille dans le sens que nous attachons à ce terme. Le nom d'un indigène n'est, la plupart du temps, que l'affirmation d'une qualité personnelle ou d'un trait de caractère. Celui du chef qui, le premier, réunit en un seul peuple les tribus de l'archipel, Kamehameha, signifie « le solitaire » et s'est conservé dans sa dynastie, bien que la transmission du nom du père au fils ne s'opère pas de toute nécessité. Il n'est pas rare que les membres d'une même famille

soient connus sous des appellations diverses, susceptibles de changer sous l'influence des circonstances ou de l'âge. Le nom seul ne suffit pas à révéler le sexe de celui qui le porte, et l'on sera forcé de dire, par exemple, en parlant d'une personne : *Kanaina kanaka* ou *Kanaina wahine*, « Kanaina homme, Kanaina femme », suivant le cas. Idiome naïf emprunté aux mille bruits de la nature, au ramage des nids, au murmure des vents et des eaux.

Il était déjà tard quand nous quittions cette maison hospitalière. En dépit de l'heure avancée, il y avait foule dans Queen's Emma square, où se faisaient entendre les musiciens du roi, à la fois instrumentistes et chanteurs, sous la direction d'un chef d'orchestre allemand, lequel n'a pas eu de peine à tirer parti de leurs dispositions naturelles. Au moment où nous arrivions, ils avaient mis de côté leurs instruments et chantaient un vieil air du pays, d'un mouvement lent et un peu triste : le « Malanai ». Était-ce la nuit tiède et limpide, l'air imprégné de parfums, la splendeur de ce ciel où brillaient des constellations inconnues, si rapprochées, semblait-il, qu'on eût dit des lampes suspendues dans les arbres? mais rarement motif me causa une impression aussi pénétrante que cette mélodie sauvage, hymne d'un peuple qui s'éteint. Elle me poursuivait

encore, bien avant dans la nuit, lorsqu'un autre genre de musique accompagnée de morsures cuisantes me tira de mon premier sommeil; les insectes ailés, s'insinuant entre les plis de la moustiquaire, me rappelèrent, si j'avais été tenté de l'oublier, que les îles Fortunées ne sont point, hélas! de ce monde.

V

UN REPORTER OCÉANIEN.

« Messieurs, comment vous portez-vous?

— On ne peut mieux, monsieur; mille grâces.

— Excusez-moi si par hasard je vous dérange.

— Nullement.

— Je m'en doutais. A pareille heure les affaires chôment, 80 degrés Fahrenheit; un soleil à tuer net un apoplectique...

— Mais pardon... A qui avons-nous l'honneur...?

— James B..., de l'*Advertiser;* paraît le samedi matin, éditeur J. Blach, bureaux dans Merchant street. Vous plaît-il de m'accorder quelques secondes d'entretien?

— Bien volontiers. Installons-nous sous la vérandah, elle est déserte; tout le monde fait la sieste, et nous serons à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Oh! ce que j'ai à vous dire n'exige nullement le secret. Veuillez vous asseoir, et causons, puisque vous me le permettez. »

Notre interlocuteur, un grand diable au teint coloré, les yeux bleus à fleur de tête et les cheveux en broussailles, allongé dans une *rocking-chair*, allumait un cigare, exhibait un calepin, et, dans l'ombre de la vérandah, sous les grands arbres dont pas une feuille ne remuait, en face de la ville silencieuse et pâmée, la conversation se poursuivait avec une vivacité télégraphique.

« Je poserai des questions, si vous le voulez bien, histoire d'abréger.

— A votre aise.

— Français, n'est-il pas vrai?

— Français.

— Arrivés par le *Mariposa?*

— Jeudi dernier, à midi, parfaitement.

— Commerçants, importateurs?...

— Pas précisément.

— Ah! chercheurs d'affaires, alors, c'est cela, étudier le terrain, planter la canne, n'est-ce pas?

— Non.

— Ah!... Clergymen?

— Pas davantage.

— Ah!... au fait, fonctionnaires, sans doute? Employés du gouvernement? Allez dans le Sud, Papeete, Nouvelle-Calédonie.

— Ni l'un ni l'autre.

— Ah!... »

Notre nouvelle connaissance avait jeté ces quatre «Ah!» avec des intonations très-différentes, *decrescendo*. Il était manifeste qu'à la quatrième nous avions sensiblement baissé dans son estime. Il crut toutefois devoir risquer une dernière interrogation.

« Savants... peut-être, ajouta-t-il du bout des lèvres.

— Hélas! non.

— Nous disons donc « globe-trotters ».

— Tout simplement.

— A merveille... un instant je vous ai soupçonnés de venir ici, comme tant d'autres, étudier de près les phénomènes volcaniques, tâter le pouls de la planète et compter ses pulsations auprès des lacs incandescents du Kilaua et du Mauna-Loa. L'hypothèse était admissible, avouez-le. Pardonnez mon erreur.

— Elle n'a rien que de très-flatteur, croyez-le.

— Vous n'en comptez pas moins, j'imagine, entreprendre une tournée dans l'Archipel et voir le grand volcan?

— Nous explorerons les îles et le volcan... Mais je ne vois pas quel intérêt...

— Très-grand, je vous assure. Rien de ce qui concerne les faits et gestes des étrangers qui nous font visite ne saurait m'être indifférent. Et, à moins que je ne vous importune...

— En aucune façon... Continuez, je vous en prie. »

Et l'interrogatoire d'aller son train. L'inconnu écoutait avec complaisance, tout en griffonnant des notes. Il s'enquit de notre itinéraire, de point en point. Nous le promenâmes tour à tour à travers les Antilles, les solitudes du Mexique, les montagnes Rocheuses et la Californie. La confession complète ne prit pas moins d'une heure. Après quoi notre bomme nous gratifia d'un shake-hand énergique et s'esquiva satisfait.

Pareil incident ne surprendra pas quiconque est quelque peu familiarisé avec les coutumes du nouveau monde. L'usage de ces entrevues s'est même depuis quelques années introduit dans nos mœurs. — Mais il est clair qu'un reporter européen procède avec plus de choix : sa curiosité ne s'aventure qu'à bon escient et n'a que faire des révélations de seigneurs sans importance. Il en est autrement dans une contrée lointaine qu'aucun câble ne relie au reste du monde. Les dernières nouvelles du continent sont vieilles d'une semaine, et la pénurie d'événements locaux, le cours uniforme et placide des jours, rendent la besogne ardue aux entrepreneurs de publications périodiques. Force leur est de faire flèche de tout bois et de remplir tant bien que mal leurs colonnes, fût-ce de rengaines glanées un peu partout, jusque

sur un perron d'hôtel. En cet état de choses l'apparition d'un nouveau visage est un bienfait des dieux : il semble que l'étranger apporte dans ses bagages un trésor d'informations, de faits divers, d'aperçus aussi profonds qu'ingénieux sur les hommes et les choses d'outre-mer. Tout se réduit en somme à des renseignements sur la nationalité, l'âge et les menus incidents du voyage fournis en style sobre de passe-port, mais dont MM. les rédacteurs, avec leur tour de main habituel et leur puissance d'imagination, parviennent à tirer des effets et des développements inattendus. Je me souviens d'avoir été abordé par un de ces nouvellistes dans une petite ville du Texas, sur la frontière mexicaine, hier encore simple campement d'Indiens nomades planté entre deux dunes de sable, au bord du Rio Grande del Norte. A peine avais-je pénétré dans la salle commune de l'hôtel, avec la satisfaction qu'inspire la perspective de s'abriter sous un toit et de coucher dans un lit après trois semaines de gîte à la belle étoile, qu'un des gentlemen barbus occupés à cracher sur le poêle m'interpellait vivement et, sans autre préambule, tirant de son gousset un chiffon de papier gras et un crayon, m'infligeait un interrogatoire en règle, qu'il me fallut subir avec la bonne grâce d'un homme sans défense. A coup sûr mes réponses n'eurent rien d'original,

et grande fut ma surprise, de les voir consignées le lendemain matin dans le journal de l'endroit, accompagnées de commentaires à donner le frisson. J'avais été, à mon insu, le héros d'aventures extraordinaires : coups de feu avec les Indiens pillards, fuite à travers les plaines, chevaux sauvages pris au lasso, chutes au fond de *barrancas* formidables, que sais-je encore?..... Le récit se compliquait par un portrait en pied du voyageur et des détails stupéfiants sur moi-même et les miens, mes goûts, mes habitudes, mes vêtements et ma chaussure, laquelle, par parenthèse, assurait mon biographe, me servait depuis un nombre incalculable de mois et était une preuve palpable de la supériorité des produits manufacturés de J. N....., bottier à Houston (Texas), sur les cuirs importés d'Europe. Article à deux fins : touchante et féconde union du récit épique et de la réclame. — L'épisode me revenait en mémoire en prenant congé du reporter d'Honolulu, et je me demandais à quelle sauce l'*Advertiser* accommoderait dans son numéro du samedi suivant les deux étrangers dont il venait de solliciter les confidences. Mais le surlendemain nous quittions pour quelques jours la capitale, et la façon dont notre humble personne a été cette fois-ci travestie et mise en scène restera, à mon grand regret, entourée d'un profond mystère.

L'un des premiers besoins du settler américain est le journal : il lui faut non-seulement le pain, mais le bulletin quotidien. Tant qu'il est seul, il trompe ses aspirations par la rédaction de notes intimes, où il consigne jour par jour les événements dignes de remarque qui émaillent la vie des frontières : le temps qu'il fait, l'Indien qui passe, le convoi qui traverse la prairie, la disparition d'une tête de bétail, la rupture d'un essieu ou l'accident arrivé à la jument noire. Qu'un deuxième pionnier vienne s'établir dans les mêmes parages, il y aura échange de vues, chocs d'intérêts, polémique : dès qu'ils sont trois, le territoire possédera l'élément indispensable au fonctionnement normal de la publicité, l'abonné, lequel abonné ne dédaignera pas d'engager à l'occasion la discussion avec l'un et l'autre de ses voisins, quitte à fonder à cet effet un nouvel organe constituant la presse indépendante.

La colonie américaine de l'Archipel ne devait point faillir à ces traditions. Honolulu possède six journaux, ce qui est plus que suffisant pour une population blanche n'excédant pas trois mille âmes. Ce sont la *Gazette,* paraissant le mercredi matin; le *Commercial Advertiser,* du samedi; l'*Islander,* imprimé le vendredi; le *Lahui Hawaï* et le *Kuokoa* (« l'Indépendant »), ces deux derniers rédigés en langue canaque. A ces feuilles hebdo-

madaires, il convient d'ajouter une publication mensuelle, le *Friend,* organe des âmes pieuses, rédigé par le Révérend Samuel C. D., pasteur de l'église de Béthel. Toutes sont de format minuscule et ne renferment guère que quelques extraits découpés dans les journaux américains du mois précédent, la mention de l'arrivée ou du départ d'un navire et des renseignements sur la santé du Roi et des ministres, laquelle, en toute occasion, n'a jamais été meilleure, — de quoi remplir en gros caractères une page et demie environ; le surplus des colonnes est destiné à informer les lecteurs que l'on peut acheter chez Dillingham et C° la meilleure coutellerie anglaise, bowie-knife, rasoirs, ciseaux, des batteries de cuisine, des carabines et des revolvers, des cartouches et de la poudre, lampes à huile et à essence, harnachements complets et excellents cigares de Manille, toutes choses qu'on trouve également de qualité identique, sinon supérieure, dans Nuanu street, chez A. S. Cleghorn, importateur de marchandises en tous genres et beau-frère de Sa Majesté, lequel a reçu par la dernière malle un lot de draperies à des prix avantageux et une cargaison de pommes de terre de la Nouvelle-Zélande.

Notre journée s'est achevée en France. Je n'ai pas l'intention de décrire ici un de nos navires de

guerre tels que chacun peut en voir à Brest, à Cherbourg ou à Toulon. Il me suffira de dire que le *Kerguelen* est une corvette de cent cinquante hommes d'équipage, armée de cinq grandes pièces sur pivot et de canons revolvers. De ma visite à bord je ne veux retenir qu'une chose, c'est l'impression éprouvée à partir du moment où la sentinelle de garde à la coupée nous adressa la parole avec un bon accent bas breton. Jamais je n'ai mieux compris la portée de la fiction qui assimile le pont d'un vaisseau au sol même du territoire, fiction dont auparavant j'eusse souri sans doute comme en souriront ceux qui ne se sont pas trouvés une fois dans leur vie sur quelques mètres de planches françaises à quatre mille lieues de la patrie.

Au carré des officiers le temps passe vite, et nous nous attardons à causer de la France, qu'ils ont quittée depuis plus de deux ans. La nuit vient pourtant, et il faut songer à la retraite. C'est à regret que nous nous séparons. Sans doute nous aurons encore le plaisir de passer de bons moments avec ces messieurs, mais à terre, cette fois, et l'impression, de notre côté, du moins ne sera pas aussi vive. Un des canots du *Kerguelen* monté par quatre hommes nous attendait au bas de l'échelle. Nos hôtes, par une délicate attention, avaient depuis longtemps congédié notre batelier,

voulant que nous fussions reconduits au rivage dans une embarcation française.

Quelques secondes après avoir quitté le bord, nous passions sous le couronnement d'un autre vaisseau de guerre mouillé depuis une heure à peine, et dont l'équipage assujettissait les amarres; c'était la frégate de Sa Majesté Britannique *Constance,* venant des mers du Sud; mais elle ne devait s'arrêter que pour renouveler son combustible et faire route le lendemain pour Vancouver.

VI

LE PALAIS ET LE ROI.

L'étiquette des cours et la façon de se présenter devant un souverain varient avec les latitudes et suivant que le monarque porte la couronne, le casque de fer, le diadème de plumes ou le simple gibus. Il est tel roi devant lequel il convient de plier le genou, tel autre que l'usage défend de regarder en face et qu'on aborde prosterné le front sur la natte. Il en est enfin qu'on n'aborde pas du tout. S. M. le roi de Kalakaua n'appartient pas, tant s'en faut, à la catégorie des potentats invisibles. Sa curiosité, comme celle du dernier de ses sujets, est toujours en éveil : c'est le même caractère sociable, le même goût de causerie familière, le besoin de voir et d'être vu, une grande bonhomie d'allure jointe à un amour non moins grand de la parure et du panache. Car cette cour lilliputienne est une vraie cour : elle en a les charges multiples et le personnel, conseillers, secrétaires, chambellans, mai-

son civile et maison militaire. Mais le plus grand plaisir de Sa Majesté, après celui de passer en revue son armée de deux cents hommes et de présider son conseil d'Excellences cuivrées, consiste à sortir seul, soit à pied, soit dans un modeste buggy qu'il mène lui-même, et à s'en aller par la ville faire visite à quelques bons amis. A chaque instant on l'aperçoit sous la vérandah de celui-ci, dans le jardin de celui-là, se balançant sur un siége de canne et causant avec animation tout en roulant des cigarettes. Un bâtiment étranger fait-il relâche dans le port, son premier soin sera d'inviter le commandant et son état-major à luncher au palais; le second, de se rendre à bord et de voir exécuter en son honneur quelques manœuvres, toujours les mêmes, dont il ne se lasse pas. Ce qu'il a visité, depuis son avénement, de frégates, de corvettes et d'avisos de toutes nationalités; ce qu'il a assisté de fois à la manœuvre des pompes, au branle-bas de combat, suffirait à l'éducation théorique et pratique d'un quartier-maître. Apparemment ce genre de divertissement suffit à donner le change à son ambition et lui permet d'oublier qu'il n'a à sa disposition ni flotte ni flottille, pas même un pauvre yacht, juste sujet d'amertume pour le souverain d'un archipel.

A défaut de navires de guerre et d'états-majors chamarrés, Sa Majesté se rabat volontiers sur les

étrangers de passage que les paquebots d'Amérique et d'Australie jettent deux fois par mois dans son royaume. Plusieurs, pour peu qu'ils séjournent, tiennent à déposer le tribut de leurs hommages au pied du trône. Ceci doit être pris au figuré, bien que le trône existe en réalité, doré, capitonné, et surmonté d'un dais de velours et de soie : seulement, comme on le verra plus loin, ce meuble et le palais qui l'abrite servent rarement au dépôt et à la réception des hommages. Il n'y a pas d'exemple qu'une demande d'audience ait été repoussée. Au besoin même, on la provoque. Le fait suivant m'a été conté par un membre du corps consulaire résidant depuis nombre d'années à Honolulu et admis dans l'intimité du souverain. Un jour, Sa Majesté lui faisait part du plaisir qu'elle éprouvait à recevoir les visites des étrangers et à s'entretenir avec eux des choses et des hommes de leur pays. Elle regrettait seulement que ces visites fussent trop rares, et en exprimait de l'étonnement : « Monsieur le consul, deux paquebots touchent ici chaque mois : il y a toujours à bord quelques-uns de vos compatriotes se rendant aux colonies ou rentrant en Europe ; pourquoi, pendant l'escale, ne se présentent-ils pas au palais, où l'on aurait grand plaisir à les recevoir ? Il dépend de vous de changer cela ; faites-moi l'amitié d'y songer, et, lorsque

vous aurez l'occasion de voir un de vos nationaux, amenez-le-moi. » Et comme, en manière d'excuse, le consul alléguait que les bateaux, sauf le cas de gros fret à mettre à terre ou à embarquer, ne relâchaient que le temps de prendre la malle, au plus trois ou quatre heures, et qu'avec la meilleure volonté du monde, en un si court laps, on n'avait guère le loisir de solliciter et d'obtenir une audience : « N'est-ce que cela ! riposta vivement le Roi ; téléphonez-moi ! » Le mot est charmant. Cet emploi du téléphone, remplaçant l'échange solennel de lettres de diplomate à chambellan et *vice versâ,* est le fait d'un prince qui mène rondement les affaires et a suffisamment profité du contact des mœurs américaines. Le trait est à sa louange ; et nul à coup sûr ne le blâmera de faire passer le soin de son instruction avant les exigences de l'étiquette.

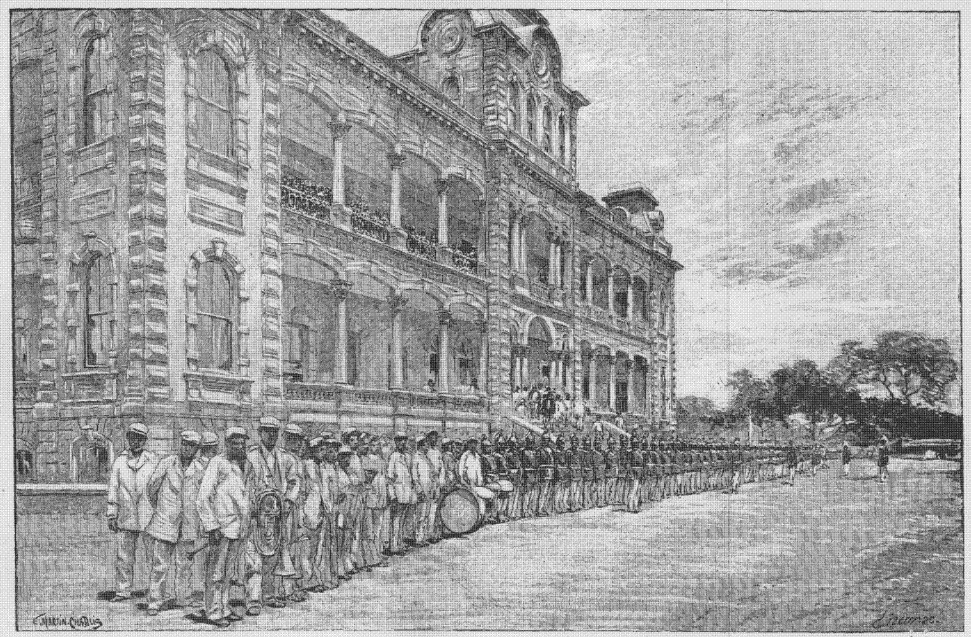
Il est de rigueur chez les gens bien élevés que l'invité aille présenter ses devoirs au maître de la maison. Dans cet amour de petit pays, où le voyageur semble l'hôte attendu et est l'objet de prévenances de toute nature, la plus vulgaire politesse lui enjoint de faire visite au maître de céans. Nous n'avons point failli à cette obligation, et la démarche, à en juger par le gracieux accueil qu'on nous fit, n'a point été désagréable en haut lieu.

Le Roi nous avait fait avertir qu'il nous attendrait à onze heures. A onze heures moins quelques minutes, notre buggy franchissait la grille du palais, et nous regardions, non sans étonnement, la tenue du factionnaire qui nous présentait les armes. Par une température de trente-cinq degrés à l'ombre, cet infortuné était emprisonné dans une épaisse tunique de grenadier poméranien dont le collet lui montait jusqu'aux oreilles, tandis que son visage disparaissait aux trois quarts dans l'ombre du casque à pointe. La seule concession faite aux exigences du climat consistait en un pantalon de toile blanche qui rendait plus sensible encore, par contraste, la lourdeur du reste de l'équipement, digne des contrées hyperboréennes. Tel est, jusqu'à présent, le résultat le plus appréciable du voyage que le monarque entreprit, il y a deux ans, autour du monde. Encore sous le coup de l'impression ressentie en traversant l'Allemagne, il n'a pu résister au plaisir d'infliger à sa garde l'uniforme de ces fiers régiments dont il avait admiré le défilé sous le pâle soleil du Nord. Affaire de goût doublée, dit-on, d'un motif d'ordre purement économique. J'ai su, depuis, que le Roi recevant il y a quelques semaines la reine de Tahiti, celle-ci ne lui cacha pas sa surprise et la pitié qu'elle éprouvait pour ces pauvres soldats condamnés à un effroyable

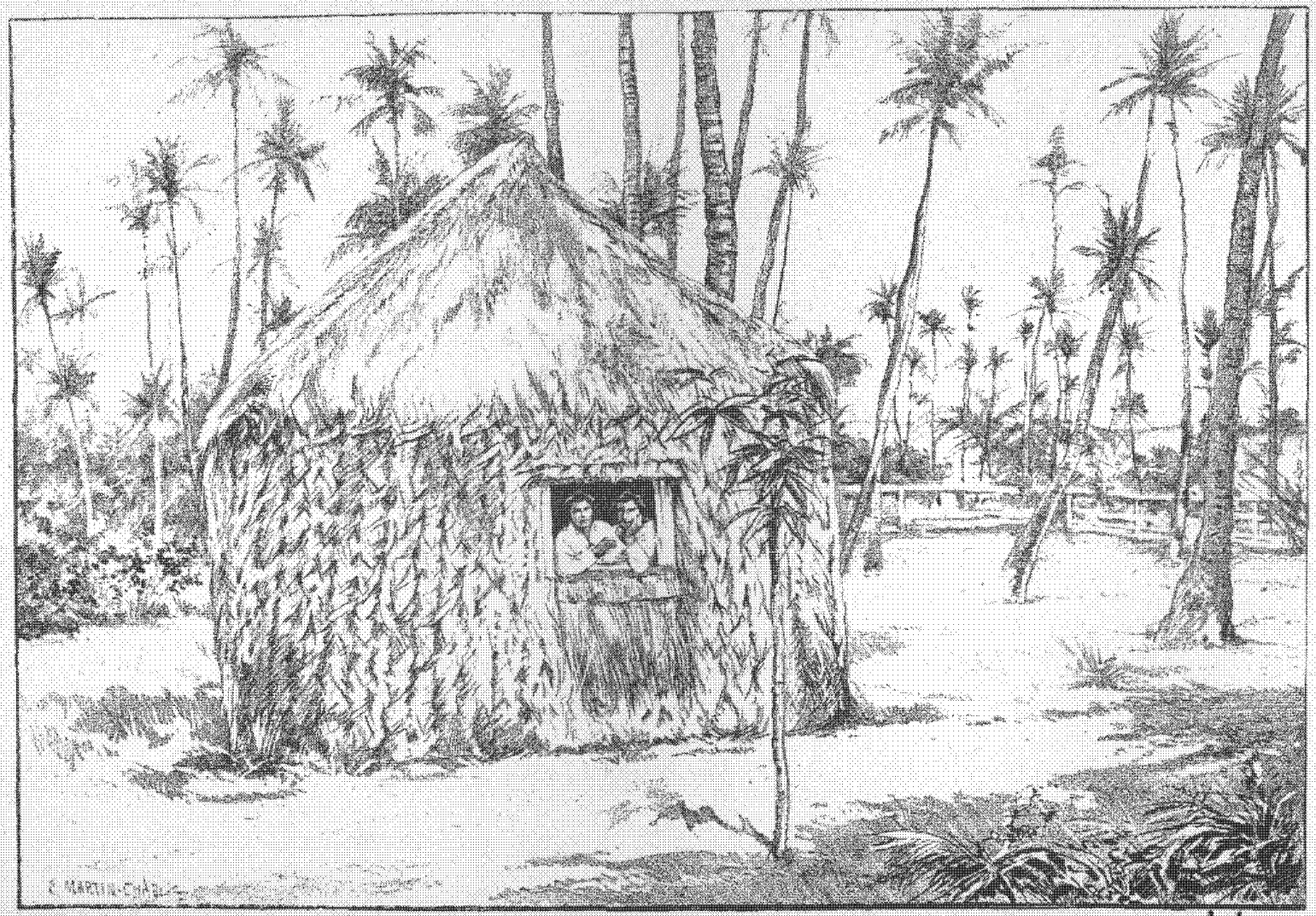
supplice. A quoi le Roi, d'abord interloqué, répliqua fort judicieusement qu'assurément le vêtement n'avantageait pas ses guerriers de courte taille et de tournure assez fluette ; qu'il était, à n'en pas douter, aussi incommode que disgracieux ; mais qu'il offrait en revanche, en raison même de la grosseur de l'étoffe, l'avantage immense d'une solidité à toute épreuve et d'une durée indéfinie. Que dire à cela?

Le chambellan, qui vint au-devant de nous, sur le perron, était un jeune Anglais de mine avenante, avec lequel nous avions eu le plaisir de souper peu de jours auparavant. Son office est une sinécure comme celui des autres dignitaires, grand écuyer, gentilhomme de la chambre, commandant en chef de la garde privée, personnel qui n'apparaît que dans les grands jours, le train de la maison royale étant, en temps ordinaire, d'une simplicité renouvelée des patriarches. Mais ce que l'on peut affirmer sans crainte d'être démenti, c'est que jamais sinécure ne fut remplie par un titulaire plus aimable. Il nous annonce que nous ne pourrons, aujourd'hui du moins, saluer la Reine. Elle est en deuil d'un de ses frères, enlevé récemment, et ne se montrera pas de quelque temps en public.

La résidence royale est un grand bâtiment carré à deux étages, avec pavillons aux angles et



LE PALAIS ET L'ARMÉE (Honolulu).



PAILLOTTE INDIGÈNE A WAÏKIKI.

pavillon au centre de la façade : une double galerie court le long de l'édifice, dont l'ensemble ne manque ni de dignité ni de grandeur. Dans un pays où presque toutes les constructions sont en bois, il est surtout remarquable par la nature des matériaux qui le composent, blocs de corail blanc d'un grain très-fin et très-compacte. Chef-d'œuvre d'un architecte britannique, il a été extrait pierre à pierre du récif visible tout le long de la côte à marée basse. Ses dimensions démesurées sembleraient le destiner au chef d'une grande nation, aux ébats d'une cour nombreuse, plutôt qu'au siége d'un gouvernement microscopique. A l'intérieur, on a tiré parti avec beaucoup de goût des bois du pays, l'ébénier, l'érable et le koa, dont les reflets rappellent ceux de l'acajou.

Ce palais, à travers lequel notre introducteur nous promène de salle en salle, de vestibule en escalier, me fait l'effet du palais de la Belle au bois dormant. Pas un être humain. Ni maître ni serviteurs, rien ne bouge. Dans les appartements privés, où nous pénétrons avec un sans gêne surprenant, personne. Tout fait supposer pourtant qu'ils sont habités. Mille bibelots épars, le savant désordre d'un ameublement moderne, attestent que le propriétaire de ce royal logis y a pris ses habitudes. Sans doute, et en dépit de l'adage qui veut que l'exactitude soit la politesse

des rois, il se sera oublié à la promenade, mais ne saurait tarder, et nous pouvons l'attendre. Erreur. Sa Majesté ne rentrera pas, pour une raison péremptoire. Ce n'est pas le tout de posséder un beau palais battant neuf, encore faut-il être assuré de pouvoir y dormir à l'abri des cauchemars fâcheux et des malins esprits. Eh bien, cette assurance fait complétement défaut au monarque hawaïen. Que dis-je! Il lui a été démontré de façon claire et précise qu'il ne pourrait reposer, fût-ce une nuit, sous ce toit, sous peine de catastrophe imminente. Ce palais est hanté, mystérieux, mauvais à tout égard, imprégné d'influences meurtrières. N'est-ce pas jouer de malheur? Mais quoi!... Inutile de s'insurger : le doute n'est pas permis. La chose est sûre. Les sorciers l'ont affirmé. Et quand les sorciers ont parlé, vous n'ignorez pas que ce qu'on a de mieux à faire, c'est de se tenir tranquille.

En homme docile et prudent, le Roi n'habite pas son nouveau palais; mais il a l'air de l'habiter. La disposition des appartements, quelques objets posés négligemment sur les meubles, un bijou ici, une écharpe là, simulent le laisser-aller de la vie intime et trompent l'attention du visiteur. En réalité, le Roi n'y séjourne que quelques instants pour présider son conseil ou à l'occasion d'audiences solennelles; jamais il n'y a passé la

nuit. Il espère conjurer ainsi le mauvais sort qui ne manquerait pas de s'acharner après lui, s'il affectait de dédaigner le genre de demeures dont s'accommodaient ses aïeux pour les maisons de pierre et les raffinements de la civilisation.

Sans doute la crainte des tremblements de terre entre pour beaucoup dans cette préférence pour les huttes légères en paille, en planches ou en torchis. Les secousses, sans être aussi violentes qu'à Hawaï, où le sol oscille chaque jour à plusieurs reprises, n'en sont pas moins fréquentes. Il ne se passe guère de semaine où quelque soubresaut ne vienne rappeler aux indigènes d'Oahu qu'ils sont à la merci des caprices de Pélé, la farouche déesse du volcan. Alors, dira-t-on, pourquoi bâtir un somptueux monument dont la plus élémentaire prévoyance indiquait l'inutilité sinon le danger? C'est que la prévoyance est fille de l'Occident, des pays pleins, des climats durs où l'homme est aux prises avec la nature inclémente. On l'ignore aux régions tièdes et ensoleillées, sous le dôme mouvant des forêts tropicales, où les êtres se laissent vivre sans souci, baignés par la chaleur et la lumière, comme les plantes toujours parées et fleuries, comme les oiseaux insouciants qui passent le temps à lisser leurs plumes et à chanter.

A cent pas du palais, enfouie sous les grands

arbres, enveloppée d'une épaisse pelisse de pariétaires et de lichens, s'élève une grande cabane en bois entourée d'une galerie. Les lianes grimpantes et le chèvrefeuille l'ont envahie, et sur le toit, que festonnent les mousses, la moindre brise de mer fait couler une avalanche d'ohelas, d'ohias, de lauhalas, de camélias blancs et roses, tandis qu'alentour les longs bambous pressés s'entre-choquent avec un bruit de harpes. A l'ombre de la galerie une dizaine de femmes assises sur leurs talons parmi des monceaux de fleurs, bavardent et rient tout en tressant des guirlandes ou des nattes; des bambins demi-nus se livrent à un sabbat infernal et gambadent sous le regard approbateur de leurs mères. Notre arrivée fait diversion et amène un peu de calme; on s'écarte pour nous livrer passage, on rajuste à la hâte le désordre des longues chemises: puis, quand on nous a dévisagés en silence, les éclats de rire, un instant contenus, recommencent, et le tapage reprend de plus belle. Ceci représente l'essaim des parasites qui pullulent autour de tout grand chef, la clientèle de la maison royale, ce qu'on pourrait appeler la basse-cour. Sa Majesté ne semble nullement gênée du bruit que fait son entourage; car la porte de la pièce où elle se tient est grande ouverte. Dans ce milieu étrange et débraillé rien ne surprendrait moins que l'ap-

parition d'un chef vêtu ou, pour mieux dire, dévêtu à la mode antique. Mais la cour hawaïenne ne pousse pas jusque-là le respect de la couleur locale. Sa Majesté canaque nous reçoit dans un négligé du matin dont la coupe élégante ne serait point désavouée par un tailleur du boulevard.

Le Roi a une quarantaine d'années; c'est un homme d'une belle prestance, d'une taille plus élevée que la plupart de ses compatriotes : il a le regard doux, le visage ouvert et affable, et l'ensemble de sa personne ne manque ni de noblesse ni de la simplicité qui sied à un souverain des plus constitutionnels. Car, bien qu'issu d'une illustre race de chefs, il n'était pas de sang royal et n'a dû sa couronne qu'au hasard d'un scrutin, tout comme son prédécesseur, le roi Lunalilo, lequel avait été élevé au pouvoir après la mort du dernier descendant de la famille des Kamehamehas de glorieuse mémoire.

Ce Lunalilo, par parenthèse, était un étrange compagnon, et je ne crois pas que jamais original de cette trempe soit monté sur le trône, fût-ce sur un trône polynésien. Adoré du peuple, dont il résumait fidèlement les vertus et les vices, il mêlait à la frivolité de sa race un goût très-prononcé pour les mœurs et les doctrines démocratiques de provenance yankee, offrant le spec-

tacle unique au monde d'un roi malgré lui, tout disposé à discuter sa raison d'être et à saper sa propre autorité. N'ayant point d'enfant et pressé de désigner un héritier, il s'y était refusé de la manière la plus catégorique, ne se croyant pas le droit, disait-il, d'empiéter sur les prérogatives de la nation. Lui mort, à elle de décider si elle entendait s'offrir le luxe d'un prince, ou essayer d'une autre forme de gouvernement. Il régnait : ainsi l'avait décidé la volonté populaire ; mais les peuples changent, et il se garderait bien d'escompter l'avenir. C'est dans ces dispositions que le digne homme était passé de vie à trépas à l'issue d'un festin où il s'était grisé plus que de coutume en l'honneur de l'anniversaire de sa naissance. Aussitôt l'Assemblée législative s'était réunie pour prendre les mesures urgentes et discuter les titres des prétendants qui déjà se remuaient et affichaient leurs programmes, comme à la veille d'une lutte électorale. Cette assemblée chargée des destinées du royaume était alors, à l'exception d'un seul de ses membres, composée exclusivement de natifs, fait qui ne s'était jamais vu depuis que les missionnaires américains avaient qualifié leurs ouailles de ce joli joujou qu'on nomme une constitution. La machine ne fonctionnait plus au gré des inventeurs, un peu par leur faute, à dire vrai. On s'était

par trop pressé de se croire en pays conquis : des propos imprudents avaient été tenus, et les pourparlers engagés en vue de la cession aux États-Unis de la rivière de la Perle n'avaient pas peu contribué à accroître le mécontentement des indigènes. De là cette mise à l'index des résidents étrangers et la victorieuse campagne dirigée contre leur influence politique. Les néophytes secouaient la tutelle de leurs maîtres et retournaient contre eux les armes à double tranchant dont l'usage leur était devenu familier, le sermon et la brochure. Un jeune pasteur du cru s'écriait dans une allocution enflammée qui couvrit bientôt tout l'archipel : « L'Amérique nous a donné la « lumière ; mais à présent que nous l'avons, « qu'elle nous laisse en user nous-mêmes comme « il nous plaira. » « Hawaï pour les Hawaïens ! » tel était le cri de ralliement ; la doctrine de Monroe faisait son chemin dans le monde. La situation devenait critique pour la colonie étrangère. Ceux-là mêmes qui s'imaginaient connaître à fond les indigènes avouaient leur surprise en constatant le changement opéré dans leur caractère, ces allures défiantes et frondeuses dont nul ne les eût crus capables. L'animal se cabrait, et il devenait évident que le soin de le diriger exigerait plus d'efforts qu'au temps de Kamehameha le Grand et de James Cook.

Tel était l'état des esprits à l'heure où les représentants du peuple furent appelés à élire un successeur au défunt roi Lunalilo. Deux candidats sollicitaient leurs suffrages, le grand chef Kalakana, prêt à concilier dans une juste mesure les aspirations populaires avec les intérêts étrangers, et la veuve de Kamehameha V, la reine Kaleleonalani, plus connue sous le nom de reine Emma. Cette dernière passait à tort ou à raison pour déterminée à soutenir envers et contre tous les revendications indigènes, bien qu'elle eût dans les veines un bon quart de sang anglais, et que son récent voyage en Angleterre, où elle avait été fort fêtée, l'eût mal préparée à jouer le rôle d'une ennemie déclarée des us et coutumes de l'Occident. Quoi qu'il en soit, la bataille engagée semblait devoir être chaude. Les deux champions avaient mis à l'œuvre leurs *managers* respectifs qui se démenaient nuit et jour avec la plus louable activité. Et les meetings s'organisaient, les promesses les plus mirifiques, les projets à jamais irréalisables et les défis au sens commun furent jetés à tous les échos; les murailles, les barrières, les blancs pilastres des cocotiers disparurent sous des placards multicolores, et, huit jours durant, cette mignonne cité perdue au milieu du Pacifique retentit des cris, disputes, anathèmes et fanfares qui ont été ou seront l'accompagne-

ment indispensable d'une période électorale partout et toujours.

Quand vint le jour de l'élection et que le résultat en eut été proclamé, ce fut bien pis ; plus que jamais la boîte aux bulletins avait été un meuble à surprises. La pauvre Emma ne recueillait que six votes, tandis que son heureux concurrent était salué par trente-neuf voix l'élu du peuple hawaïen. A parler franc, ce dernier ne sembla pas, au premier abord, apprécier toute l'étendue de son bonheur, et l'annonce fut accueillie par un grognement significatif de la foule massée autour du lieu des délibérations, qui dut donner à réfléchir à MM. les représentants. Toutefois, quand on vient d'élever un prince au rang suprême, c'est bien le moins qu'on l'informe de cet honneur, et, si périlleux que fût ce devoir, le comité nommé à cet effet sut faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Mais à peine les députés avaient-ils pris place dans leur voiture, que la multitude furieuse se ruait sur le véhicule, les en arrachait, les culbutait et les rejetait plus morts que vifs dans le bâtiment de l'Assembée ; il y eut des bras cassés, des jambes démises, plusieurs dents de moins, des yeux pochés et probablement une discussion émue au sujet de la conduite à tenir devant cette singulière manifestation de l'allégresse publique.

Cependant la populace excitée, après avoir mis la voiture en pièces, s'en était partagé les morceaux, qu'elle brandissait en guise de massues, et maintenant s'apprêtait à assiéger ses mandataires, auxquels le nombre des assaillants et la rapidité des travaux d'approche enlevaient tout désir de tenter un nouveau contact. Aussi parut-il aux plus résolus que le parti le plus sage était de battre en retraite, et chacun s'évada clopin-clopant, qui par une porte de service, qui par une lucarne, maudissant le jour où il était entré dans la vie politique, heureux encore d'en être quitte à si bon marché. Quant aux mutins, maîtres du champ de bataille, ils brisèrent les vitres à coups de pierres, jetèrent par les fenêtres les meubles et les paperasses, et l'un d'eux émit l'avis de faire flamber la maison en signe de victoire. Les quelques agents composant la police avaient jugé prudent de se tenir à l'écart, et Dieu sait ce qui fût arrivé, si les ministres effarés n'eussent appelé à leur aide les commandants de trois bâtiments de guerre qu'un heureux hasard rassemblait dans le port, les frégates américaines *Portsmouth, Tuscarora,* et la corvette de Sa Majesté Britannique *Tenedos*. Ceux-ci ne se le firent pas dire deux fois, et, trop heureux de l'occasion qui s'offrait de relever le prestige un peu compromis des puissances civilisées,

envoyèrent quelques compagnies de débarquement dont l'intervention rétablit l'ordre. Le nouveau gouvernement put procéder en paix à son installation; et les détachements ne regagnèrent leurs navires que lorsque l'effervescence fut calmée. Ce fut l'affaire d'une semaine au plus. Les impressions sont fugitives sous ces latitudes; elles s'y volatilisent aussi vite que les vapeurs qui montent de la mer au soleil levant.

Tel avait été l'orageux avénement du souverain à qui nous faisions visite. Je ne m'y suis arrêté un instant qu'en raison de l'intérêt que peut présenter cette insurrection d'une poignée d'hommes comparée aux secousses politiques d'une grande nation. Ces événements ont déjà dix ans de date, et, depuis, rien n'a troublé le calme d'un règne commencé sous de si malheureux auspices. La paix semble faite entre les adversaires, et la reine Emma a pris place à la cour de son heureux compétiteur avec le titre de reine douairière. Ajouterai-je que l'offre d'une liste civile de 16,000 dollars a facilité le rapprochement et achevé de cicatriser les blessures faites à son amour-propre? A-t-elle pour cela renoncé à tout espoir? Je n'oserais l'affirmer. Le roi actuel n'a point d'enfants, et les indigènes n'ont pas cessé de témoigner à leur ancienne souveraine une affection qui peut encourager certaines espérances. En attendant, c'est une

femme de quarante à quarante-cinq ans, très-séduisante encore, et devant à une parenté éloignée avec la grande famille anglaise une finesse de traits et de formes inconnue à sa race, bien qu'elle ait le teint foncé d'une Hawaïenne pur sang. — Elle habite un ravissant petit palais blotti dans les fleurs ; elle est de toutes les réunions, de toutes les fêtes, de toutes les bonnes œuvres, et accueille les étrangers avec une grâce incomparable, en dépit de la tradition qui la représente, on ne sait pourquoi, comme le champion d'Hawaï par opposition au roi actuel, paralysé, dit-on, par les influences étrangères[1]. Ce prince est pourtant un esprit cultivé, curieux de la civilisation et faisant tout son possible pour se l'assimiler. Superstitieux en vrai Canaque, cela va sans dire, mais gentleman accompli, d'une conversation agréable et parlant l'anglais aussi couramment que l'idiome natal. Il a lu, voyagé, et se tient au courant de ce qui se passe en Europe et en Amérique. Son ambition est de se faire une place, si petite soit-elle, parmi les nations. Le désir est assurément légitime et mérite d'être exaucé.

Il nous parla de la France en termes admiratifs. La conversation fut, à peu de chose près, celle que nous avions eue avec le reporter de

[1] La reine Emma est morte au mois d'avril 1885.

l'*Advertiser,* sauf une variante. Le Roi me posa une série de questions au sujet du Mexique, où je venais de faire un assez long séjour, et qu'il regrettait fort de n'avoir pas visité lors de son voyage à travers l'Amérique. — L'intérêt qu'il paraissait prendre aux explications concernant la situation économique, le climat, les productions et l'avenir de la République sœur, provenait de la redoutable concurrence créée au royaume hawaïen par le récent traité de réciprocité conclu entre les gouvernements de Mexico et de Washington. Les États-Unis constituent le principal, sinon l'unique débouché ouvert aux productions de l'Archipel, dont la plus grosse part débarque en franchise sur les ports de l'Union, en échange de concessions analogues faites aux produits américains. Cette entente donnera-t-elle dans l'avenir d'aussi beaux résultats que par le passé? L'achèvement des voies ferrées qu'une spéculation aventureuse poursuit dans le nord du Mexique, jetant sur le marché les sucres des Terres Chaudes, ne portera-t-il pas un coup funeste aux planteurs d'Hawaï?... Questions brûlantes qui s'imposent à l'attention des hommes auxquels est confiée la garde des intérêts et de l'indépendance du jeune royaume. Il y a quelque chose de véritablement touchant dans les patriotiques appréhensions de ce chef océanien, dont

les États tiennent si peu de place sur la mappemonde, et il a grand air en les exprimant. Nous le rassurons de notre mieux. L'exploitation agricole des ressources du Mexique est encore à l'état rudimentaire. L'argent fait défaut. L'outillage est antique et défectueux; sauf de très-rares exceptions, l'installation des sucreries est primitive et ne saurait soutenir la comparaison avec le matériel perfectionné dont l'industrie américaine ou anglaise a doté les îles. En outre, ces dernières ont pour elles la fécondité de leur sol qui produit sans relâche, alors que partout ailleurs la récolte chôme sept mois sur douze. Puissent ces assertions un peu exagérées à dessein, mais dans lesquelles il y a beaucoup de vrai, avoir versé du baume sur les anxiétés royales!

Au moment où nous allions nous retirer, le Roi, informé de notre intention de quitter prochainement Honolulu pour entreprendre un voyage dans l'Archipel, veut bien nous prévenir que l'ouverture solennelle de son Parlement doit avoir lieu dans un mois, et qu'il serait heureux de nous faire assister à cette fête. Nous remercions Sa Majesté de son invitation, en lui promettant de hâter notre retour. L'ouverture des Chambres... à Honolulu... est à coup sûr une chose à voir.

Après avoir pris congé, nous retraversons le grand palais désert et la salle du trône où sont

suspendues dans des cartouches les décorations dues à la libéralité des souverains étrangers. Plusieurs de ces cadres attendent encore leur ordre, et semblent mis là à seule fin d'attirer l'attention du visiteur sur un vide regrettable. — C'est ainsi que j'y cherche vainement la Légion d'honneur, depuis longtemps ambitionnée. Notre gouvernement se fait tirer l'oreille. Libre aux autres nations qui possèdent un ample assortiment d'ordres civils et militaires de choisir dans le tas, pour satisfaire les appétits des majestés exotiques; mais la France, elle, n'a qu'un grand cordon, et elle hésite à l'accrocher au cou du premier venu. Le scrupule est respectable. Mais ces échanges de rubans entre chefs d'État n'ont jamais été autre chose que des marques de courtoisie sans conséquence, simples nominations hors cadre qui ne compromettent en quoi que ce soit les prérogatives ou la dignité de l'ordre, ainsi que l'ont surabondamment prouvé les récentes promotions de plusieurs Mustaphas de ma connaissance. On me dira que la gracieuseté serait de notre part purement gratuite et sans aucune utilité, la France n'ayant ici que des intérêts insignifiants. Je répondrai qu'elle y entretient cependant un agent diplomatique, et que le développement du mouvement colonial, venant au secours de sa marine marchande, lui réserve peut-être un rôle

moins effacé sur ces mers. Le Roi avait apparemment raisonné de la sorte lorsqu'il risqua une avance et chargea un officier de sa maison de remettre au président de la République le grand cordon de Kamehameha. En réponse à cette attention, pas plus tard qu'avant-hier, il recevait en grande pompe... une lettre de M. Grévy, lettre aimable, lettre flatteuse, insérée en gros caractères à la première page de l'*Hawaï Gazette,* mais qui ne contenait pas autre chose que ses sincères remercîments et l'assurance de sa considération distinguée. Comme une politesse en vaut une autre, il fallait bien se résigner à décorer quelqu'un : à défaut du grand cordon, une rosette fit l'affaire, et elle resplendit à cette heure sur la poitrine du colonel, tandis que le monarque attend encore son tour comme un simple chef de bureau. Les réflexions qui précèdent sont, ai-je besoin de le dire? absolument spontanées, et je n'ai reçu pour plaider cette cause ni tabatière ni éventail de plumes.

Dans la même salle, une caisse en bois de camphrier renferme une précieuse relique des temps barbares, le *mamo,* ou manteau de guerre que le Roi revêt le jour du couronnement et dans les grandes solennités. Il est en duvet soyeux d'un beau jaune canari. Les oiseaux qui l'ont fourni sont devenus si rares qu'une douzaine de ces petites plumes est estimée trois dollars. La con-

fection du vêtement n'a pas pris moins de dix années, et, si l'on ajoute le prix de la main-d'œuvre à celui de la matière première, le total dépasse un million de francs. C'est beaucoup pour un manteau.

En face du palais moderne se dresse l'image du passé, la statue de Kamehameha Ier, celui que les indigènes nomment le Grand, le Conquérant ou le Terrible. Quel pays, si petit soit-il, n'a pas eu son Napoléon, son guerrier doublé d'un législateur? Avant celui-ci, chaque île divisée entre plusieurs chefs était le théâtre de luttes sanglantes. Une à une, il les subjugua, et de ces hordes sauvages fit une nation. Son règne coïncide avec l'arrivée des premiers explorateurs anglais, et ceux-ci purent voir à l'œuvre l'étrange Roi des îles et ses flottilles de pirogues emportant à la conquête jusqu'à sept mille guerriers. Les bardes, ces historiens des peuples primitifs, ont chanté ces hauts faits, et ces poëmes, pieusement transmis d'une génération à l'autre, forment encore le répertoire toujours applaudi des conteurs en plein vent. On les déclame dans les veillées, sous les huttes de paille, au pied des longs cocotiers, en voyage, sur le pont du navire, aux étoiles, et les auditeurs, assis en cercle sur leurs talons, accompagnent le narrateur aux bons endroits en frappant l'une contre l'autre leurs calebasses.

Ce barbare eut l'intuition de l'ordre : la conquête achevée, il nomma un conseil de chefs qui, de concert avec lui, devait élaborer des lois. Il y eut une magistrature, des chefs et des gouverneurs, avec appel aux gouverneurs des décisions des chefs, et recours suprême au Roi. Il substitua au chaos des coutumes anciennes un véritable système féodal : toutes les terres à la couronne, pouvant être concédées à des tenanciers moyennant un tribut en nature ou leur concours armé en cas de guerre; le bas peuple attaché au domaine et se transférant avec lui. Un feudataire pouvait désigner pour héritier qui bon lui semblait; mais, à sa mort, le Roi rentrait en possession des biens et ne les remettait aux successeurs qu'après avoir reçu leur hommage. Il établit des taxes, mit en honneur l'agriculture, réglementa l'exploitation des cocotiers, l'usage des cours d'eau qui devait permettre d'irriguer les plantations deux fois par semaine dans la saison sèche, et contruisit sur les côtes d'immenses viviers. Ceci se passait il y a plus d'un siècle sur l'Océan solitaire, dans un archipel ignoré. Et celui qui, sans aucun précédent pour éclairer sa route, procédait à ces tentatives d'administration et remuait dans sa solitude des théories sur lesquelles avaient vécu les puissances du vieux monde; le sauvage qui, près de s'éteindre, tandis

que les prêtres lui apportaient ses idoles favorites et entonnaient les chants de mort, jeta au fils implorant ses conseils cette fière parole : *Marche comme moi dans le droit chemin,* celui-là était un homme. Et maintenant, coulé en bronze doré par Barbedienne, la lance au poing, le *mamo* flottant au vent, il regarde avec mépris, du haut de son piédestal, le travestissement de sa capitale, les petites gens en jaquette paresseusement traînés ou portés par des quadrupèdes inconnus de son temps; et, la tête haute, un bras étendu vers le large, il semble évoquer l'époque où ses canots de guerre mouchetaient l'Océan, les jours glorieux et les sanglantes hécatombes à Kuahilo, le dieu des batailles.

Des gens qui se prétendent bien informés, de mauvaises langues peut-être, affirment l'existence d'une troisième résidence royale que l'on pourrait appeler les petits appartements, hutte étroite et basse, en paille et en bambous, cachée dans l'endroit le plus reculé des jardins, et retraite préférée de Sa Majesté. C'est là qu'elle viendrait aux heures de loisir dépouiller la défroque européenne qui pèse à ses épaules et respirer un instant dans le frais costume de ses pères. Mais que ne disent pas les mauvaises langues!

VII

L'ÉGLISE ET L'ÉCOLE.

Congregational Church
Corner of Fort and Beretania street
J. A. Cruzan, Pastor.

« SIR,

« Yourself and friends are cordially invited to attend services at the Fort street Church (services on Sunday at 11 a. m. and 7.30 p. m. Midweek service of song and prayer Wednesday at 7.30 p. m.). At the close of service M. Cruzan will be glad to make your acquaintance, introduce you to others, and will try to make you feel at home in a strange city. »

Tel est le billet que j'ai trouvé glissé sous ma porte, en rentrant hier au soir. Si je le mentionne, c'est qu'il m'a paru, toute idée de propagande à part, empreint d'une cordialité réelle qui pourrait être, à l'occasion, d'un grand secours en épar-

gnant au nouveau venu l'isolement forcé des premiers jours. Remarquez que semblable convocation est adressée à tous sans distinction de nationalité ou de croyance, et que l'assiduité aux exercices religieux n'est nullement requise comme condition *sine quâ non* du service rendu ; on se borne à vous indiquer les jours et les heures, en ajoutant qu'on se fera un plaisir de vous présenter aux personnes de l'assistance. Et quiconque connaît la valeur d'une présentation selon les mœurs anglaises appréciera, au début d'un séjour en pays lointain, l'avantage de relations promptement établies et destinées à atténuer l'amertume de l'exil. On fera tout au monde pour vous mettre à votre aise, pour que vous « vous croyiez chez vous dans cette ville étrangère ». La démarche est aimable et mérite qu'on la signale. Qu'il y ait dans tout ceci un grain de prosélytisme provoqué par la rivalité des sectes, et le désir bien excusable chez un pasteur d'attirer le public dans son église au détriment de celle du voisin : soit. Encore convient-il de rendre justice au sens hospitalier et à la gracieuseté du procédé : c'est là qu'est son originalité, et son véritable titre à notre reconnaissance.

On a dit de la concurrence qu'elle était l'âme du commerce. J'ignore si elle sert également de stimulant aux croyances; en ce cas Honolulu

serait la ville la plus fervente du globe. Le fait est qu'au sein d'une population si restreinte, les différentes confessions ont trouvé le moyen de s'établir et de prospérer. Il n'y a pas moins de sept églises pour ce petit troupeau de fidèles. Faisons le compte si vous voulez.

Nous citerons d'abord l'Église catholique romaine, non qu'elle soit la première en date, tant s'en faut, sa fondation ne remontant qu'à une quarantaine d'années; mais, après de pénibles débuts, ses progrès ont dépassé toutes les espérances, et elle tient tête à ses rivales réunies.

Viennent ensuite six Églises réformées : Episcopal Church, Fort-street Church, Bethel Church, Honolulu Lyceum, Kawaïahao Church, et Kaumakapili Church. Les deux dernières, dirigées par des pasteurs indigènes, célèbrent le service en canaque. Voilà, je pense, de quoi faire le salut d'un peuple. Ajoutons à ce nombre une mission mormonne qui s'est établie sur l'autre versant des montagnes, près du village de Kaneohe. Les disciples de Joseph Smith, dont les succès toujours croissants soulèvent dans la libre mais pudibonde Amérique tant de clameurs et de jalousies, comprennent que le jour n'est pas loin où leurs adversaires les expulseront de l'Utah par la force, afin d'exploiter au nom de la morale outragée un territoire en plein rapport conquis sur le

désert. Aussi commencent-ils à essaimer un peu partout, et à fonder des colonies agricoles sur plusieurs points de l'Océanie.

L'église catholique, une des rares constructions en pierre de la capitale, est un bâtiment dépourvu de style, mais spacieux. Malgré ses dimensions, il est devenu insuffisant pour la foule qui s'y presse chaque dimanche, débordant sous le porche et jusque dans la rue. Nous y avons entendu la messe de Pâques. L'évêque officiait, et adressa aux fidèles une allocution en canaque qu'il semble parler avec une remarquable aisance. L'assistance, composée presque exclusivement d'indigènes, manifestait un recueillement extraordinaire de la part d'esprits si légers et si mobiles. Beaucoup avaient entre les mains des recueils de cantiques traduits à leur usage qu'ils entonnèrent à plusieurs reprises d'une voix fraîche et bien timbrée. Les paroles ont été adaptées par le traducteur sur des rhythmes connus et faciles à retenir. Je ne suis pas peu surpris de saisir au vol plusieurs airs tirés d'opéras célèbres, et, Dieu me pardonne, le thème entier du *Chant du Départ*, musique de Méhul. C'est la première fois, j'imagine, que ce chef-d'œuvre sert d'accompagnement à une pieuse oraison. Mais n'importe, il n'y a là rien de ridicule. Les choix ont été faits avec goût suivant les aptitudes

des chanteurs et les nécessités d'un langage enfantin; ces mélodies françaises apprises à leurs catéchumènes par des hommes de France nous frappent sous la voûte de l'humble temple, comme un hommage naïf rendu à la patrie lointaine.

Autour de l'église, sous de grands arbres, sont groupés les rustiques bâtiments de la mission, où nous sommes allés faire visite le jour même dans l'après-midi. L'évêque et deux de ses prêtres, assis sous un hangar, prenaient le frais; un troisième, arrivant d'une longue tournée, venait d'entrer à cheval dans la cour, la soutane relevée, guêtré, éperonné; l'homme et la bête ruisselants de boue avaient dû passer à la nage quelque torrent pour porter le viatique à un malade ou desservir un hameau reculé. Sauf l'évêque, Mgr Hermann, un Allemand qui a succédé à un prélat français et connaît à fond notre langue, les autres membres de la mission sont des compatriotes. Plusieurs sont dans les îles depuis plus de vingt ans; l'un d'eux, le Père Modeste, est un octogénaire usé par le climat autant que par l'âge, presque aveugle et ayant à peu près perdu l'usage de la parole. Replié sur lui-même, les yeux éteints, le chef branlant, les deux mains appuyées sur son bâton, il tâchait de réchauffer au soleil ses pauvres membres roidis. Depuis combien de temps celui-là a-t-il quitté la France? A quoi

songe-t-il, parvenu au terme de la vie? Peut-être à quelque coin de terre situé bien loin là-bas *en dessous,* dont le frais souvenir persiste seul dans le délabrement de sa mémoire; à des toits de chaume épars sous un ciel pâle et froid, au clocher du village natal.....

L'installation des missionnaires est propre, mais sans l'ombre de luxe et de confort; leur mise est simple, même pauvre. Peut-être est-ce là qu'il faut chercher le secret de leur indéniable popularité. Je sais bien que l'indigène est surtout sensible aux pompes extérieures du culte catholique. L'encens, les fleurs, l'éclat des cierges sont des séductions que ne peut lui offrir la morne église réformée, avec ses murs blanchis à la chaux et son pupitre en bois noir. Mais il voit plus loin, et, à son insu, il compare : ici le Révérend, bien doté, bien logé, entouré et choyé par sa femme et ses enfants, doué parfois, en plus de la vocation religieuse, d'aptitudes commerciales dont il sait tirer profit, propriétaire, cultivateur ou intéressé dans une entreprise industrielle, n'ayant, en un seul mot, renoncé à rien de ce qui fait la vie attrayante et douce; d'autre part, l'homme en soutane râpée, sans famille, sans argent, toujours sur pied malgré le soleil et la pluie, au besoin vivant dans la hutte de paille, couchant sur la natte et mangeant le *poï* dans les calebasses, tou-

jours gai avec cela, et indulgent, au rebours du ministre guindé et sévère avec sa doctrine morose et son Dieu qui fronce le sourcil. Et il va vers celui dont la vie est analogue à la sienne, qui, comme lui, est pauvre et souriant. Ce n'est pas qu'il faille blâmer les pasteurs, dont l'intelligence et le dévouement sont au-dessus de tout éloge, de faire, en dehors de leur ministère, œuvre colonisatrice ou commerciale. Ils servent à leur manière et puissamment les intérêts de la civilisation. Mais celui-là aura toujours une grande force vis-à-vis de populations superstitieuses et impressionnables, qui, oublieux de lui-même et des soucis matériels, ne vit que pour une idée; il apparaît à ces imaginations avides de surnaturel comme un être supérieur, en relation directe avec les Esprits invisibles.

La première mission envoyée par la Société évangélique de Boston remonte à 1820. Jusque-là, il n'y avait eu que des tentatives isolées et infructueuses. Quelques voyageurs essayèrent bien de faire apprécier à Kamehameha le Grand les principes de la morale chrétienne; mais ces essais de conversion furent peu encourageants. La tradition rapporte qu'en réponse à un éloquent discours sur le pouvoir de la foi, l'astucieux sauvage fit à ces apôtres improvisés une proposition semblable à celle du démon tentant le Christ

sur la montagne : « Précipitez-vous du haut de ce rocher, et si vous arrivez sains et saufs en bas, je suis votre homme. » L'offre avait été déclinée, et pendant près de quinze ans, jusqu'à la mort du héros, l'Archipel continua d'être livré aux excès sans nom d'une théocratie barbare admise parmi les chefs au partage du pouvoir. Le *Tabû,* bien connu dans toute la Polynésie, établi au profit des divinités, étendit ses confiscations suivant le caprice des prêtres qui poursuivirent dans les temples ou *heiaus* leurs monstrueux sacrifices. Aussi la tâche fut-elle facile aux missionnaires bostoniens. Ils ne venaient pas seulement briser des idoles et faire entrevoir à leurs prosélytes un nouveau ciel. La doctrine qu'ils apportaient, accueillie avec joie, célébrait l'émancipation de l'esclave, la fraternité du puissant et du faible, le respect de la vie humaine. Au développement des idées religieuses s'allia bientôt l'influence politique. Reçus dans les conseils des chefs, les nouveaux venus s'imposèrent une double tâche, le triomphe de la foi, et celui des intérêts américains. D'année en année, ils attiraient sur leurs traces les explorateurs, les commerçants et les colons; ils échafaudaient, un peu prématurément peut-être, une constitution inspirée de celle des États-Unis, mais où le libéralisme cédait trop souvent le pas aux préjugés de

secte. Enfin, forts de la complicité inconsciente du peuple et des chefs, ils préparaient en paix une colonie dont la conquête assurée ne coûterait à la mère patrie ni un homme ni un dollar.

Cet état de choses durait depuis sept ans, et tout faisait espérer le prochain succès d'un plan aussi savamment conçu que patiemment exécuté, lorsqu'au mois de juillet 1827 les missionnaires catholiques survinrent comme des trouble-fête. L'émotion fut grande chez les premiers occupants, menacés non-seulement dans leur omnipotence religieuse, mais, croyaient-ils, dans leurs légitimes espérances d'annexion. A la rivalité des Églises s'ajoutaient le conflit des intérêts, les haines de race. Que venaient faire là ces Français? Il fallait leur signifier en termes concluants que leur place était ailleurs, et s'en débarrasser coûte que coûte. La lutte fut ardente, sans merci, et les quelques années qui suivirent furent marquées d'actes de violence à jamais regrettables. Il n'est pas de vexation que nos compatriotes n'aient subie de la part de leurs devanciers exaspérés. Mais, injuriés, malmenés, emprisonnés, ils ne cédaient pas. La persécution avait ceci d'étrange que ses promoteurs étaient les représentants d'un peuple civilisé. L'indigène, lui, restait neutre. Il n'eût pas été plus effrayé de la robe noire que de la redingote des

évangélistes, et ne s'inquiétait guère des différences de dogme et des discussions sur les textes. Les mesures arbitraires et oppressives ne furent prises par les chefs que sur les instances passionnées de leurs conseillers blancs. Les choses allèrent même si loin qu'elles provoquèrent une démonstration commune de la France et de l'Angleterre dans le but de sauvegarder la liberté et la vie de leurs nationaux catholiques. Deux frégates s'embossèrent devant Honolulu; les marins occupèrent la ville et ne se retirèrent qu'après que le souverain eut consenti à venir à bord faire amende honorable et s'engager solennellement à réparer le préjudice causé par le zèle intolérant de ses ministres.

De ce jour, nos missionnaires eurent droit de cité; mais longtemps encore, si la qualité de Français sauvegarda leur personne, on leur dénia tout caractère religieux, et ils durent, pour échapper à l'étroite surveillance qui pesait sur eux, s'établir dans les districts lointains, hors de la tyrannie ombrageuse des missions américaines. Leur indomptable énergie a trouvé sa récompense; leur succès si chèrement acheté n'en a été que plus vif, et tend à s'accroître de jour en jour. Déjà le nombre de leurs prosélytes est à peine inférieur à celui des protestants; avant peu, au dire même de ces derniers, il le dépassera. Le

fait est constaté de bonne grâce, sans apparence de jalousie mesquine. Le temps a fait justice des haines anciennes. Le passé est oublié, et les adversaires d'hier se prêtent un mutuel et cordial secours. Ils échangent le pain et le sel, et maintes fois il arrive que dans une tournée difficile, en territoire inconnu, le prêtre sert de guide au Révérend; tous deux, cheminant côte à côte, poursuivent un but supérieur aux discordes humaines, et labourent le même champ pour le compte d'un même maître.

Aidés par leurs coreligionnaires et par le gouvernement qui s'est associé à leurs efforts autant que le permettaient les ressources modestes de son budget, protestants et catholiques ont fait assaut de zèle pour arracher le peuple à son ignorance et à ses habitudes de fainéantise invétérée. Les catholiques ont édifié le collége Saint-Louis, où plus de deux cents enfants sont instruits d'après un programme d'études comprenant non-seulement l'instruction primaire, mais les éléments des sciences et des arts appliqués à l'industrie. La position en est charmante, et l'aménagement comprend la plupart des perfectionnements récemment adoptés dans les établissements scolaires d'Europe. Toutefois, les bâtiments, situés au centre d'un vaste enclos que de grands arbres protégent contre les ardeurs du climat, seront

bientôt trop étroits pour le nombre des élèves, d'une année à l'autre plus considérable. Aussi l'État vient-il d'allouer au collége une somme de dix mille dollars pour faire face aux premiers frais d'agrandissement. Actuellement, les maîtres ont installé quelques-unes de leurs classes en plein air; les gazons ombragés sont émaillés de groupes de bambins, l'ardoise à la main, en train d'épeler ou écrivant sous la dictée, et le passant, en écoutant ce murmure de voix dans le bois fleuri, ne sait trop s'il s'agit d'un ramage d'enfants ou d'un concert d'oiseaux.

Les protestants ont fondé à une lieue de la capitale l'école supérieure de Punahou, dont la clientèle se recrute dans les familles des résidents étrangers. L'établissement reçoit des internes et des externes. Mais il se distingue des maisons de ce genre telles que nous les concevons par son organisation complexe et originale. Il est administré par un directeur assisté d'une directrice, et l'instruction y est donnée aux deux sexes. Répartis dans des bâtiments séparés, ils se réunissent aux heures des cours, des repas et des récréations. Le programme des études est très-étendu et embrasse la littérature, les langues vivantes, les sciences et les arts d'agrément. Une part importante est également réservée à l'enseignement pratique. Sur les vastes terrains avoisinant le

collége, les jeunes gens sont initiés aux divers procédés de culture et d'assolement; de temps à autre, une excursion dans la montagne, sous la conduite d'un professeur, les familiarise avec la flore incomparable et la curieuse configuration de cette terre à peine refroidie. Les jeunes filles sont dressées aux soins du ménage. Tous les quinze jours, plusieurs d'entre elles, à tour de rôle, sont chargées, sous le contrôle de la directrice, de la surveillance de la lingerie, de la cuisine, de la confection de certains plats, confitures ou confiseries, et commandent aux domestiques. Chaque élève a sa chambre particulière, la tient en ordre et fait son lit. Et malgré ces occupations multiples, on trouve le temps de former ces messieurs et ces demoiselles aux belles manières. Il ne suffit point d'être excellente ménagère ou *settler* accompli, il faut aussi avoir droit au titre de *lady* et de *gentleman*. A cet effet, le directeur et la directrice donnent une fois par mois une soirée à laquelle sont invités les parents et les amis; on fait de la musique, on danse, et la jeunesse acquiert peu à peu l'apprentissage du monde. Le niveau des études est constaté par des examens annuels et publics, lesquels ne durent pas moins de trois jours et attirent une grande affluence de visiteurs. Alors, plus que jamais, les jeunes misses ont à déployer toutes leurs qualités

de maîtresses de maison et à se surpasser dans la confection des *cakes, puddings* et autres chatteries chères aux palais anglo-saxons.

Quiconque ne connaît les mœurs américaines que par des récits où l'agrément de la forme remplace trop souvent la justesse d'observation, ne manquera pas de se récrier sur les inconvénients de cette existence en commun. L'expérience pourtant ne date pas d'hier. Des établissements semblables existent en grand nombre aux États-Unis, et jamais il ne s'y est rien passé qui ait pu blesser la morale ou les convenances.

Loin de là, cette cordiale et saine intimité donne aux jeunes gens un avant-goût de ce que sera la vie, avec ses nécessités, ses devoirs, ses affections sérieuses et durables. La fillette, pour avoir partagé les études et les jeux de ses compagnons, ne devient ni plus pédante ni plus coquette. Sans rien perdre de sa grâce, elle pourra être plus tard au foyer de l'homme qui l'aura choisie un peu plus qu'un objet de luxe. De son côté, le jeune garçon gagnera à ce contact l'aisance des manières, des façons moins rudes, et saura se tenir sans embarras devant les honnêtes femmes. Il n'aura ni la gaucherie navrante, ni l'insupportable morgue du lycéen lâché pour la première fois dans un salon, travers auxquels échappe malaisément la victime de l'internat tel

qu'il est pratiqué dans nos casernes scolaires. Est-ce à dire que ce genre d'éducation soit possible en France? Dieu me garde de le supposer!

L'essai, fût-il tenté, ne tarderait pas à justifier les pires appréhensions des partisans de l'ancienne école.

Chaque peuple a son caractère, et la vivacité du nôtre sera toujours un obstacle insurmontable à cette innovation. Elle ne pouvait réussir que chez des gens de sens plus rassis, ne considérant que le but à atteindre sans chicaner sur le choix des moyens, et surtout, disons le mot, dans un pays où l'excessive liberté laissée aux filles est d'autant moins compromettante qu'elles n'ont pas de dot à attendre de leurs père et mère. Néanmoins, cette institution, qui fait honneur à la colonie américaine, m'a paru mériter une esquisse à grands traits; car elle traduit sous une forme saisissante la force d'expansion et d'assimilation de cette race dont une faible fraction échouée sur un archipel lointain a jeté d'emblée ces solides fondements d'une société nouvelle.

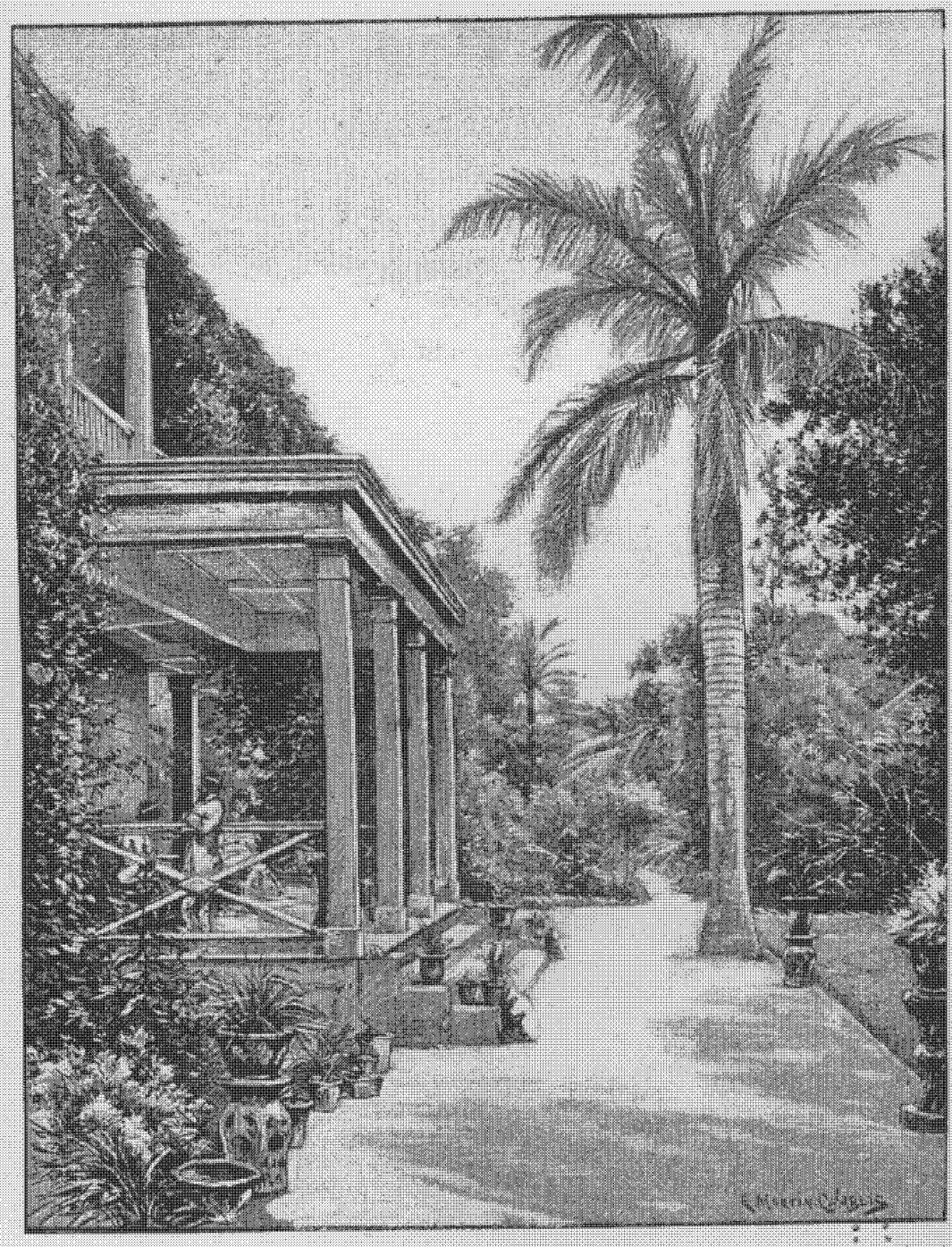
La basse classe n'a pas été oubliée. Les missionnaires ont donné aux indigènes un alphabet, ont composé ou transcrit dans cet idiome ingrat des traités élémentaires; ils ont recueilli et coordonné de leur mieux les traditions locales, et à cette heure il est bien peu d'Hawaïens qui ne

sachent lire et écrire; beaucoup même possèdent quelques notions historiques sur les grands peuples du globe et sur leur propre pays. Nulle part peut-être le budget de l'instruction n'est aussi lourd, toute proportion gardée, que dans ce royaume infime où toute personne, quelle que soit sa nationalité, sauf le cas bien constaté d'indigence, paye un impôt de deux dollars pour la seule taxe des écoles. Nulle part aussi il n'y a autant de vestiges d'une idolâtrie sanguinaire, autels, tertres, enclos, semés d'ossements humains blanchis ou calcinés. Le présent et le passé. Entre les deux, moins d'un siècle. Le contraste en dit plus que de longs commentaires.

Rien, en revanche, n'a pu triompher complétement de la dissolution des mœurs. En dépit d'efforts persévérants, les progrès accomplis dans ce sens laissent encore beaucoup à désirer. L'indigène vit pour le plaisir, et il en meurt. Il ignore absolument ce que nous entendons par le mot pudeur. Ce n'est point un dépravé, mais un inconscient; le grand coupable, c'est ce ciel embrasé qui force des milliers d'êtres des deux sexes à passer le plus clair de leur temps à s'ébattre au pied des cascades, le long des plages, sans autre vêtement qu'un lambeau d'écume ou un rayon de soleil. La promiscuité des cases fait le reste. L'ivresse accélère le dénoûment fatal. En vain

a-t-on successivement prohibé, réglementé l'introduction et la vente des alcools si funestes sous les tropiques. Le sauvage n'a besoin de personne pour se procurer le breuvage fermenté ; il prépare lui-même le poison que la nature sa complice lui fournit en abondance. Ce poison, c'est l'*awa,* tubercule dont le goût âcre rappelle celui du radis noir. Le suc produit sur l'organisme les mêmes effets que l'opium ou le haschich : sommeil profond, délire, extases. La vente en est strictement interdite. Défense illusoire ; rien de plus aisé que de se procurer gratis une plante qui croît à profusion dans les bois ; la vigilance des autorités ne peut s'exercer en dehors de la capitale et de l'île d'Oahu, et les naturels du reste de l'archipel ont toute liberté de satisfaire leur passion sous les ombrages discrets de la forêt vierge.

Sans doute, les mœurs sont moins abjectes qu'à l'origine. La condition de la femme a changé du tout au tout. Ce n'est plus l'esclave vouée aux plus durs travaux, la bête de somme tremblante sous le regard du maître. Il ne lui est plus défendu sous peine de mort de manger avec son mari, de prendre place dans son canot, ni de goûter à certains fruits, tels que l'orange, la banane, réservés au roi de la création. De même on a rompu avec l'aimable coutume qui consistait à enterrer tout



RÉSIDENCE A HONOLULU.

vifs les nouveau-nés pour s'épargner l'ennui d'une postérité aussi nombreuse que les étoiles. La polygamie a disparu. Sans doute rien n'empêchera le possesseur d'une femme légitime de comprendre à sa façon la vie de famille et de compléter son bonheur par des amitiés nouvelles, parfois même sous le toit conjugal, sans que l'épouse en paraisse offensée. C'est le cas de quelques métis enrichis, d'humeur enjouée. Si par hasard vous êtes reçu chez l'un d'eux, ne soyez point surpris outre mesure lorsque la ménagère diligente présidant le repas du soir ne sera pas celle qui vous faisait le matin les honneurs du lunch.

Nous rendions un jour visite à une famille de sang mêlé. A notre arrivée, une dame de belle taille et d'ample tournure, vêtue de noir, siégeait auprès du maître de la maison, et celui-ci, les premiers compliments échangés, nous présentait sa compagne en deux mots : « *My wife.* » Cette imposante personne, qui, du reste, ne parlait ni ne comprenait l'anglais, ne tarda pas à nous fausser compagnie, en s'excusant avec un sourire, probablement afin de vaquer aux préparatifs du souper.

Une demi-heure plus tard, notre ami nous faisait admirer son jardin. Une robe rose parut au détour d'une allée, et celle qui la portait répondit à notre salut par un gracieux mouvement de

tête. Un pan de sa robe légèrement relevé, elle cueillait des fleurs au calice d'or et de pourpre, des grappes entières de daturas violets, et, au risque de se piquer les doigts, dévalisait les rosiers grimpants accrochés aux troncs des palmiers, des taras, des aréquiers élancés. Sans doute, une enfant de la maison renouvelant sa parure quotidienne ou préparant les bouquets destinés à orner la table.

My wife!... répéta près de nous une voix mâle.

Nous eûmes peine à réprimer un geste d'étonnement. La dame était bien changée, rapetissée, amincie; elle avait en moins d'une heure rajeuni de plusieurs années. Était-ce la même? Une erreur était possible, après tout; il faisait si sombre sous ces grands arbres!... L'heure du souper mit fin à notre incertitude; en face de nous les deux jeunes femmes, l'opulente et la mignonne, étaient assises l'une près de l'autre, tranquilles comme des enfants bien sages. Une place cependant demeurait vacante au bout de la table, quand la porte communiquant avec l'office livra passage à une respectable duègne apportant en grande cérémonie une terrine où fumait un plat de sa composition. Elle s'assit ensuite, mais disparut derechef quelques secondes plus tard pour revenir aussitôt chargée d'autres friandises. Manége qui se répéta jusqu'à la fin du repas. Quelle était

cette vieille active au chignon de travers, à la face parcheminée, préposée au département des victuailles? L'aïeule apparemment... « *My wife!* »

Cela fut dit sans le moindre embarras, comme la chose la plus simple du monde, avec une petite moue du bout des lèvres qui signifiait... Ma femme... oui... autrefois... aujourd'hui, ma cuisinière.

Une ancienne tradition rapporte qu'au temps heureux de la polygamie, florissait une institution directement opposée, je veux dire l'usage qui permettait à certaines dames de haute lignée d'avoir simultanément plusieurs époux. Le privilége était réservé aux seules personnes de très-noble rang. Encore, madame, tout en gardant ses maris à portée de la main, ménageait-elle à chacun d'eux une résidence séparée. Ces messieurs étaient de service à tour de rôle pendant un temps plus ou moins long. Un signal convenu, une touffe de fleurs, une guirlande, restait pendu sur le seuil tant que la bonne harmonie régnait dans la place. Le signal était-il enlevé, cela voulait dire : « Au suivant » ; piquante revanche de la femme asservie sur le sexe fort et brutal.

Le christianisme a modifié les mœurs sans parvenir à balayer toutes les superstitions du culte primitif. Le sauvage croit aux pressentiments,

aux sorts. Il est persuadé qu'on peut se débarrasser de son ennemi en priant, pour obtenir sa mort, agenouillé sur un objet, le premier venu, qu'on sera parvenu à lui dérober. De pauvres diables s'imaginant qu'ils sont victimes de cette manœuvre ténébreuse tombent dans un état de prostration contre lequel on essayerait en vain de réagir. Quand un Canaque s'avise de croire à sa fin prochaine, c'en est fait de lui. Tous les médecins du monde ne réussiraient pas à le tirer d'affaire.

Malgré l'ardeur de leur foi nouvelle, tous gardent au fond du cœur une petite place pour leurs anciens dieux et les invoquent aux heures de détresse. Les vieilles croyances ont été inculquées à la génération actuelle par la légende, les chants et les improvisations des conteurs ; assoupies, le moindre choc les réveille. Bien des années s'écouleront, la nation s'éteindra peut-être avant qu'on ait fait comprendre à ces esprits naïfs les véritables causes des grands phénomènes qui, tour à tour, les frappent d'admiration et d'épouvante. Longtemps encore la terre qui frémit, les jets de flamme du Kilauea seront pour eux des manifestations des divinités jalouses, protestant contre un injurieux oubli ; comme il ne faut mécontenter personne, ils adorent le Dieu de la Bible sans cesser de faire en cachette leurs dévotions à Pélé. Le voyageur

parcourant les îles verra souvent de petites pyramides élevées sur le bord des sentiers, et l'indigène qui l'accompagne ne manquera pas d'y ajouter une pierre, en marmottant une formule destinée à conjurer les mauvais esprits. Un jour, un missionnaire avec lequel nous cheminions, ramassa un caillou qu'il lança dans une caverne formée par un bouillon de lave refroidie. Aussitôt le Canaque qui nous escortait sauta à bas de son cheval, plongea sous les hautes herbes et les ronces, et ne se remit en selle qu'après avoir extrait de l'excavation une pierre d'égale grosseur. Et lorsqu'on lui demanda pourquoi il se donnait tout ce mal, il murmura un peu confus: « Pélé sort par là le soir pour aller se baigner dans la mer. Il ne faut pas barrer le passage à la déesse. »

Ils assiégent les chapelles, placent dans leurs paillottes l'image du Crucifié, présentent leurs enfants au baptême, ce qui ne les empêche pas, s'embarquant pour la pêche, d'adresser des prières aux divinités de l'Océan.

Certains critiques pourront dire aux pasteurs de toutes sectes : « Qu'y a-t-il donc de changé? « Votre œuvre est bien superficielle; les anti- « ques superstitions ont la vie dure, et vous « n'avez fait qu'introduire dans le Panthéon bar- « bare un dieu de plus. » Ceux-ci répliqueraient

justement : « Qu'importe, si ce dieu tient en res-
« pect les autres, s'il rend l'idole inoffensive, le
« barbare confiant et hospitalier ; s'il vous conci-
« lie des chefs jadis féroces, vous garantit la
« sécurité et la libre exploitation du sol ; si, grâce
« à lui, la civilisation poursuit sa marche en
« avant, l'usine fume, les plantations s'étendent,
« les vertes tiges des cannes ondulent au fond des
« vallées? Qu'importe, si votre conquête s'accom-
« plit, féconde et pacifique, à l'ombre de son
« nom? » Mais une semblable dispute ne sera pas soulevée. Le pionnier du nouveau monde conserve au missionnaire une inaltérable estime, indépendante des divergences d'opinions que soulèvent les questions religieuses. Pour les uns, ce n'est qu'un explorateur hardi; d'autres voient en lui le champion de la foi; pour tous c'est une force, un instrument de conquête et de progrès, l'auxiliaire le plus précieux des entreprises lointaines. On encourage ses efforts récents; on salue son œuvre passée. L'Amérique lui a fait dans ses annales une large place. Ses historiens ont rendu populaire la mémoire des Marquette, des La Salle et de tant d'autres de nos compatriotes dont la France sait à peine les noms. Ce sentiment de haute gratitude donne lieu chaque jour à des manifestations inattendues de la part d'esprits aussi positifs.

Le fait suivant vient de se passer au Capitole

de Sacramento, dans la salle des séances de l'assemblée de l'État de Californie, le dernier jour de la session. Au moment où l'assemblée allait s'ajourner, un membre, M. Wallace, se levait, et, avec le plus grand sérieux, déposait la proposition suivante, qui fut votée sans discussion et à l'unanimité :

« Considérant que le vingt-sixième jour d'août 1884 il y aura cent ans révolus depuis la mort du prêtre Junipero Serra à la mission de San Carlos, dans le comté de Monterey; que les citoyens de Californie, sans distinction de croyance et d'opinions, ont maintes fois exprimé publiquement leur estime pour le fondateur des Missions qui furent les premiers établissements d'hommes civilisés en Californie;

« Considérant qu'il est convenable qu'une trace de ces sentiments subsiste dans les archives de l'assemblée et du département exécutif; en conséquence, et comme un juste tribut de respect à la mémoire de Junipero Serra,

« Il a été résolu par l'assemblée et le sénat de Californie, dans leur vingt-sixième session, que Son Excellence le Gouverneur serait requis — et il l'est en effet respectueusement — de publier une proclamation déclarant et ordonnant que le vingt-sixième jour d'août 1884 devra être célébré comme un jour de fête publique. »

Et, au jour dit, les diverses administrations donneront congé à leur personnel; les banques, les ateliers, les entrepôts fermeront leurs portes; dans un pays où le temps vaut de l'or, toutes les affaires seront suspendues vingt-quatre heures durant, en mémoire d'un Jésuite espagnol.

On se tromperait fort en cherchant dans ce vœu unanime et solennel l'expression d'un enthousiasme religieux. Ceux qui l'ont émis sont les représentants d'une société remuante, préoccupée surtout de ses intérêts immédiats, spéculateurs, commerçants, industriels, gens exempts de préjugés, qui vivent vite, ne se payent pas de mots, et dont le cerveau ne travaille guère sur des abstractions. Mais c'est le privilége des pays neufs où l'activité humaine a devant elle un champ illimité et la certitude d'obtenir un jour la récompense de ses efforts, d'ignorer longtemps encore les âpres et souvent, hélas! les légitimes revendications sociales, terreurs des nations compactes et séniles. Libre à eux, dès lors, d'oublier au besoin les disputes des philosophies, les compétitions des sectes, en appelant indistinctement au service de l'œuvre commune tous les dévouements et toutes les forces. Heureux les peuples jeunes!

VIII

WAIMANALO.

Gros événement! Le pavillon d'Hawaï s'est promené victorieux sur la mer.

Il y a deux jours, un gredin qui commandait une goëlette armée pour le cabotage des îles par une maison de commerce d'Honolulu, jaloux de tenter la fortune pour son compte, a levé l'ancre et décampé à l'anglaise, au légitime émoi de ses armateurs. C'est alors qu'un vieux pilotin retiré des affaires s'est offert à conduire, de concert avec les autorités, une expédition à la recherche du fugitif. Celui-ci, croyait-il, avait dû mettre le cap sur l'archipel Salomon. On lui couperait la route. Mais comment? Le gouvernement n'avait à sa disposition ni sloop ni brigantin, pas la moindre baleinière. Impossible de courir sus au forban avec des canots en troncs d'arbres. Un pilotin ne s'embarrasse pas pour si peu. Un petit vapeur à peu près hors de service achevait de pourrir dans un coin du port. En moins de rien

il fut remis à flot, gréé, équipé, et les fourneaux flambèrent, au risque d'une catastrophe; on mit à bord une dizaine de militaires de bonne volonté, plus un petit canon qui ne s'était jamais vu à pareille fête, et ce fantastique équipage prit la mer, à l'ébahissement de la multitude. La journée se passa, la nuit vint, l'anxiété était grande, lorsqu'à l'aube on vit poindre le vaillant petit bateau remorquant triomphalement sa prise, dont le coupable capitaine faisait grise mine, surveillé de près par les carabiniers. Ceux-ci, cette fois du moins, n'étaient pas arrivés trop tard.

Tel est le fait d'armes en train de défrayer les conversations à bord du steamer de l'honorable M. J. C., membre du conseil privé et riche propriétaire, qui nous emmène à sa plantation de Waïmanalo.

Un séjour à Honolulu serait incomplet sans une excursion autour de l'île. Le trajet peut s'accomplir par terre ou par eau; mais il est nécessaire, dans ce dernier cas, de fréter une embarcation, aucune ligne de bateaux ne desservant ces côtes dangereuses bordées d'écueils, le long desquelles sont échelonnés de pauvres villages indigènes et des plantations isolées. L'amabilité de nos hôtes nous permettra de combiner les deux modes de locomotion. Nous allons contourner la pointe orientale de l'île, longer la

côte nord, pour regagner ensuite Honolulu par la montagne et le sentier du Pali.

Il avait été convenu que le départ s'effectuerait de grand matin, afin d'éviter autant que possible la chaleur; aussi sortions-nous du port une heure avant le jour. Notre ami était accompagné de sa femme et d'une de ses filles; les autres membres de la famille, installés à la campagne, étaient déjà prévenus de notre prochaine arrivée, car l'exploitation, à défaut de route carrossable, est reliée à la ville par un fil téléphonique.

Le bâtiment qui nous portait, affecté spécialement au service de la plantation, ne jaugeait pas plus de soixante tonneaux, roulait et tanguait à plaisir, se dressant, puis retombant au creux de la vague avec des mouvements désordonnés. Bon marcheur, néanmoins, il devait parcourir en moins de quatre heures les trente-cinq milles qui séparent Honolulu de Waïmanalo. Une fraîche brise soufflait du nord-ouest; vu la difficulté de se tenir debout sur une coque aussi frêle par une mer un peu dure, d'épais tapis avaient été déroulés sur le pont, et une tente en prélart nous abritait contre les embruns.

Les frais ombrages, les maisons blanches d'Honolulu, Waïkiki et ses cocotiers sont déjà loin. Au delà du cap Diamant s'ouvre un étroit chenal qu'agite un ressac violent, la côte se

redresse abrupte et pelée; pendant plus d'une heure nous courons entre des murailles à pic et une ligne d'îlots rocheux à fleur d'eau. Puis, de nouveau, l'aspect change; la montagne redevenue verte s'enfonce vers l'intérieur, laissant entre elle et la mer un large espace légèrement vallonné, où pointent çà et là des maisonnettes au milieu des champs de cannes à sucre. Le navire, après avoir décrit une courbe immense autour d'un banc de corail, jetait l'ancre à cent mètres du rivage, et la chaloupe nous conduisait à terre.

La plantation, située à deux milles à l'intérieur, est reliée au rivage par un petit chemin de fer. Une machine vient au-devant de nous, remorquant un wagon-salon rempli de fleurs. Je passe sur le cérémonial ordinaire de l'hospitalité hawaïenne, les colliers jetés sur nos épaules, les couronnes dont on charge nos coiffures. Parés comme les Romains de la décadence dans le tableau de Thomas Couture, on nous présenta au reste de la famille et à son chef, beau vieillard de quatre-vingt-quatre ans, d'origine écossaise. Ses idées ne sont plus très-nettes, mais il est choyé de la façon la plus touchante par ses petits-enfants et arrière-petits-enfants couleur de cuivre, et c'est un singulier spectacle que celui de cet ancêtre, de ce blanc assistant à la dégénérescence fatale et rapide de sa race.

De l'exploitation, je dirai peu de chose. Qui en a vu une en a vu cent. Toutes sont disposées sur le même plan. Elles ne diffèrent que par le degré de perfection de l'outillage, et par leur personnel, tour à tour noir, jaune ou blanc. Ici, on emploie des Chinois, auxquels le grand chapeau en forme de champignon et le coutelas pendu à la ceinture donnent une tournure guerrière. Ils reçoivent 6 à 8 dollars par mois s'ils sont nourris, et 11 dans le cas contraire. Les gens du pays sont en petit nombre, plus maniables peut-être, moins rusés, moins joueurs et plus dociles que les Célestes, mais d'une indolence à nulle autre pareille, et se reposant de deux jours l'un. Aussi sont-ils payés non pas au mois, mais à la tâche. Les terres ont une étendue de 10,000 acres, dont 1,200 seulement sont défrichés. Des voies mobiles les sillonnent en tous sens, et, du matin au soir, de petites locomotives amènent la récolte au moulin à vapeur. La canne, dépouillée de sa feuille, est entraînée sur un plan incliné automatique entre deux cylindres tournant en sens inverse, où elle subit une pression de 7 à 8 tonnes. 100 livres de cannes traitées de la sorte fournissent près de 80 livres d'une séve verdâtre dont on neutralise les acides par un mélange de chaux. Soumis ensuite à une haute température, le liquide traverse un dédale de conduits et de cuves superposées, s'y

dépouille de son écume et de ses scories, et, réduit, d'ébullition en ébullition, en une substance brune et visqueuse, s'écoule par petites quantités dans des essoreuses évoluant à raison de mille tours à la minute. Ce n'est qu'après ces délicates et très-peu engageantes manipulations que le sucre apparaît sous sa forme définitive en menus cristaux d'un jaune pâle.

Peu de cultures présentent un aspect comparable à celui des champs de cannes. C'est là, à n'en pas douter, la plus saisissante image de la fécondité terrestre. Tout est bon dans le précieux végétal. La tige, écrasée et séchée au soleil, tient lieu de combustible ; des escouades de chauffeurs à peine vêtus, ruisselants de sueur, la poussent dans la gueule béante des fourneaux au moyen de longues perches. La feuille nourrit les chevaux et les mulets, et des fibres de l'aigrette on confectionne des chapeaux ou des nattes.

L'usine est pourvue de machines anglaises du type le plus récent; mais l'installation m'a paru moins large que dans les établissements analogues de Cuba ou de la Louisiane. Elle trahit une certaine hâte, et, de fait, l'exploitation, aujourd'hui florissante, ne date que de quatre ans. Ici point de temps d'arrêt, de morte-saison : on plante et l'on coupe tout le long de l'année. Le revenu varie de 3 à 5 tonnes à l'acre. Ce sol est d'une incroya-

ble richesse. Quarante pieds carrés plantés de *kalo* suffisent à nourrir un homme ; on cultive sur une seule acre jusqu'à mille bananiers produisant annuellement dix tonnes de fruits.

Là même où il n'y a pas trace d'humus, dans la lave concassée, on récolte la patate, sur les terrains secs et élevés la pomme de terre d'Irlande et d'autres légumes des zones tempérées. Mais, jusqu'à présent, tout l'effort de la spéculation s'est porté sur le sucre avec une ardeur peut-être exagérée. La crise qui sévit sur cet important article de consommation prouverait une fois de plus qu'il est imprudent de jouer sa fortune sur une seule carte et de mettre tous ses œufs dans le même panier.

L'originalité de Waïmanalo consiste dans l'habitation du maître, qui ne ressemble en rien à celle d'un planteur des Antilles. Point de résidence d'aspect plus ou moins seigneurial. La famille est disséminée dans plusieurs cottages en bois : chacun d'eux ne contient qu'une pièce. C'est l'indépendance même. Cela supprime les corridors obscurs; on passe d'une chambre à l'autre par des couloirs aux cloisons mouvantes et fleuries, disposition qui a sa raison d'être dans un pays où la fréquence des tremblements de terre interdit les constructions ambitieuses et rendrait précaire l'œuvre du plus habile architecte. Une

de ces cabanes, de dimensions plus vastes, relevée d'un badigeon clair, pimpante, coquette, sert de salon. C'est là qu'on se réunit le soir, maîtres et serviteurs, pour jaser, conter des histoires ou chanter.

Nous garderons un très-vif souvenir des deux journées passées chez ces excellents hôtes qui s'ingéniaient à nous rendre le séjour agréable. La contrée est très-giboyeuse. Le matin, de bonne heure, deux chevaux piaffaient à notre porte; nous partions, le fusil en travers de la selle, escortés d'un Canaque, et, bien que tireurs médiocres, nous rentrions avec nos filets suffisamment garnis. Inutile de mettre pied à terre, à peine était-il besoin de viser : sarcelles, pluviers, oies sauvages s'élevaient par centaines des hautes herbes et des roseaux où nos montures enfonçaient jusqu'au poitrail. Le soir, la grande salle s'emplissait d'une société bariolée, et les danseurs se démenaient avec une verve endiablée; aux chansons du pays succédaient les trémoussements de la gigue, et les natifs, attirés par le bruit, se glissaient hors de leurs cases, venaient faire cercle, accroupis à la file sur les nattes, les yeux agrandis de plaisir.

Les indigènes ont la passion de la danse; elle est de toutes les fêtes. Elle a ses confréries d'adeptes fervents qui en ont conservé les tradi-

DANSEUSES DE HULA-HULA.

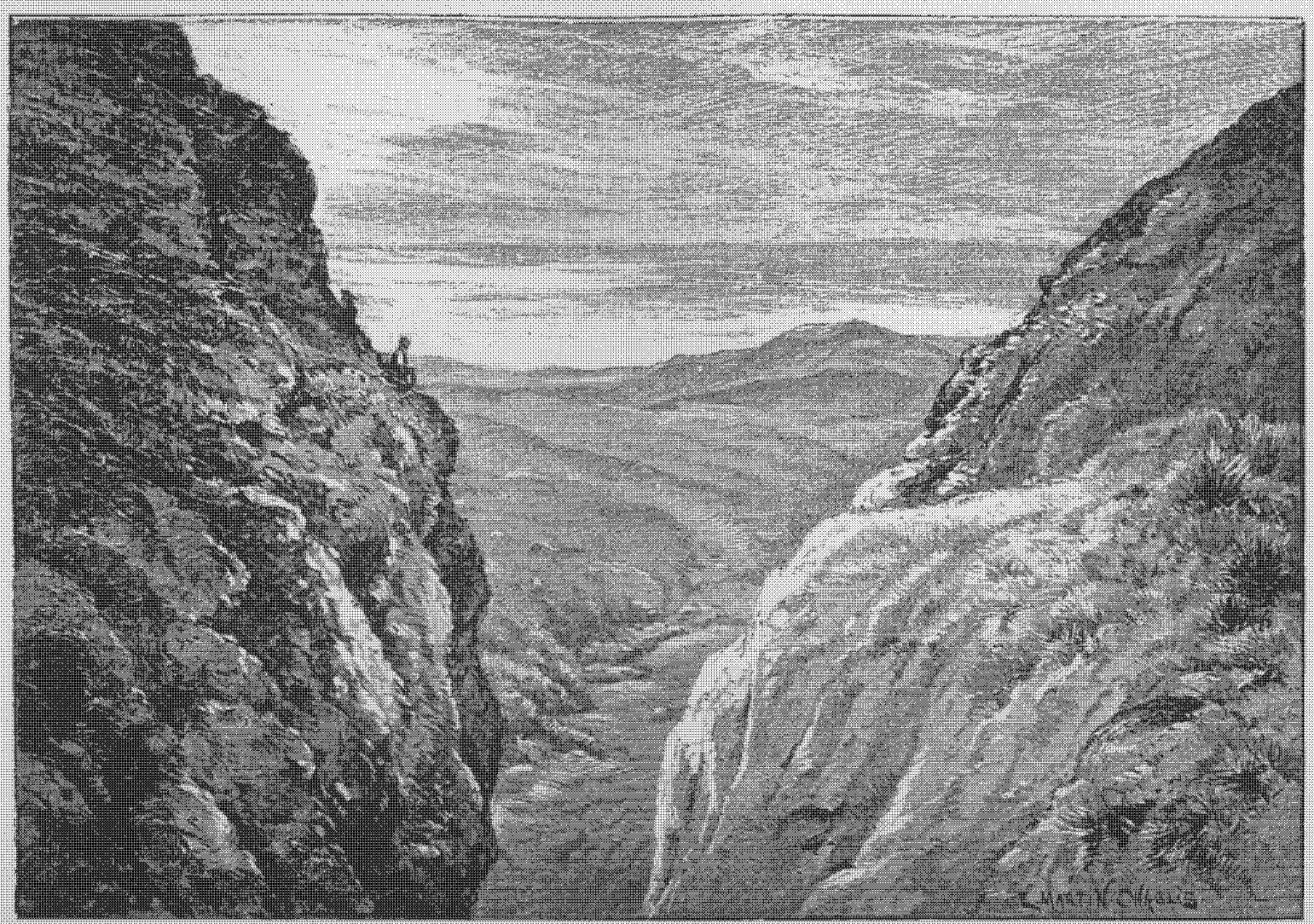
tions et se réunissent aux jours de gala pour exécuter les savantes combinaisons de la chorégraphie nationale. Ces danses sont nombreuses; la plus populaire est la hula-hula. C'est moins un pas proprement dit qu'un balancement cadencé de la tête et des membres qui rappelle le lent piétinement sur place et les voluptueuses contorsions auxquels se livrent les premiers sujets des cafés maures. Elle est exécutée par cinq ou six jeunes femmes, rarement jolies, disposées sur une seule ligne, les bras entrelacés, et combinant les flexions et les ronds de jambe avec une régularité de poupées à ressort. Souvent le divertissement est simplement une scène mimée par deux personnages, l'homme et la femme, laquelle pourrait s'intituler, en style de ballet, *pas de la séduction,* et être interprétée avec succès par mademoiselle Mauri et M. Mérante de l'Opéra. C'est l'éternelle phraséologie galante des chorégraphes passés, présents et futurs. Tout s'y trouve : coquetterie provocante, déclaration passionnée, dédains, désespoirs, jusqu'à la réconciliation finale et le triomphe de l'amoureux.

Le costume adopté pour ces exercices est le suivant : les hommes portent la blouse serrée à la taille et le pantalon court; les femmes, une chemisette très-ouverte et une jupe analogue au bouillon de gaze de nos ballerines, mais fabriquée

avec les fibres sèches juxtaposées et flottantes des longues feuilles du *lauhala* ou pandanus. Aux chevilles, des bracelets de même substance; fleurs sur la tête, fleurs sur les épaules : ce sont les diamants du pays. L'orchestre est composé d'un ou deux *banjos :* à la rigueur on le simplifie; les assistants, toujours nombreux, remplacent l'instrument par les accords des voix appuyées d'un léger roulement sur une calebasse en guise de tambour.

La pudeur anglicane, effarouchée de ces passe-temps populaires, les avait prohibés sous peine d'amende : dix dollars, c'est un prix fait. On le paye d'avance, et tout est dit; la loi bonne personne ferme les yeux, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas de scandale. Péché racheté est péché pardonné.

Le troisième jour, de grand matin, nous jetions un dernier regard sur Waïmanalo et suivions, au pas relevé de deux bonnes bêtes, le sentier qui se dirige vers le Pali. Il longe d'abord la base de la montagne où les pluies fréquentes ont creusé dans le roc des sillons qui donnent à ces parois verticales l'aspect d'immenses tuyaux d'orgue ; il escalade ensuite un premier contre-fort du haut duquel on découvre toutes les dentelures de la côte, puis s'égare de nouveau dans les profondeurs boisées, pour s'attaquer enfin à la gigantesque muraille de basalte, décrivant de vertigineux lacets. Ce pas-



LE PALI ET LA CÔTE NORD (île d'Oahu).

sage est quelque chose comme la Gemmi, mais une Gemmi tropicale où les fleurs pendent en lourdes grappes de roche en roche.

Ce *pali* fut le théâtre d'une scène tragique lors de la conquête. Après une lutte acharnée, le roi d'Oahu et son armée reculèrent devant l'envahisseur jusqu'au bord du précipice. Sommés de se rendre, le chef et ses guerriers s'élancèrent dans l'abîme, ne voulant pas survivre à la défaite. Quelques ossements sont visibles encore sur le sentier à mi-côte; mais la végétation envahissante dérobe aux regards du voyageur le fond du gouffre où les braves dorment de leur dernier sommeil.

Parvenu au sommet du passage, on se trouve, non pas sur l'arête d'un col, mais de plain-pied avec une vallée. A l'âpre versant nord succèdent sans transition des pentes douces, au delà desquelles reparaît l'Océan tranquille et bleu, sans une voile sur le cercle immense de l'horizon. Le sentier, moins raboteux, s'élargit; c'est un chemin, bientôt une route, et nous galopons dans Nuanu-Avenue, au milieu des jardins et des résidences. Voici le mausolée du dernier roi qu'entourent les kahilis noirs, à la hampe plaquée d'écailles, fichés en terre; le palais de la reine Emma, celui d'un richissime marchand chinois, M. A. Fong, et bien d'autres; majestueux boulevard qui fait rêver aux splendeurs de Batavia ou de Bangkok. Encore

quelques minutes, et, dans le vestibule de l'hôtel, penchés sur la planchette du téléphone, nous enverrons nos remercîments de l'autre côté de l'île à l'hospitalière famille que nous avons quittée il y a cinq heures. La conversation s'établit; notre ami nous adresse de loin ses dernières recommandations et ses souhaits à l'occasion de notre prochain départ pour l'île des volcans.

— Quand vous embarquez-vous pour Hawaï?

— Demain, sur le steamer *Kinau*.

— Je vais vous recommander au capitaine. Vous serez de retour...?

— Le mois prochain.

— Avisez-moi de votre arrivée.

— Nous n'y manquerons pas.

— Bon voyage.

Sur ce, un grand bruit..., des rires, un bourdonnement de voix confuses, et ces trois syllabes articulées en chœur :

A-lo-ha!...

IX

L'ILE DE MISÈRE.

Le steamer *Kinau* est le messager de l'archipel. D'allures paresseuses, dédaigneux de la ligne droite, ami des capricieux détours et des escales prolongées, il mettra facilement trois jours pour vous transporter d'Honolulu à Hilo, sur la côte orientale d'Hawaï, alors que la distance entre les deux points est tout au plus de cent lieues à vol d'oiseau. Tel quel, il constitue un progrès sensible sur les moyens de transport en usage il y a peu d'années. La traversée, à cette époque, exigeait une semaine sur une barque à voiles, sans préjudice des retards que pouvaient occasionner les méfaits de la brise et des courants. Tout est donc pour le mieux... A quoi bon se presser? On ne voit bien un pays qu'en voyageant, suivant la mode ancienne, à petites journées.

Le départ ou l'arrivée d'un bateau est toujours pour l'indigène un spectacle plein d'intérêt. Chaque bâtiment, qui accoste ou appareille,

manœuvre devant un millier de spectateurs amassés sur la rive, gesticulant, battant des mains, brandissant des bouquets ou des couronnes, avec des cris de joie ou de plaintifs adieux, comme si tout ce qui leur est cher se trouvait à bord. C'est bien autre chose quand il s'agit d'un vapeur faisant la navette entre les îles ! Un parent, un ami s'embarque-t-il pour regagner son village, ou prendre, comme un simple Chinois, du service dans une plantation? cinquante personnes entourent le passager, l'exhortent, le consolent, se le passent de main en main ; beaucoup ne savent même pas son nom et ne l'ont jamais vu ; mais, n'importe, ils y vont de bon cœur, c'est un des leurs, une partie d'eux-mêmes, un peu de leur chair et de leur sang que la mer emporte. Que Dieu le garde ! Nous avons assisté à ces démonstrations bruyantes et pathétiques du haut de la dunette du *Kinau*.

Heureusement les plus violentes émotions sont aussi les plus courtes, et la tristesse de nos compagnons de route fait bientôt place à un aimable enjouement. On avait à peine quitté le port, que chacun s'était casé de son mieux avec son petit bagage, et déjà des profondeurs de l'entre-pont montaient des fredons et les sons aigres du *banjo*.

Un Canaque qui part en voyage emporte les objets suivants : une calebasse de poï et un bouquet. Les plus aisés y joignent une guitare à trois

cordes, quelquefois, mais plus rarement, leur femme ou celle d'un ami.

Il n'y avait pas un souffle dans l'air, pas une ride sur l'eau, et moins de deux heures après le départ, avant même que les cimes dentelées d'Oahu se fussent évanouies vers le couchant, une autre terre, Molokaï, émergeait lentement à l'est.

Molokaï est une île longue, étroite, escarpée, impraticable. La chaîne qui la partage en deux ne présente ni col ni dépression, aucun passage entre la côte sud et le versant nord. Les communications ne sont possibles que par mer, et seulement pendant une partie de l'année. Les indigènes la nomment Molokaï Kaaina Pali-Molokaï, la terre des précipices. Et c'est aussi la terre d'exil, l'île de misère et d'épouvante, le séjour des désespérés.

Il n'y a pas seulement, dans le Paradis du Pacifique, des oiseaux, des fleurs, une race d'hommes à l'épiderme doré, des danses et des chants ; il n'y a pas seulement les nuits diaphanes et parfumées, les lentes modulations de la mer battant les côtes de corail. Sur tout cela, sur les forêts mystérieuses, l'amoureuse tiédeur des nuits, au-dessus des résidences blotties dans l'ombre fraîche, des huttes de paille ou de gazon, plane un fantôme menaçant : la lèpre.

Qu'est-elle? d'où vient-elle? Nul ne le sait. La science en étudie les ravages sans en pénétrer les causes. Le mal se dérobe capricieux dans ses symptômes, inégal, insaisissable, frappant indifféremment l'indigène et l'étranger.

On le désigne sous le nom de mal chinois ou lèpre de Chine. A-t-il été, en effet, importé de l'Orient? L'hypothèse est admissible. Ce dont on est sûr, c'est qu'il était inconnu ici il y a trente ans, et qu'un des premiers cas fut constaté sur la personne d'un Chinois, au service de la maison royale. L'insouciance des habitants, le relâchement des mœurs, ont favorisé son développement rapide. Les premières mesures énergiques prises pour le combattre remontent à une quinzaine d'années. Jusque-là rien de sérieux n'avait été tenté, et la colonie étrangère n'était pas autrement émue d'un fléau qui semblait épargner l'homme blanc. Il fallait qu'elle-même fût frappée. Le réveil fut terrible, l'émotion à son comble, quand on reconnut que la supériorité de la race et la couleur de la peau ne garantissaient pas de la contagion. De la sécurité trompeuse de la veille, on passa sans transition au trouble, à l'effarement des grandes épidémies, et la conséquence de cette terreur tardive fut l'adoption du système actuellement en vigueur, la sélection brutale, impitoyable, des victimes. Le procédé est simple,

radical : ne pouvant guérir, on supprime. Les lépreux ou ceux présumés tels seront poursuivis, traqués, séparés du reste des humains, parqués dans un établissement spécial et relégués, après examen, sur la côte nord de Molokaï, à la garde de l'Océan. C'est là dorénavant qu'ils vivront ou plutôt qu'ils achèveront de mourir.

Le lieu choisi pour isoler ces misérables est une grande plaine qu'emprisonne d'un côté la mer, de l'autre un formidable amphithéâtre de montagnes. Nul moyen de s'échapper. La muraille, haute de deux mille pieds, est infranchissable. Pas une brèche, pas un sentier : seules quelques chèvres sauvages se hasardent le long de ces parois verticales. Fuir par mer est impossible; aucun navire n'approche de ces parages mal famés, où d'irrésistibles tourbillons, des remous et l'agitation continuelle du flot signalent de redoutables écueils. Le seul point abordable, pour un bâtiment n'ayant qu'un faible tirant d'eau et ne s'aventurant qu'avec des précautions infinies, est la grève de Kalaupapa. Une fois par mois, quand le temps est beau, le vapeur y relâche et jette à terre ses provisions, de la viande fraîche, des sacs de riz et aussi les lettres, les menus cadeaux envoyés aux moribonds par ceux de leur famille restés au milieu des vivants.

A deux milles dans les terres est le chef-lieu de

ce district maudit, le village de Kalawao. Vu de loin, il n'est ni mieux ni pis que la plupart des villages; maisons de planches, cabanes en bambous dans des enclos de bananiers, champs de patates et de taros : le site n'a rien de lugubre. Et pourtant il encadre le plus hideux tableau que puisse présenter l'humanité souffrante, douloureuse réunion d'êtres à jamais séparés de ceux qu'ils aiment : parents privés de leurs enfants, enfants arrachés à l'étreinte des mères, maris sans femmes, femmes sans époux.

La face rouge, tuméfiée, luisante, la chair marbrée de taches bleuâtres, objets d'horreur les uns pour les autres, ils attendent comme une délivrance la décomposition finale; ils la voient faire son œuvre autour d'eux. Ceux qui sont encore debout peuvent se dire, en voyant leurs compagnons dont les plaies s'ouvrent, dont les yeux saignent, dont les membres se détachent du tronc, comme un fruit gâté tombé de l'arbre : « C'est ainsi que nous serons demain. »

Le village et ses environs renferment plus de mille lépreux indigènes ou métis, recueillis sur tous les points de l'archipel, et quelques blancs. Tous ne sont pas également atteints, la maladie procède par gradations lentes; souvent elle se manifeste par l'insensibilité ou l'engourdissement d'une partie du corps, sans autre caractère

apparent; parfois ce n'est au début qu'une tache blanche ou rosée, un petit point noir, presque rien. Pendant cette première phase qui dure plusieurs mois, les malheureux peuvent se méprendre sur leur état; ils ont conservé l'usage de leurs membres, ils peuvent aller et venir; ils s'occupent, cultivent un jardin, défrichent, plantent, embellissent leurs cabanes. Ils trafiquent, font des échanges. Plusieurs ouvrent de petites boutiques, vendent du tabac, des nattes, des tissus à bon marché. Tous conservent jusqu'à la fin l'amour de la parure, et c'est un spectacle étrange que de voir errer ces spectres, aux regards vitreux, au visage convulsé, affublés d'étoffes voyantes, et couronnés de fleurs; mais peu à peu le mal les brise, l'engourdissement gagne tout le corps, les taches s'étendent, l'épiderme se fend : les tumeurs crèvent, les ongles noircissent et tombent, les doigts s'effritent phalange par phalange, l'œil mort s'échappe de son orbite, les dents se déchaussent, la lèvre pend inerte, la gorge desséchée ne laisse plus passer qu'un son rauque. Et, chose effroyable, dans cette masse de chair informe et pantelante qui fut un homme, un seul organe est resté vivant, le cerveau.

Alors commence pour le lépreux la dernière étape de la voie douloureuse. De la hutte de bambous il est porté dans un bâtiment central,

qu'entoure une épaisse pelouse plantée d'algarobas : c'est l'hôpital, car rien n'y a été épargné pour atténuer autant qu'il est possible l'horreur des derniers moments. Les constructions propres et luisantes, disposées autour d'une vaste cour, qu'arrose une eau limpide amenée à grands frais, peuvent recevoir quarante agonisants ; il y a des lits, du linge en abondance, une pharmacie suffisamment pourvue. Rien n'y manque, sauf le médecin. Que ferait-il, d'ailleurs, au chevet de ces condamnés? Les soins suprêmes leur sont prodigués par un personnel d'autant plus dévoué qu'il sait bien que son tour ne peut tarder à venir ; les infirmiers d'aujourd'hui seront demain les mourants. Tous en effet, administrateur, surveillants, comptables, les maîtres et les valets, le gouverneur et son conseil, sont des lépreux. Et tous, quel que soit leur sang, sont à la dévotion de la souveraine qui commande ici, la Mort!

Seul au milieu de ces spectres, un homme vit pourtant. Celui-là était jeune, instruit, d'une rare distinction d'esprit et de manières ; ses éminentes facultés le destinaient à un avenir brillant; prêtre, il pouvait prétendre à un poste élevé dans l'Église. Et il est venu là spontanément, dans cette funèbre plaine de Kalawao, s'enfermer entre la montagne âpre et l'Océan sans bornes, et s'asseoir, lui, plein de santé et de vie, au foyer des pestiférés. Il s'est

offert à ceux que le monde repoussait comme l'ami des mauvais jours, le bras qui soutient, la voix qui console pour aider ceux qui travaillent, assister ceux qui souffrent. Ces délaissés lui devront la joie inattendue d'apercevoir, penché sur leur grabat, un visage exprimant autre chose que l'horreur et le dégoût, de sentir des mains adroites et patientes panser leurs plaies sans frissonner, et d'entendre, dans leur longue agonie, une voix leur murmurer des paroles douces comme une chanson de mère sur le berceau d'un enfant.

J'ignore s'il y eut jamais un tel exemple de sacrifice, accompli aussi simplement, mais il est bon que ces choses-là soient sues ; car elles ne sont pas seulement l'honneur d'une Église, mais la gloire de l'humanité tout entière. Il semble, du reste, que la renommée se plaise à exalter les humbles. Et sur cet immense Océan, des Marquises à Samoa, d'Hawaï aux Pomotou, il n'est personne, voyageurs, marins, colons de toutes nations et de toutes sectes, qui ne connaisse l'apôtre des lépreux, le Père Damiens. J'ai vu les plus indifférents, j'ai vu des protestants fanatiques acharnés dans leur haine contre le papisme, se découvrir, émus, en prononçant ce nom.

La mise hors la loi des individus infestés préservera-t-elle le reste de la nation? Rien n'est moins prouvé. S'il y a mille lépreux hors d'état de nuire,

le nombre est grand encore de ceux qui errent en liberté, et que les efforts de leurs parents ou de leurs amis soustrairont longtemps aux investigations des commissaires de la santé. Ceux-ci ont à remplir une pénible tâche. Les natifs tremblent au seul nom de Molokaï : ils savent que celui qui met le pied sur l'île de Misère n'en sortira jamais; dès que le fatal navire est signalé, ils enlèvent leurs malades sur des nattes, sur des brancards, et les emportent dans les cavernes au fond des bois. Alors commence à travers la jungle une véritable chasse à l'homme; le gibier traqué est ramené à la côte pour être embarqué sans délai. Quiconque en a été témoin n'oubliera jamais pareilles scènes : adieux déchirants, supplications, hurlements de la bête aux abois. Et ceux qui, plus alertes, sont parvenus à s'échapper, immobiles à présent, hébétés, haletants, assis sur le sable, essuient machinalement leurs membres labourés par les épines, sans quitter des yeux le bâtiment qui fuit, emportant les bien-aimés, les femmes, les enfants, les vieillards, les jeunes hommes.

Pauvre petit peuple doré, auquel la civilisation apporta ses trésors et son virus, ses enseignements et ses ulcères! Heureux il vivait, ce sauvage, dans la grande nature ensoleillée. Pareil aux premiers hôtes de l'Éden dont on lui a conté la légende,

il n'avait point touché au fruit de l'arbre empoisonné ; et maintenant, il l'a cueilli et meurt.

Chaque année, la commission sanitaire, assistée d'un médecin, parcourt les îles, constate les cas flagrants de lèpre et examine les individus dont le mal ne se trahit pas par des symptômes extérieurs, mais soupçonnés d'en porter les germes. La loi n'épargne personne, pas plus les étrangers que l'indigène : elle frappe jusqu'au pied du trône, et des hommes de sang royal, entre autres un cousin de la reine Emma, ont dû partir pour la triste vallée de Kalawao.

Plusieurs auxquels la gravité de leur état ôte tout espoir d'échapper au bannissement, renoncent à fuir, et se livrent de bonne grâce. Quelques-uns même, à peine atteints, qui eussent pu longtemps encore rester libres, ont fait preuve d'abnégation touchante en demandant à être emmenés au même titre que leurs frères. De ce nombre fut un des hommes les plus considérables du royaume par sa fortune, ses relations, son autorité de légiste et l'éloquence de sa parole, un métis que son teint peu hâlé et la finesse de ses traits pouvaient faire passer pour un blanc. Il se nommait Bill Ragsdale.

Une connaissance approfondie du pays, des traditions et des usages, lui valait l'estime et la confiance de la colonie étrangère. Généreux, ser-

viable, d'humeur enjouée, semant sans compter les aumônes et les saillies, ce diable de Bill, comme on l'appelait, était adoré du peuple ; ayant avec cela les défauts de ses qualités; de mœurs faciles, emporté, hâbleur et prodigue, un bon diable. Interprète de la législature, c'était merveille, paraît-il, de l'entendre paraphraser, dans une improvisation chaude et brillante les pâles et brèves observations de MM. les représentants anglo-canaques. Chacun d'eux, grâce à lui, devenait un orateur et s'applaudissait d'avoir tant de talent sans avoir jamais rien fait pour cela. Élégant, riche, fêté en dépit de ses travers, il était la joie de ce petit monde, et nul ne supposait que ce rieur dût sitôt renoncer à la vie. Nul surtout ne pouvait prévoir l'émouvante sérénité de ce renoncement.

Un matin, le shérif reçut une lettre dans laquelle Bill Ragsdale se dénonçait comme atteint de la lèpre, et voulant, disait-il, donner à tous l'exemple de la soumission aux lois, demandait à être embarqué avec les malheureux prêts à partir le soir même pour Molokaï. Il réclamait pour toute faveur qu'on le laissât libre jusqu'à l'heure du départ, et qu'il lui fût permis de se rendre directement au bateau sans passer par le lazaret.

Ce matin-là, de très-bonne heure, on le vit

monter à cheval dans une tenue plus soignée encore que de coutume ; il refit une dernière fois sa promenade favorite et parcourut à plusieurs reprises ces avenues ombreuses qu'il ne devait plus revoir. Il s'arrêtait devant les maisons amies, adressait aux personnes assises sous les vérandahs un adieu aimable, comme s'il se fût agi pour lui d'un voyage d'affaires, d'une courte absence. Puis au moment où le navire allait lever l'ancre, prenant avec lui une Bible et quelques volumes, il se rendit au rivage, où une embarcation l'attendait. Déjà le bruit de son départ pour l'exil éternel avait couru parmi les indigènes, et une foule compacte était là, sanglotant, avec des couronnes de fleurs dans les mains. D'un geste, il réclama le silence, et adressa à ces pauvres gens une courte allocution, insistant sur la nécessité de se soumettre avec calme aux mesures rigoureuses prises pour conjurer la lèpre. Ses derniers mots furent : « Paix, frères, et priez non-seulement pour moi, mais pour tous les autres qui sont descendus vivants dans la tombe. Aloha ! Dieu vous assiste ! » Et la chaloupe s'éloigna. Telle est en peu de mots l'histoire du métis Bill Ragsdale ; comme celle du lépreux d'Aoste, elle eût mérité qu'un de Maistre fût là pour la conter.

Dans la matinée qui précéda notre départ, nous avions visité la léproserie d'Honolulu. Cet

établissement, destiné à l'origine à n'être qu'un hôpital temporaire où les malades devaient subir une observation minutieuse qui déciderait de leur sort, renferme aujourd'hui de cinq à six cents individus des deux sexes, dont la plupart sont là à titre définitif. Leur captivité est plus douce. Au moins peuvent-ils voir du fond de leur prison l'île natale, les champs où ils ont vécu libres, les toits de leurs cabanes pointant au-dessus des arbres, et prêter l'oreille aux bruits lointains de la foule, au bourdonnement joyeux de la vie : ceux-là sont les heureux. Plusieurs apparemment doivent à de hautes influences cette situation privilégiée. Mais d'autres motifs d'un ordre plus élevé ont décidé le maintien de cette agglomération souffrante aux environs de la capitale. Elle offre à la science médicale un champ d'expériences d'accès facile, et le moyen de poursuivre l'étude des phénomènes sur les mêmes sujets à diverses périodes. Car le mystérieux fléau ne s'impose pas seulement à l'attention des autorités locales, mais doit préoccuper à juste titre les représentants des autres nations. Aucune d'elles ne peut se flatter d'être à l'abri. Le mal n'est point particulier à ces régions, et s'acclimate aisément partout, aussi bien dans les contrées froides ou tempérées que sous le tropique. Les Anglais n'ont-ils pas à lutter avec lui au Nouveau-

Brunswick, où la température minima atteint parfois trente degrés? Rien ne s'oppose à ce qu'un jour ou l'autre, grâce à la fréquence des communications maritimes, il continue sa marche en avant, et débarque dans quelque port d'Europe. Il convient donc de compter avec cette redoutable éventualité, et de chercher, sans plus attendre, le remède à la source même du mal. L'Allemagne vient de faire le premier pas dans cette voie, et la Faculté de Berlin a envoyé ici un de ses membres les plus distingués, M. le docteur Arming, qui depuis six mois se livre à de fort intéressantes expériences dans un vaste laboratoire au centre de l'hospice.

Ses patientes et délicates études n'ont pas encore donné les résultats qu'on était en droit d'attendre, mais rien ne se fait sans le secours du temps; et les efforts d'autres chercheurs hâteront peut-être la solution du problème. Le gouvernement hawaïen, dans le but de provoquer le concours de la science étrangère, se propose, dit-on, de ménager prochainement les crédits nécessaires à l'installation d'une série de laboratoires et de cliniques. Ces laboratoires, ainsi qu'un certain nombre de malades, seraient mis à la disposition des médecins délégués par les diverses puissances civilisées. Chacun d'eux aurait toute liberté d'agir suivant ses procédés spéciaux de recherche et

d'analyse, et du choc des idées et des méthodes jaillirait peut-être la lumière. Mais il faut pour cela forcer l'attention des cabinets européens qui ont déjà beaucoup d'occupations, de missions, d'explorations sur tous les points du globe, et ne se croient pas autrement intéressés à résoudre une énigme aussi lointaine.

La cité lépreuse occupe au bord de la mer un vaste espace de terrain enclos de hautes palissades et de fossés.

Les malades n'y sont point réunis dans un même édifice, mais répartis par groupes de huit ou dix dans des cottages en planches élevés d'un pied au-dessus du terrain par une charpente à claire-voie. Les pièces blanchies à la chaux, percées de larges ouvertures, ne contiennent que les couchettes en fer très-espacées, aucun meuble superflu, ni nattes, ni rideaux, rien qui puisse donner asile à la poussière.

Pour tout plafond, le toit très-incliné, avec un système d'ouvertures ménagées dans l'arête pour entretenir la fraîcheur; ainsi, l'air se renouvelle incessamment à l'intérieur et sous le plancher. C'est une demeure aérienne où circule, tamisée et amortie, la saine brise venant du large.

L'installation fait le plus grand honneur à ses organisateurs. L'administration en a été confiée à des Sœurs hospitalières que le gouvernement a

mandées tout exprès des États-Unis, décision surprenante, si l'on songe que le pouvoir est aux mains de protestants rigides ou de gens libres de convictions religieuses : le roi ne fréquente aucune église, et son premier ministre, homme éminent d'ailleurs, est un ancien mormon dont la vie, s'il lui prenait fantaisie de publier ses mémoires, fournirait un récit d'aventures aussi variées qu'intéressantes; mais la nécessité, plus forte que le fanatisme et l'indifférence, a fait apprécier à leur juste valeur les trésors de patience et de dévouement cachés sous la cornette blanche et la robe noire des hospitalières.

Munis d'une autorisation spéciale, nous nous sommes rendus à sept heures du matin à la léproserie, où nous attendait un de nos compatriotes de la mission, le Père Léonor, qui avait bien voulu nous servir d'introducteur.

La supérieure, une Américaine dont la jeunesse et la grâce éclairent ce lieu funèbre, nous reçut au parloir, et nous engagea à visiter à notre aise l'établissement dans ses moindres détails. La maison qu'elle occupe avec ses compagnes est petite, sommairement meublée, mais disposée avec le goût et la propreté raffinée que l'on retrouve dans les plus humbles logis de la Nouvelle-Angleterre.

La chapelle fait suite au parloir; elle est dis-

posée de manière à pouvoir servir à tous les cultes indifféremment. Une cloison mobile sépare au besoin l'autel du reste de la nef, et l'église devient une salle neutre, tour à tour temple, salle de lecture ou de réunion. Le mérite de cette disposition, qui atteste le respect des croyances et une rare élévation d'esprit, revient au digne prêtre qui nous accompagne, un vaillant, lui aussi, qui depuis une vingtaine d'années mène la rude vie des missions, a beaucoup vu, beaucoup souffert, et a rapporté de ses pénibles voyages les larges et tolérantes idées, la piété indulgente et douce de l'homme familiarisé avec les grands horizons.

Quelques planches seulement nous masquaient le but de notre visite. Notre guide poussa une porte. Une bouffée d'air s'y engouffra, avec un clair rayon de soleil. Nous étions dans la place.

A cette heure matinale, l'immense enceinte, avec ses avenues coupées à angles droits, ses petites maisons alignées comme des soldats à la parade, et ses pelouses plantées d'arbres, présentait un spectacle des plus animés. Toute la population valide était à l'œuvre, procédant à la toilette du village. Les hommes allaient et venaient, armés de balais et de brouettes, arrosaient les gazons et les allées : les femmes, sur le seuil des portes, vaquaient aux soins du ménage, nettoyaient les calebasses, essuyaient le museau

des marmots, ou tressaient des colliers de fleurs.

L'ensemble n'avait rien d'anormal; c'était le mouvement d'un quartier quelconque de la ville à pareille heure. Mais à mesure qu'on avançait, la réalité se dévoilait dans toute sa laideur; les faces marbrées, les yeux louches, la bouffissure des visages, coupaient court à l'illusion.

Dans la première maison où nous entrâmes, une mère berçait son enfant nouveau-né, — la femme, jeune encore, mais déjà hideuse, la face grimaçante, l'œil droit demi-rongé. Elle rit et nous tend le bébé; il est joli, mignon, potelé; ses grands yeux noirs ont le regard fixe d'une idole hindoue. Il ne crie pas, il est grave comme s'il avait conscience du sort qui l'attend... Sur sa jambe gauche, un peu au-dessus du genou, une tache blanchâtre de la grosseur d'un pois... La lèpre.

Notre arrivée a fait sensation; une dizaine de visages curieux se montrent dans l'embrasure de la porte, et, en sortant, nous remarquons devant la maison un grand rassemblement où les commentaires vont leur train.

Que d'enfants !... il y en a de tous les âges, depuis le poupon qui fait ses premiers pas, tantôt clochant sur ses deux pieds, tantôt à la façon d'un jeune quadrupède, jusqu'au gamin de dix ans, aux grands yeux noirs pleins de malice, à la mine éveillée, type de gavroche polynésien. Beaucoup

sont nés ici. Tous y mourront, très-peu dépasseront la quinzième année. Mais, bien que leurs jours soient comptés, bien qu'ils ne doivent jamais franchir l'enceinte de la léproserie, ils sont élevés et instruits à l'égal des favorisés du sort sur qui le mal n'a pas, dès leur naissance, mis sa marque indélébile. S'ils ne doivent pas vieillir, au moins auront-ils vécu comme des êtres pensants, et non dans la dégradation de la brute souffrante et désespérée.

Au centre de l'hospice, sur une pelouse, est l'école. Elle consiste en un grand kiosque, dans le genre de ceux qui servent aux orchestres sur nos promenades publiques; quelques bancs, une table, deux tableaux noirs couverts de chiffres ou d'exemples d'écriture, mobilier banal de la salle d'étude la plus singulière qui soit au monde, ouverte à l'air et à la lumière, perchée sur son échafaudage comme un nid sur une branche. Au moment où nous la traversions, il ne s'y trouvait qu'une fillette de six ans, au long sarrau de calicot à raies bleues et rouges, absorbée dans un travail d'importance. Armée d'un bâton de craie, le bras tendu, se haussant sur la pointe des pieds, elle traçait des caractères énormes qui montaient, descendaient et chevauchaient l'un sur l'autre, avec un mépris déplorable des lois de la calligraphie :

E ko mako mahua i loko o ka Lani.

L'enfant transcrivait dans sa langue natale un texte anglais qui s'étalait en lettres moulées sur l'autre tableau noir à l'extrémité de l'école :

Our Father who art in heavens...

Le *Pater!* L'appel touchant de la créature au Créateur, ironie amère dans ce lieu maudit!

Le logement que nous visitons ensuite est meublé avec une certaine recherche et réservé pour l'usage exclusif d'une seule personne parvenue à la période aiguë de la maladie. Le malheureux qui râle là, allongé dans un fauteuil de jonc, appartenait à la classe riche, et les reliques de son opulence, les mille souvenirs de son existence heureuse entourent son atroce agonie. Notre émotion est grande, car celui-là, c'est un blanc, c'est un des nôtres. Ce qui reste de ce corps est paralysé, inerte. Je dis ce qui reste... car déjà la main droite et une partie de l'avant-bras se sont détachées, la main gauche convulsée, roidie, a perdu les premières phalanges... Les paupières sont rongées, l'orbite est vide, à la place des yeux deux plaies béantes nous regardent... Puissé-je ne jamais revoir rien de pareil!

Cet homme est un Américain, jeune encore. Il est ici depuis quatre ans. Notre guide s'approche de lui, se nomme, ajoutant que les personnes qui l'accompagnent sont de race blanche, des gens

qui n'ont pas voulu traverser l'hospice sans lui faire visite.

Quelque chose comme un sourire éclaire ce visage meurtri, et d'une voix basse, sifflante, le malade articule faiblement : *Thanks!... thanks!* (Merci!)

Puis, lorsqu'on lui demande s'il souffre un peu moins que la veille, il fait un geste de dénégation, un mouvement fébrile agite ses lèvres, et, rassemblant toutes ses forces, il jette d'un ton farouche ce cri de désespoir et de révolte à l'adresse de la science impuissante : « *Yankees doctors know every thing ant know nothing!* Les médecins yankees croient tout savoir et ne savent rien! »

Hélas! pauvre homme! j'ignore si d'autres docteurs auront plus de clairvoyance que ceux de ton pays. L'Allemand qui, de son laboratoire, situé vis-à-vis de ta maison, peut entendre tes gémissements, passe là pourtant bien des heures d'un labeur acharné, collectionnant les virus sur les plaques de verre, soumettant à l'analyse chimique le sang vicié, le pus des ulcères recueilli sur chaque malade à différentes époques. Peine perdue. La nature se refuse encore à livrer son secret.

Mais si la victoire est lente à venir, nous n'en devons pas moins saluer très-bas ces hommes

dont l'abnégation égale le savoir, qui n'ont pas hésité à abandonner pour longtemps leur patrie, leurs hautes relations, leur foyer paisible, pour servir la science et la vie. Ils ne combattent point pour une cause perdue, et si le sort déjoue leurs espérances, s'ils succombent à la tâche, l'honneur leur reste d'avoir frayé la route à des chercheurs plus heureux.

Dans l'enceinte, du côté qui fait face à la ville, il existe une trouée; une barrière précédée d'un fossé profond remplace des palissades et permet aux captifs de recevoir, à distance respectueuse, les visites de leurs parents et de leurs amis... Une femme portant son enfant, appuyée contre les barreaux, cause avec son mari assis au dehors sur l'herbe. Un espace de six pieds au plus sépare les interlocuteurs, et cet espace, ni l'un ni l'autre ne le franchira jamais, à moins que des protecteurs influents n'obtiennent pour l'époux resté libre la faveur de rejoindre sa femme. Cette permission est rarement accordée, et dans ce cas, l'intéressé est prévenu d'avoir à réfléchir avant d'en user : la décision qu'il va prendre est grave. Entrer, c'est se condamner à une réclusion perpétuelle : quiconque a été admis dans cette communauté de misère n'en doit plus sortir.

Nous la quittons, pourtant, après deux heures consacrées à cette visite poignante, et les groupes

chuchotent, se demandent sans doute quels sont ces nouveaux venus devant qui la porte se rouvre, ces privilégiés que la tombe rejette parmi les vivants.

En repassant devant le kiosque-école, j'aperçois de nouveau la petite élève devant son tableau noir.

Distraite par notre arrivée, un instant elle nous avait suivis; maintenant elle s'était remise au travail, plus appliquée que jamais, sérieuse, et lentement elle écrasait son bâton de craie en grosses lettres enchevêtrées :

E like me ia i malamaia ma ka lani.

« Que votre volonté soit faite... »

X

HAWAÏ.

Les derniers contours de Molokaï, la terre de misère, se sont fondus dans la vapeur du soir; l'aube nous trouve longeant les côtes de Mauï, dont on dépasse la capitale, le village de Lahaïna, planté dans les roches volcaniques, au milieu des manguiers, des cocotiers et des tamarins. Lahaïna était jadis la cité royale, une station de relâche fréquentée des baleiniers; elle renfermait une nombreuse population de pêcheurs, des comptoirs, des entrepôts, et voyait parfois jusqu'à cent vaisseaux mouillés dans sa rade. Aujourd'hui, c'est une reine déchue. La grande pêche a déserté ces parages; seul le bruit du flot sur les laves ou la pagaie d'une pirogue trouble le silence de la baie solitaire; les magasins et les cabanes tombent en ruine, les lianes et les ronces envahissent le palais effondré, le vieux fortin qui commandait la place a été abandonné. Lahaïna est morte.

A vingt milles plus au sud s'ouvre la baie de Maalaca, mal abritée, semée de bas-fonds sablonneux, mais située à proximité de plantations qui comptent parmi les plus importantes de l'archipel. Le navire y stoppe souvent un jour entier pour embarquer les sacs de sucre; pendant qu'il est procédé à cette opération aussi laborieuse que peu intéressante, le mieux est d'accepter les services d'un batelier indigène et de se rendre à terre.

L'île de Mauï est formée de deux énormes montagnes reliées par un isthme de cinq lieues de long sur trois de large, à peine élevé au-dessus du niveau de la mer. Le massif oriental n'est qu'un immense volcan éteint. Ce magnifique belvédère haut de dix mille pieds est facilement accessible en une journée de marche du village de Makawao.

Peu de cimes sont d'un abord plus facile; on arrive à cheval jusqu'à une portée de fusil du point culminant, après avoir gravi de longues coulées de vieille lave que recouvre une végétation très-épaisse, mais courte. De loin en loin, quelques bouquets de *koa* rappellent qu'il y eut là d'impénétrables forêts, pareilles à celles qui subsistent encore sur le flanc des volcans d'Hawaï. Leur disparition, attribuée un instant aux soulèvements du sol et à l'écoulement des matières en fusion, est le fait de l'homme. La dernière érup-

tion date de plus d'un siècle, et, depuis, les hautes futaies avaient eu le temps de croître, quand les explorateurs anglais et américains les attaquèrent avec la hache et la torche pour découvrir les bois précieux, le sandal notamment, qui se révélait à son parfum développé sous l'action de la flamme. Aujourd'hui, la montagne n'est plus tapissée que de framboisiers sauvages, d'ohelas et de jolis arbustes chargés de baies d'un blanc cireux, mouchetées de rose. A deux mille pieds environ au-dessous du sommet, subitement toute végétation cesse : à cette hauteur la montagne est constamment entourée d'un anneau de vapeurs, montant de la mer surchauffée. Au delà de ce nuage circulaire qui crève en pluie vers le milieu de la journée, commence la région sèche; les chevaux font feu des quatre pieds sur les roches, enfoncent dans les scories; force est de les abandonner bientôt pour gravir, en s'aidant des pieds et des mains, les dernières pentes semées d'effroyables éboulis, coupées de crevasses dont le regard n'entrevoit pas le fond. Après deux heures de cet exercice, on atteint le bord du cratère, à une altitude de 10,000 pieds au-dessus de l'Océan, et de 2,000 au-dessus du fond de l'immense cuve refroidie.

Le cratère d'Haleakala est de beaucoup le plus grand de la terre; sa forme est celle d'une

ellipse allongée. Parcouru pour la première fois en détail dans le courant de l'été de 1869, la triangulation qui en fut faite à cette époque accusa une longueur de sept milles et demi, sur une largeur de deux au point le plus étroit, et une circonférence totale de dix-huit à vingt milles (32 kilomètres).

La superficie en fut évaluée à près de dix-sept milles carrés.

A l'intérieur se dressent seize cônes ou cheminées distinctes que l'on croirait en activité, à voir les roches rouges flamber au soleil. Telle est la profondeur du gouffre, que ces cratères, dont le moindre a près de mille pieds de haut, semblent de petits tas de braise ardente. En beaucoup d'endroits les parois offrent l'aspect d'une muraille parfaitement régulière et unie; ailleurs s'arc-boutent de formidables épaulements à demi enfouis sous une couche de cendre noire et rouge. Du centre jaillissent deux rivières qui s'échappent chacune par une brèche étroite, profonde, l'une vers le nord, l'autre allant se jeter dans la mer près du village de Kaupo, sur la côte orientale.

Si l'on se retourne, l'impression éprouvée tient du vertige. A nos pieds, au delà de l'écharpe de nuages étincelante comme la neige immaculée qui ondule aux flancs de la montagne,

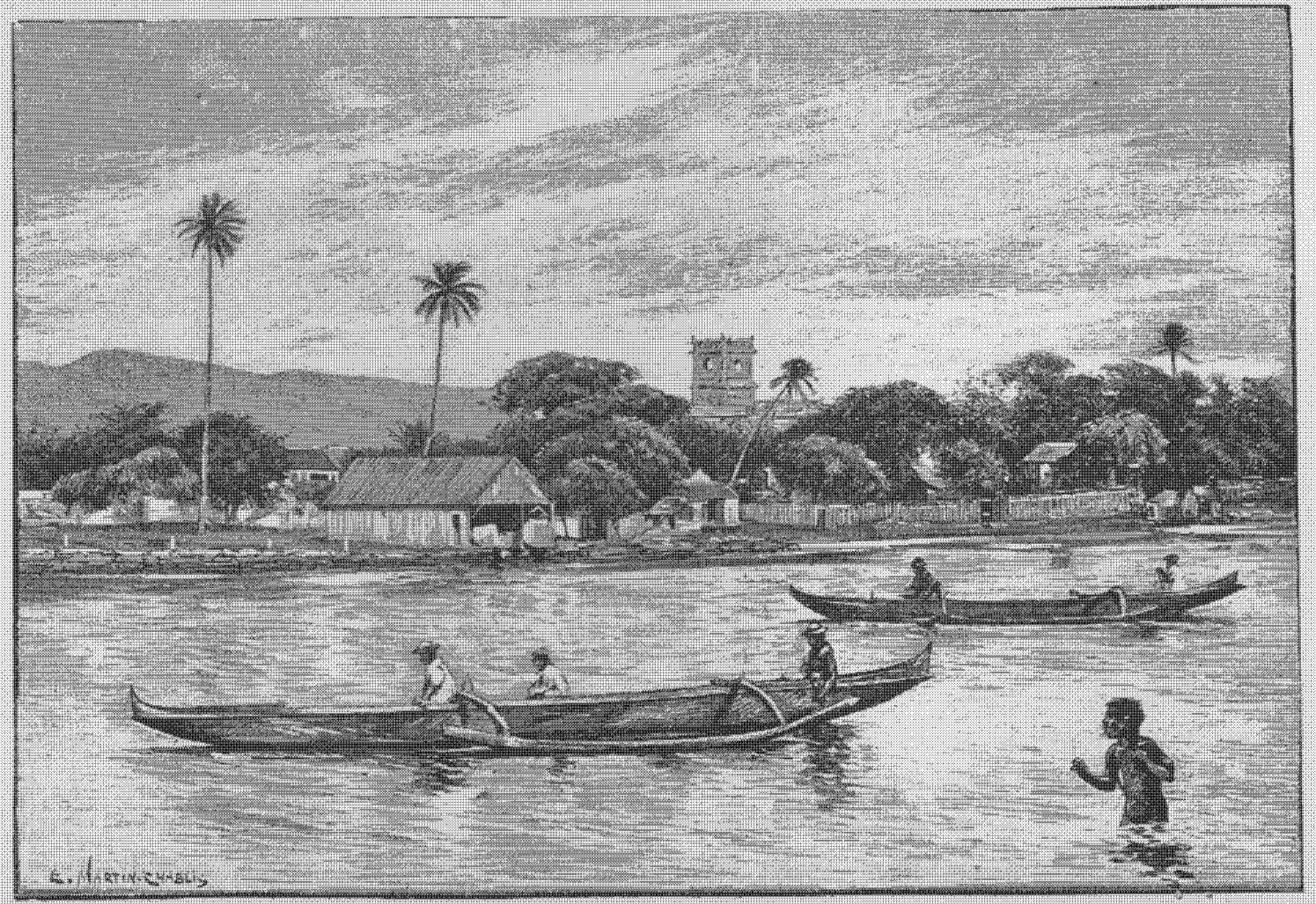
reparaissent les contre-forts verdoyants, les rivages dentelés, l'île entière et ses trois satellites : à l'ouest, Lanaï allongeant sa croupe luisante comme une baleine échouée; en face de nous, les vingt mille acres de landes incultes et désertes de Kahaolawe, et, au milieu du chenal, Molokini, roc dénudé qu'entoure une frange d'écume, asile inviolé des mouettes et des albatros. A plus de cinquante lieues, au fond de l'horizon incendié par le couchant, les arêtes d'Oahu et de Molokaï, indécises, flottantes, pareilles à ces nuées d'un gris de perle aux silhouettes fantastiques qui traînent sur la mer aux approches du soir. Au sud-est étincellent les trois coupoles neigeuses d'Hawaï : le Mauna-Kea, le Hualalaï et le Mauna-Loa, suspendues entre le firmament bleu et l'Océan plus bleu que le ciel.

Il est nuit close, l'ancre est levée, les feux s'allument devant les cabanes sur la côte, et cependant une clarté pâle baigne encore la haute cime. C'est sur elle que le soleil darde ses derniers rayons; c'est au-dessus d'elle qu'il surgira dans la splendeur nacrée de l'aube, comme s'il montait des profondeurs du cratère endormi. De là, sans doute, le nom d'Haleakala, « Maison du soleil », donné par les indigènes à la montagne.

Le canal Hawaïen qui sépare Mauï d'Hawaï est large d'une douzaine de lieues; agité comme

tous les bras de mer, il doit à son orientation spéciale du sud-ouest au nord-est, et au voisinage de terres élevées, un luxe de courants et de tourbillons qui le classent parmi les plus turbulents fleuves de l'Océan. Les vents refoulés par les montagnes s'engouffrent dans l'étroit passage et s'y livrent bataille, au grand détriment des navires obligés de courir des bordées et ne parvenant pas, toutes chaudières sous pression, à filer plus de cinq ou six nœuds à l'heure. C'est pourtant sur ce tumultueux détroit que se risque la mince pirogue creusée dans le tronc d'un cocotier. La brise fraîchit-elle, le pêcheur détache ses avirons, se blottit au fond du canot et laisse l'esquif flotter à l'aventure jusqu'à ce que la mer soit tombée, quitte à faire ensuite force de rames pour regagner le temps perdu; manœuvre primitive digne d'être signalée à l'attention des cercles nautiques des deux hémisphères. Telle quelle, les Canaques s'en trouvent bien et ne l'échangeraient point pour des combinaisons plus savantes ; elle a suffi à leurs ancêtres les guerriers de la Grande Terre, lorsqu'au nombre de dix mille ils s'élancèrent, sur leurs deux cents coquilles de noix, à la conquête de l'Archipel. L'épreuve est concluante aux yeux des hommes d'aujourd'hui.

Toute la nuit le *Kinau,* ballotté au gré des



PIROGUES A BALANCIER DANS LE PORT. (Honolulu.)

vents et du flot comme une simple pirogue, a louvoyé dans le canal. Au jour levant, il entrait dans des eaux plus calmes et mouillait à cent mètres du rivage, au fond de la baie de Kawaihae.

Le premier aspect de la grande île est décevant. Des laves, encore des laves; un immense plan incliné, sans dépression ni relief, monte de la mer jusqu'aux nuages chargés de pluie qui voilent l'horizon du côté de la terre. La côte est d'un accès difficile; partout des roches basaltiques, des blocs amoncelés, pointus ou tranchants, sur lesquels la vague déferle. La chaloupe louvoie prudemment dans ce dangereux dédale et nous dépose sur un étroit banc de sable au pied d'un hangar en bois que surmonte un drapeau. Ce bâtiment et quelques cabanes perchées dans les éboulis constituent le port de Kawaihae; on y amène à dos de mulet les produits des districts de Waimea et Hamakua, distants de quatre à cinq lieues. C'est aussi une station de pêche assez fréquentée, où foisonnent le hala, l'ohua, la bonite, tous les poissons brillants des mers hawaïennes. Les requins abondent dans la baie; on peut les voir, par bandes, tourner lentement autour du navire, guettant les détritus qui tombent, l'embarcation prête à chavirer sous un faux coup de barre, ou le maladroit dont le pied glisserait sur l'échelle. Aussi loin que le regard

peut s'étendre, pas un arbre, pas un buisson; par places, entre les pierres, quelques touffes d'une herbe rude, cassante comme du bois mort, entretiennent seules une maigre verdure.

Toute la côte occidentale présente ce caractère d'aridité et de désolation; il n'en était pas de même jadis, quand Cook et Vancouver y abordèrent pour la première fois. Alors, comme sur le versant oriental, se déroulaient de la montagne à la mer les impénétrables forêts; les torrents clairs couraient sous les fleurs; la moindre crique abritait un village. Les guerres, les épidémies, les sanglantes hécatombes en l'honneur des idoles, ont dépeuplé les cabanes. La hache et l'incendie ont rasé les grands bois. Les innombrables troupeaux ont achevé l'œuvre de destruction. Lorsqu'à la fin du dernier siècle les Anglais importèrent dans les îles quelques spécimens des races ovine et bovine, les chefs, justement flattés du cadeau, avisèrent à en tirer le meilleur parti possible, et tout d'abord à soustraire les intéressants animaux aux appétits voraces de la foule. A cet effet, ils les déclarèrent *tabus,* c'est-à-dire sacrés, inviolables; porter la main sur eux équivalait à un sacrilége entraînant la mort du coupable. Cette mesure atteignit complétement son but et favorisa la prompte reproduction des espèces. Le malheur voulut

qu'on oubliât de l'abroger, et, ainsi que cela arrive fréquemment, le mal naquit de l'excès même du bien. Les troupeaux se multiplièrent dans de telles proportions que ce paradis des bêtes fut tondu jusqu'au dernier brin d'herbe. Il fallut bien se résigner, quoiqu'un peu tard, à mettre un terme aux dégâts de ces races par trop prolifiques; des battues furent organisées. Mais les dégâts étaient immenses, irréparables. Aujourd'hui encore, quantité de bœufs et de chèvres à l'état sauvage errent dans les halliers, au centre de l'île.

A peu de distance de la station subsiste un curieux vestige des temps barbares, le temple païen le plus vaste et le mieux conservé de l'Archipel. Ce *Heïau* consiste en un grand tumulus de 300 pieds de long sur 150 de large, soutenant une série de terrasses superposées. La muraille d'enceinte n'a pas moins de huit pieds d'épaisseur à sa base : la tradition rapporte que les matériaux qui la composent furent apportés pierre à pierre de la vallée de Polulu, éloignée de plus de douze milles, par une file de travailleurs rangés en bataille de la carrière au lieu choisi pour la construction de l'édifice. Sur la terrasse supérieure qui devait être l'enceinte sacrée, réservée aux prêtres et aux chefs, se dressent trois autels; dans le mur sont creusées des niches destinées, selon toute apparence, aux idoles; l'une

d'elles, de dimensions plus vastes que les autres, est pratiquée dans la paroi qui regarde le nord-est. Là sans doute résidait la divinité supérieure à laquelle le temple était dédié. Il y a soixante-dix ans, on y célébrait encore des sacrifices humains pour implorer les dieux secourables, pour prévenir les embûches des divinités chagrines, à l'époque d'un tremblement de terre ou d'une épidémie, à la veille d'un combat, au lendemain d'une victoire.

Un jour, dit la légende, un chef nommé Umi, vainqueur de six autres chefs ligués contre lui, célébrait son triomphe et sacrifiait quelques captifs en manière d'action de grâces, quand la voix du dieu Kuakino se fit entendre du haut des nuages, demandant au roi d'autres hommes. Umi continua le sacrifice, mais la voix résonnait de plus belle, pressante, impérieuse. Tous les prisonniers immolés, l'implacable dieu criait toujours : « Des hommes! des hommes! » Que faire ? Le roi avait auprès de lui son favori; s'en séparer, c'était bien dur, et le monarque s'y refusa longtemps. Mais la voix céleste devint si menaçante qu'il n'était plus possible de faire la sourde oreille. Le métier de courtisan a ses exigences, parfois fort dures, et le pauvre favori dut sacrifier sa vie aux scrupules de conscience de son prince. Il ne restait près de l'autel que le prêtre

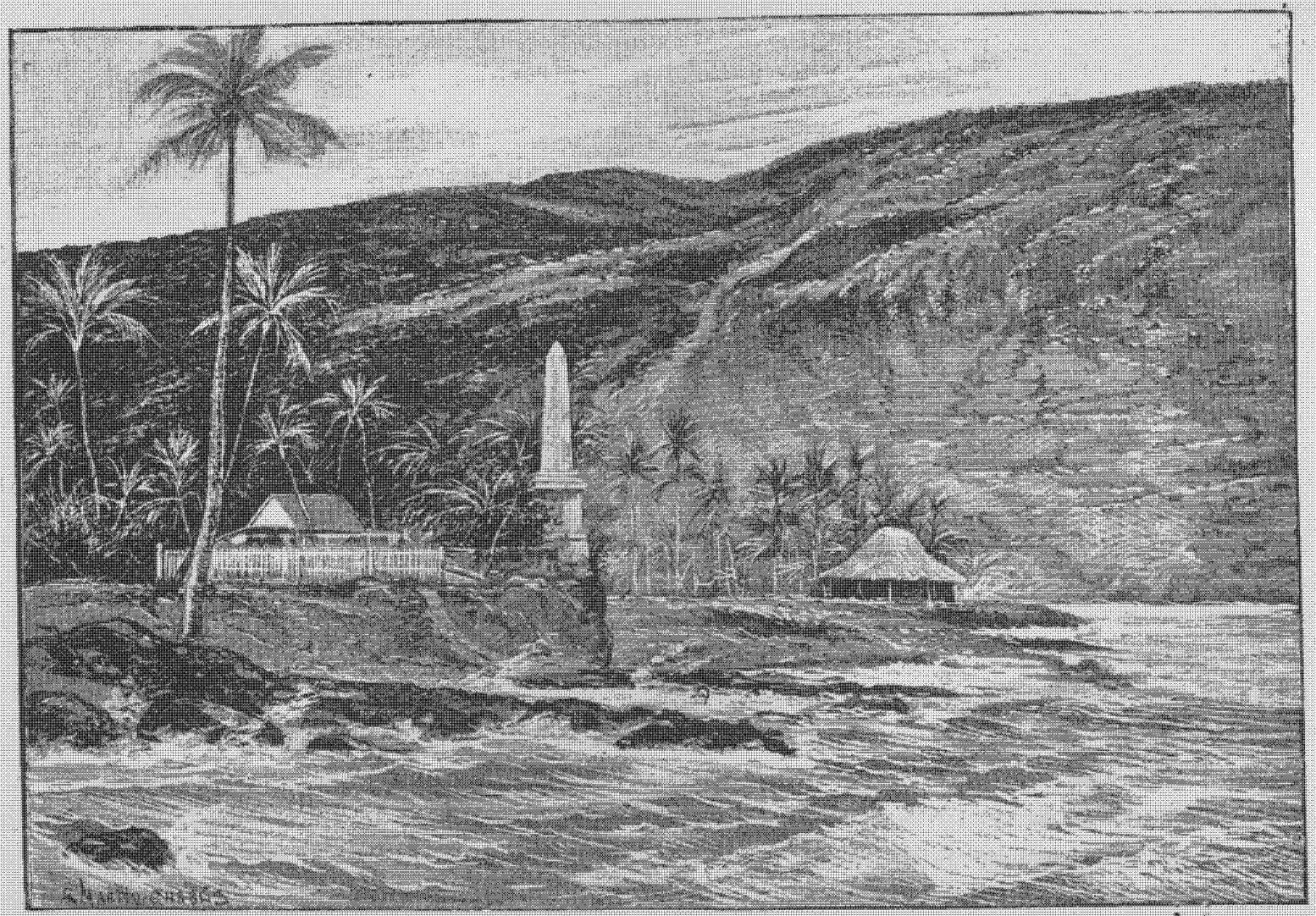
et le roi. Le dieu se déclara satisfait. Il n'eût plus manqué qu'il poussât la plaisanterie jusqu'à vouloir goûter aussi du sang royal. Je ne sais si je me trompe, mais je vois là une complicité possible au service des héritiers présomptifs désireux de hâter l'échéance de la succession paternelle, un précieux instrument de haute politique dont les avantages n'auront pas échappé à MM. les augures, qui, à défaut d'autres qualités, me paraissent avoir possédé un assez joli talent de ventriloque.

Le sacrifice accompli, les victimes restaient exposées sur l'autel pendant deux jours. Le troisième jour, au matin, les cadavres, à demi putréfiés, étaient exposés sur une large pierre légèrement concave, en dehors du temple, au pied de la muraille qui fait face à l'orient. Là on procédait à leur dissection. Les chairs étaient brûlées sur les autels avec des bois odoriférants; les os, après un séjour prolongé dans l'eau de mer et un lavage méticuleux, étaient liés par paquets, puis enfouis aux abords de l'enceinte sacrée. Le sol, sur une étendue de plusieurs acres, n'est qu'un immense ossuaire, et le voyageur trébuche à chaque pas dans les sinistres cachettes fouillées par les chacals et les chats sauvages.

En continuant à longer la côte occidentale, on pénètre bientôt dans la baie profonde de Kealakakua, où fut massacré le capitaine Cook, le

14 février 1779. Tout le monde connaît les circonstances qui amenèrent sa mort lors de son second voyage à Hawaï. Les naturels, le prenant pour un dieu de la mer, lui avaient témoigné longtemps beaucoup d'égards, quand l'un d'eux, plus sceptique, remarqua que le dieu mangeait, buvait et dormait comme un simple mortel. Le sauvage, résolu à en avoir le cœur net, recourut à un expédient décisif, et lança une flèche sur le marin sans défiance ; le sang jaillit, le blessé jeta un cri de douleur. Ce cri, cette goutte de sang, venaient de trahir son origine terrestre, et il tomba sous les coups de ses anciens adorateurs, qui ne pouvaient lui pardonner de s'être joué aussi longtemps de leur crédulité. La baie est sévère, entourée d'escarpements noirs ; entre la mer et la base de la montagne s'étend un terrain uni et découvert, où l'amirauté anglaise a érigé un monument à la mémoire de l'illustre voyageur.

Deux cocotiers s'élevaient à l'endroit même où il succomba ; l'un d'eux, mort, dépouillé de son plumet, pareil à une mince colonne de marbre, mais solide sur ses racines et capable de défier longtemps encore les coups de vent : des chaînes, des ancres, des avirons disposés autour du vieil arbre témoin du meurtre, rappelaient d'une façon simple et grande le souvenir du marin. Le bon goût britannique a mis à la place un obélisque.



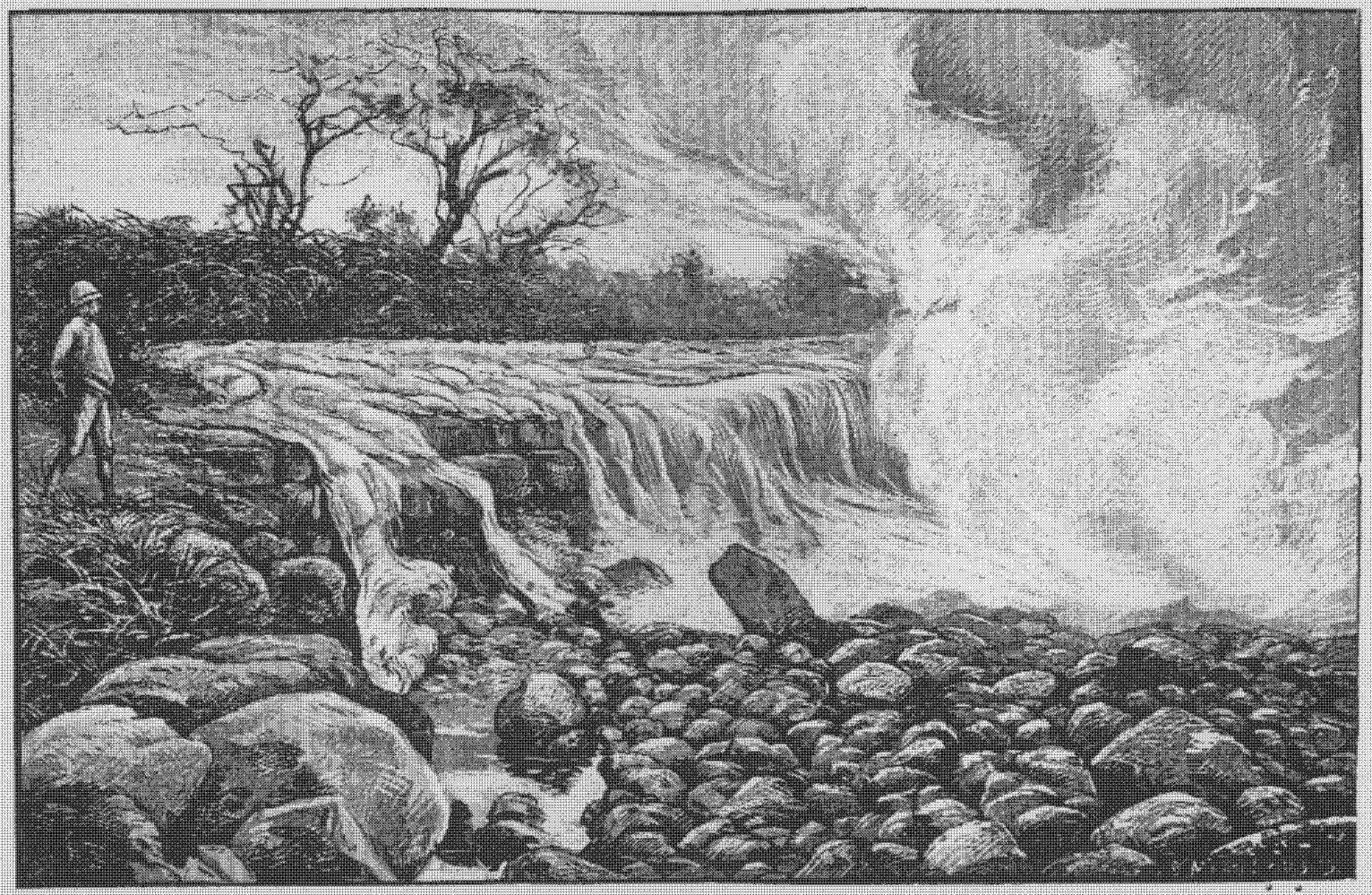
BAIE DE KERLAKAKIRA ET MONUMENT DU CAPITAINE COOK (côte occidentale d'Hawaï).

Au lieu de poursuivre sa route vers le sud, le *Kinau* vire de bord, et, pour la seconde fois, les grèves pelées et mornes de Kawaihae défilent lentement devant nous. Enfin nous doublons la pointe de Kohala et rasons la côte orientale. La transition est saisissante. Aux horizons désolés succèdent des falaises gigantesques, le long desquelles, de la cime à la base, pendent en lourdes franges les lianes multicolores. Aux moindres aspérités se cramponnent les pandanus au feuillage en fer de lance, les cactus, les figuiers; des grappes d'ohias cramoisis se balancent au-dessus de l'eau. De loin en loin, dans la muraille à pic, une profonde entaille d'où bondit un torrent furieux. Les neiges de la montagne fondent en un nombre infini de ruisseaux; les plus impétueux ont tracé leur lit dans les terres grasses, creusé des vallées, uni les roches; les autres s'éparpillent en minces rigoles et se précipitent d'une hauteur de deux mille pieds, fils d'argent brodant la draperie verte. La brise les saisit dans leur chute, les tord et les réduit en une impalpable poussière qui se pose brillante à la pointe des feuilles. En moins d'une heure, nous comptons soixante de ces silencieuses cascades, qui se perdent non dans l'Océan, mais dans l'air.

Les eaux sont si profondes que le bâtiment se maintient à moins de deux cents mètres du rivage,

et l'on entend distinctement les vagues s'engouffrer dans les grottes ouvertes au pied des falaises, avec un bruit de cloches sonnant à toute volée. La nuit tombe sur ces merveilles.

Au jour levant, nous montons sur le pont; le navire est immobile sur ses deux ancres, au centre d'une large baie; une ligne de cocotiers court le long du rivage, où sont jetées çà et là dans un beau désordre, comme une boîte de jouets de Nuremberg renversée sur le gazon, les petites maisons blanches de Hilo. En arrière, les terres montent en pente douce, coupées de champs de cannes et de taros, jusqu'aux forêts vierges, que dominent les dômes lointains des deux volcans, à droite le Mauna-Kea, cratère éteint, à gauche le Mauna-Loa, d'où s'échappe une épaisse colonne de fumée. La rade décrit un arc de cercle d'environ quatre lieues d'une régularité absolue. Du côté nord la côte est escarpée, formée de tufs couleur d'ocre rouge, supportant des terres de même nuance; à droite du village est l'embouchure d'une rivière encaissée, dont le courant violent forme une barre dangereuse. A partir de ce point la côte s'abaisse au niveau même de l'Océan, tellement qu'à distance on la croirait inondée; au sud, l'île des Cocos, banc de sable isolé seulement à marée haute, commande l'entrée de cette rade que les indigènes nomment Waïahua,



CASCADE DE LAVE SUR LE VERSANT DE LA MAUNA LOA (Hawaï).

et les géographes anglais Byron-Bay, le meilleur port naturel des îles et l'un des beaux golfes du monde.

Les petites pirogues à balancier entouraient le steamer : l'une nous reçut avec nos bagages et nous déposa un quart d'heure plus tard sur la plage, au milieu d'une vingtaine de naturels criant, riant, gesticulant, offrant leurs bons offices dans un canaque émaillé d'anglais d'une drôlerie irrésistible. Il n'y a point d'hôtellerie. Un employé du gouvernement, M. Arnold, donne volontiers l'hospitalité aux étrangers, moyennant une rétribution modeste. Nous nous dirigeons donc vers la demeure indiquée, escortés d'une foule bruyante, dont l'animation redouble au moment où nous passons devant une jolie église en bois, flanquée de deux tourelles. Les braves gens nous montrent une cabane sous les arbres, à deux pas de la chapelle, en accompagnant le geste de l'exclamation suivante lancée à tue-tête :

— Carolo!..... Carolo!.....

Celui qui habite là est un prêtre français, le Père Charles Pouzot; ses collègues de la mission d'Honololu nous avaient chargés de quelques commissions à son adresse, en y joignant une lettre de recommandation très-pressante, précaution assurément superflue, car l'étranger est toujours le bienvenu sous l'humble toit du mission-

naire ; c'est là qu'il devra aller chercher des renseignements précis sur le pays, les distances, l'itinéraire à suivre, les difficultés à vaincre. Le Père Charles nous les fournira d'autant plus complets, qu'il vit ici depuis une quarantaine d'années ; il n'est pas de sentier qui ne lui soit familier, pas de hutte indigène où il n'ait dormi durant ses longs voyages. Nous sommes allés lui faire visite le jour même. Il arrivait d'une tournée dans le voisinage, et nous le trouvâmes encore guêtré, éperonné, assis, un livre à la main, sous l'auvent de sa maisonnette ; à quelques pas de là, sous un hangar à l'extrémité d'un petit enclos plein de fleurs, le cheval fatigué se roulait dans l'herbe fraîche.

Le Père Charles est un homme de soixante-cinq à soixante-dix ans, encore vigoureux, aux traits fins, d'une ardeur toute juvénile. Il nous reçoit à bras ouverts et s'informe de nos projets. Nous comptons nous rendre par le chemin le plus direct au principal cratère en activité, le Kilauea ; de là gagner la côte méridionale et revenir à Hilo en suivant le bord de la mer, route beaucoup plus longue que la précédente, mais qui nous permettrait de parcourir une des parties les plus sauvages et grandioses de l'île, le district de Puna. Pour cela trois choses sont indispensables : de la patience, un estomac complaisant et de

bons chevaux. Le prêtre approuve notre plan et se fait fort de nous procurer à bref délai des montures robustes. D'ici là, nous compléterons nos préparatifs et passerons le temps à muser comme de vulgaires Canaques le long des sentiers fleuris, au bord des ruisseaux ou sur la plage. L'entretien se prolongea fort tard; nous accablions le vieillard de questions sur Hawaï, et lui ne se lassait pas de nous interroger sur cette France qu'il n'avait pas revue depuis un demi-siècle. Il fallut aussi visiter ses domaines, à commencer par la chapelle, assez grande, bien close, garnie d'une double rangée de bancs et d'une tribune. Aux murs sont accrochés, en guise de tableaux, des festons de fleurs et de mousse, des bandes de calicot rouges, blanches et bleues, où s'étalent en grosses lettres des versets des livres saints, traduits en canaque, et peut-être ne faut-il pas voir un simple effet du hasard dans l'assemblage des nuances, qui rappelle le drapeau de la patrie. Plus modeste est le presbytère, composé de deux petites chambres blanchies au lait de chaux, aux cloisons disjointes où l'air joue, où suinte la pluie, en dépit du papier d'emballage et des vieux journaux appliqués sur les fentes.

Hilo est la capitale d'Hawaï, la résidence d'un gouverneur et d'un shérif. En fait, c'est un

hameau dans la jungle, au point de rencontre de deux sentiers, l'un montant de la mer à la forêt, l'autre serpentant le long de la côte. Il n'y faudrait pas chercher les avenues macadamisées, les résidences somptueuses, le mouvement, le bruit d'Honolulu; jamais véhicule n'a roulé dans les deux rues à peine nivelées, bordées de haies envahissantes; on ne peut circuler dans l'île qu'à cheval ou en litière. Les étrangers, peu nombreux encore, demeurent pour la plupart dans leurs plantations à plusieurs milles du village; aussi les maisons dignes de ce nom sont-elles fort rares. Presque toutes les habitations cachées sous les dattiers, les palmiers et les bambous, soit au bord de la rivière ou près de la mer, sont des cases de paille ou de branches entrelacées dont les propriétaires, enfants du pays, se contentent de peu, vivent au jour le jour, sans souci, heureux comme des poissons dans l'eau. La comparaison est d'autant plus juste qu'elle s'applique à un peuple amphibie; tous ces gens-là passant au bain une bonne moitié de leur existence; ils nagent et plongent sans avoir jamais appris, d'instinct; dès l'âge le plus tendre, leur jeu favori consiste à folâtrer au pied des cascades, ou à recevoir le choc de la lame.

La rivière Waïluku, après un cours des plus turbulents, franchit un dernier palier et se précipite dans l'Océan, au fond d'une anse profonde.

De toutes parts, les rochers surplombent, et, des deux rives, les grands arbres chargés de plantes parasites s'inclinent sur l'abîme d'où monte un souffle frais aux heures les plus chaudes du jour. Là, du matin au soir, des enfants, des jeunes filles, prennent leurs ébats. Une étroite plate-forme où l'on accède en rampant sur les rugosités de la paroi humide, est le rendez-vous des plongeuses intrépides. Elles s'y installent avec des provisions pour la journée, les calebasses de poï et des fleurs. Elles s'y reposent entre deux baignades.

Par moments, on les voit se lever au nombre de cinq ou six, parées de guirlandes, leurs longs cheveux flottant au vent sur la chemise bariolée, et venir se placer sur un rang au bord du précipice. Puis, jetant un grand cri, elles s'élancent en se tenant par la main, pour reparaître dans le même ordre, rieuses, aveuglées, la couronne de travers tombant sur les épaules, appelant leurs compagnes qui, assises trente pieds plus haut sur la terrasse gazonnée, le buste en avant, les jambes pendantes, les observent.

Les hommes affectionnent un autre exercice, lequel exige une force et une souplesse peu communes. Munis d'une planche solide de six pieds de long sur deux de large, très-lisse et soigneusement huilée, spécialement destinée à ce genre

de sport, ils entrent dans la mer au moment du ressac, poussant devant eux leur pièce de bois jusqu'à une distance d'un demi-mille ; puis, cessant de nager, ils s'allongent à plat ventre sur la planche et, soudain, comme mus par un ressort, se dressent debout, les bras étendus, en équilibre, tantôt enlevés sur la crête des vagues, tantôt glissant dans le creux de la lame. Le flot les ramène vers la plage à la vitesse d'un cheval au galop. Ils n'ont pour tout vêtement que le *malo*, lambeau d'étoffe noué autour des reins ; leurs chairs ruisselantes prennent au soleil des reflets d'or, la planche qui les supporte disparaît sous l'écume, et c'est un spectacle étrange que celui de ces hommes soutenus sur les eaux par une puissance invisible.

Nous avons fait marché avec un maquignon indigène. Les bêtes qu'il nous a présentées ont bonne apparence : de petite taille, mais ardentes, fougueuses, elles ont la tête fine, le jarret sec, le sabot menu, le large poitrail du cheval de Californie, et seront capables de supporter un long voyage, aux allures vives, par tous les chemins. A tout hasard, et pour les éprouver, le père Pouzot nous propose une excursion jusqu'à la cascade de l'Arc-en-ciel, à trois lieues de Hilo, sur la rivière. Le sentier est raboteux, coupé de fossés et de haies, et fournira à nos montures l'occasion de faire leurs preuves. Une heure plus

tard, nous partions en compagnie du missionnaire et d'un jeune prêtre, le Père Bonaventure, arrivé depuis peu, pour assister son aîné, et fier de recevoir les leçons d'un tel maître. Le vieillard néanmoins ne semble nullement disposé à renoncer sitôt à la dure existence de coureur des bois; c'est plaisir de le voir, droit comme un I sur sa haute selle, enlever sa bête au galop de chasse, sauter les arbres renversés, passer d'un bond les fondrières. Une fois même, près d'un ruisseau, au moment de prendre son élan, le cheval glissa, s'abattit dans le courant rapide et eût, dans sa chute, désarçonné un cavalier moins habile; mais, redressé aussitôt d'une main ferme et poussé en avant de l'éperon et de la voix, il faisait un effort suprême et sautait sur l'autre bord, reprenant sa course de plus belle, malgré les aspérités du terrain.

La cascade de l'Arc-en-ciel (Rainbow-Fall) tombe d'une hauteur de vingt mètres dans une cuve parfaitement circulaire, dont les parois sont tapissées d'une végétation luxuriante : les fougères, les lichens, ont jeté sur elles leur trame brillante et serrée. Le volume d'eau n'est pas considérable, mais les rayons du soleil frappant obliquement le mince rideau de vapeurs qui s'élève du gouffre provoquent d'incessants jeux de lumière.

Au lieu de rentrer par la même route, nos compagnons nous ont fait faire un assez long détour afin de visiter un malade. Sur la lisière de la forêt, dans une case isolée, un Canaque presque centenaire était assis sur un tas de feuilles sèches. Il se souleva péniblement à notre approche, nous serra les mains et, tout joyeux, entama une longue conversation avec les deux prêtres. En dépit de sa solitude et de ses infirmités, le pauvre diable ne s'éteignait pas dans l'abandon; à portée de sa main des calebasses pleines, une jarre contenant de l'eau, devant la hutte un grand feu flambant, attestaient les soins d'une charité discrète et toujours en éveil. Rien, du reste, n'annonçait que sa fin fût prochaine; sinon, nous eussions trouvé une assistance nombreuse épiant ses derniers moments. Il semble qu'un instinct particulier et rarement en défaut avertisse le sauvage du péril qui menace l'un des siens. On dirait qu'il entend venir la mort dans l'ombre, à pas de loup, et il la devance. Dès qu'un indigène est près de trépasser, ses parents, ses amis et les amis de ses amis accourent, font cercle autour de la cabane, et entonnent la prière des agonisants, l'*Anaana* qui doit, dans leur pensée, hâter l'essor de l'âme souffrante. Ils restent là des journées entières, couvrant de leurs voix les plaintes du mourant; ce dernier, dans les courts in-

stants de répit, sent qu'il n'est pas seul, et que ses frères l'accompagnent jusqu'à l'entrée des mystérieux pays du rêve d'où nul n'est jamais revenu.

De ce point, le regard embrasse un immense horizon, la courbe harmonieuse de la baie et le profil fuyant de la montagne. A droite, une traînée blanche, semblable à une rivière glacée, se détache sur le vert des forêts. C'est la grande coulée de lave de 1882. Nous la suivons en redescendant au village : sa surface plissée, bossuée, menaçante, fait songer au chaos des vagues pendant la tempête. La lave a le reflet de l'acier et rend, lorsqu'on la frappe du pied, un son métallique ; elle s'est avancée à moins d'un mille de Hilo. Pendant ces jours d'alarme et de terreur, les Canaques implorèrent la clémence des divinités anciennes. Ils s'assemblèrent sur une colline à l'ouest du village, récitèrent les hymnes sacrés des ancêtres et se livrèrent à un véritable massacre de chèvres et de moutons. Vous ne leur ôterez pas de l'idée que la déesse du Feu a été touchée de ces sacrifices. La preuve en est que le torrent dévastateur s'est arrêté précisément au pied du coteau où priait la foule prosternée. Cette éruption est la dernière en date. Depuis cette époque, la pression des matières en fusion ne s'est révélée que par des grondements

souterrains et des trépidations constantes. Un jour se passe rarement sans oscillations, et nous en ressentîmes une assez violente le soir même, tandis que nous causions de toutes ces choses dans le jardinet de la Mission.

Nous devions nous mettre en route le lendemain au petit jour. Un instant, il avait été question de retarder notre départ, afin de permettre à l'un ou l'autre des missionnaires d'être du voyage ; mais ils sont retenus ici par leur école et leurs malades, et ne pensent pas pouvoir s'absenter avant une semaine. D'un autre côté, la saison des pluies est proche, et il serait imprudent de ne pas mettre à profit les derniers beaux jours. D'ailleurs, en ce moment, nous avons chance de trouver le cratère encore plus actif qu'à l'ordinaire. Les secousses éprouvées, les craquements entendus depuis quelque temps, indiquent une agitation anormale de la masse ignée. Il faut donc se hâter, et nous prenons à regret congé de nos nouveaux amis, avec l'espoir de les revoir avant peu.

Nous regagnions notre logis à pas lents, bien que l'heure fût avancée; mais je ne pouvais m'arracher au charme pénétrant de la nuit. Jamais je ne l'avais vue si tranquille et si pure. Celui qui n'a point goûté la douceur des soirées tropicales ne peut se faire une idée de leur incomparable beauté. Une clarté bleue baigne le vil-

lage endormi. A l'occident, dans la direction des lacs de feu, passent des lueurs pourpre, et, de minute en minute, un grondement prolongé nous fait chercher avec inquiétude à l'horizon les signes précurseurs d'un orage. Mais la tempête a lieu sous nos pieds. Autour de nous, tout est paisible. La brise est morte, pas une feuille ne bouge. Le ciel est plein d'étoiles.

XI

ALOHA, PÉLÉ!

L'île d'Hawaï a la forme d'une pyramide triangulaire tronquée dont les côtés sont figurés par les pentes du Mauna Kea, au nord (4,253 mètres), du Mauna Loa, au sud (4,195 mètres), et du Hualalaï, à l'ouest (3,043 mètres). Le Mauna Kea est un groupe de quatre cratères refroidis depuis des siècles. L'activité volcanique a son principal foyer dans le Mauna Loa et les grands lacs de lave creusés sur ses flancs. En réalité, toute la partie méridionale de l'île, depuis la baie de Hilo jusqu'au district de Kau, est une terre inachevée, mouvante, mince écorce recouvrant un abîme de flammes. Les études auxquelles ont donné lieu ses bouleversements successifs ne remontent qu'à une soixantaine d'années. De 1822 à 1882, on a compté six grands cataclysmes, dont les plus importants se produisirent en 1852, en 1855 et en 1868. Le 20 février 1852, le versant oriental du volcan se fendit à peu près à égale distance de la base et

de la cime, et de la fissure s'échappa une nappe de feu qui coula pendant vingt jours et vingt nuits, desséchant les cours d'eau, comblant les vallées, incendiant les forêts sur un parcours de trente-cinq milles, tandis que du sommet de la montagne s'élevait une colonne de feu haute de mille pieds, visible à quatre-vingts lieues au large. La coulée qui descendit au mois d'août 1855, plus considérable encore, eut une longueur totale de soixante milles sur une largeur variant de un à trois ; pendant *quinze mois* consécutifs elle se traîna vers le nord-est et s'arrêta à cinq milles en arrière de Hilo. L'éruption d'avril 1868 ne dura que quelques jours, mais les conséquences en furent désastreuses : elle ravagea une riche contrée, la vallée de Kapapala, au sud de l'île, à quatorze lieues de Hilo, engloutit des villages entiers et coûta la vie à plusieurs milliers de personnes.

Le Kilauea, vers lequel nous nous dirigeons, est un cirque immense ouvert à une époque inconnue à l'est du cratère primitif, dont il est aujourd'hui le principal exutoire. Il a eu, lui aussi, ses éruptions, distinctes des précédentes et non moins terribles ; celle du mois de juin 1840 a laissé chez les naturels un impérisable souvenir d'effroi. Elle fut précédée de craquements sinistres, de violents soubresauts : la lave se frayait sous

terre un passage. Puis brusquement, à mi-côte, la montagne creva, et la fissure béante vomit pendant trois semaines un fleuve de feu, large d'une demi-lieue. En certains endroits, l'épaisseur de la nappe atteignit deux cents pieds, et, d'après de récents calculs, le volume des matières écoulées dans cette seule éruption ne serait pas inférieur à *quinze milliards quatre cents millions de pieds cubes*. La ligne des côtes fut modifiée de fond en comble, la mer bouillante se souleva, rejetant à la surface les poissons morts, les Canaques épouvantés crurent que la fin du monde était venue.

La distance qui sépare Hilo du cratère est de trente milles en ligne directe, douze lieues, qui équivalent à près du double sur cette route accidentée. Il faisait à peine jour, que déjà nous traversions, au trot allongé, un terrain découvert, bas, marécageux, inculte, où s'élevaient par milliers les flamands roses, les pluviers et les bécassines, entre les grands roseaux trempant dans l'eau noire.

Au début, le chemin, en dépit des bosses et des trous, est tolérable, et il convient d'en profiter pour prendre un peu d'avance, car la dernière partie du trajet est extrêmement pénible, et rien n'est moins séduisant que la perspective de se trouver surpris par la nuit en pays désert, au mi-

lieu des fourrés inextricables où, le soleil tombé, le voyageur doit s'arrêter net et attendre le jour, roulé dans son manteau, immobile comme une vedette, sous peine de se rompre le cou dans quelque crevasse. Du reste, la légèreté de notre bagage nous permettra d'accélérer l'allure : une couverture roulée en arrière de la selle, deux ou trois boîtes de conserves et un peu de biscuit dans les besaces qui battent les flancs du cheval, c'est là tout ce qu'il est permis d'emporter, dût le voyage se prolonger pendant plusieurs jours. Un équipement plus complet serait un embarras, et l'on se verrait contraint d'en abandonner bientôt la plus grande partie pour soulager la monture. De même, afin de rester libres de nos mouvements et de forcer au besoin les étapes, nous avons renoncé à prendre avec nous un Canaque. Les indigènes sont en général médiocrement montés, ennemis des marches prolongées, et n'hésiteront jamais entre un effort pour secouer leur indolence naturelle et l'ennui de coucher à la belle étoile : bien peu parlent ou comprennent l'anglais; en revanche, ils feront des pauses interminables à chaque hutte, sans souci de l'heure, dont la notion leur échappe, et seront une cause perpétuelle de retards. Que faire d'une escorte? Le pays est sûr. A part les chiens sauvages et les chacals, les forêts ne recèlent aucun fauve. En fût-il autrement,

le guide aurait infailliblement disparu pour se mettre à l'abri au moment critique. Le mieux, de l'avis de tous, est de ne compter que sur soi-même et sur son cheval. Ce dernier mais indispensable auxiliaire ne nous fera pas défaut. Le maquignon, une fois n'est pas coutume, s'est conduit en honnête homme, et nos bêtes se comportent bien.

Au bout d'une heure le sentier s'est rétréci, et il faut cheminer à la file, la lande s'est transformée en une admirable forêt. J'y pénétrais un peu prévenu, je l'avoue, par les descriptions enthousiastes qu'on m'en avait faites, et redoutais une déception. Des marins, gens blasés de leur nature, n'hésitaient pas à affirmer qu'ils n'avaient rien vu de plus beau sur les rives de l'Amazone. L'assertion me semblait un peu hasardée. Et voilà qu'à mon tour je le subissais, ce charme irrésistible de la forêt enchantée.

De tels spectacles défient toute description. La langue n'a pas assez de mots pour exprimer les prodiges de cette inépuisable nature, et la plus jolie phrase du monde ne rendra pas le bruit de la rosée roulant sur les feuilles, le craquement des branches rompues, le ramage des aras et des oiseaux de paradis. Les silhouettes neuves, les nuances changeantes, les prestigieux effets de lumière, les brusques silences, dégénèrent en

d'inévitables redites, et l'infinie variété engendrera la monotonie. Vainement s'efforcera-t-on de communiquer l'impression ressentie en faisant appel à l'imagination du lecteur; la réalité dépasse les conceptions du rêve, et quiconque n'a pas vu de ses yeux l'épanouissement de la flore tropicale en comprendrait difficilement la majesté.

A mesure qu'on avance, on se rend mieux compte du soulèvement qui fit émerger les îles. Le sol résonne sous les sabots du cheval. Il n'y a pas apparence de terre; l'exubérante végétation qui nous environne sort des cassures de la lave, comme l'herbe croît entre les pavés. Les pluies incessantes inondant cette croûte encore tiède décuplent la vigueur des germes. Les racines pénètrent dans les plus petites fentes, se gonflent, font éclater la roche, et l'arbre pousse droit et élancé dans cette pierre où sont agglomérés tous les éléments de la vie. Ici la matière ignée ne fait pas seulement œuvre de dévastation et de mort, elle est aussi féconde et créatrice : elle refoule l'Océan, étend les rivages, élève les montagnes; elle constitue la charpente, la substance même de ce monde naissant.

Peu à peu toute trace s'est effacée, le sentier a disparu sous un amas d'herbes folles où nous enfonçons de plus en plus; les chevaux en ont jusqu'au poitrail; bientôt ils sont forcés de lever

la tête pour éviter les morsures des ronces ; agiles néanmoins, et n'avançant qu'avec prudence, à pas comptés, une erreur de leur part n'est pas à craindre. Ce n'est pas la première fois qu'ils parcourent la route, dont les mille détours leur sont familiers. Il serait du reste presque impossible de s'écarter de la voie frayée, on s'ouvrirait difficilement passage à travers l'impénétrable fourré autrement qu'à coups de hache. Les plantes sarmenteuses ou piquantes font la haie. Les fougères arborescentes qui atteignent une hauteur de plusieurs mètres dressent leurs tiges moussues d'où pend une chevelure soyeuse d'un blond clair, pêle-mêle avec les bouquets de *haos,* arbustes singuliers, dont les fleurs sont blanches le matin, jaunes au milieu du jour, et rouges le soir. Les mousses, les feuillages découpés que nous cultivons en serre pour les disposer avec art sur nos guéridons ou nos cheminées, prennent ici des dimensions colossales : ce qui chez nous serait brin d'herbe, devient arbre sous ce climat. Au-dessus de ces halliers, les géants élèvent leurs troncs lisses dont les plus basses branches sont à cinquante pieds du sol ; mais ils ont beau monter fièrement vers l'air et la lumière, le parasite s'attache à eux et les terrasse : la liane s'enroule, d'abord ténue comme un fil ; puis, de jour en jour plus forte, elle serre les mailles de son filet, se

JUNGLE D'HAWAÏ. — CHEMIN DU VOLCAN.

noue aux rameaux inférieurs, d'où elle retombe en grappes fleuries jusqu'à terre et projette de nouvelles racines. Ses festons se balancent d'arbre en arbre, et la haute futaie enguirlandée revêt un aspect fantastique. De temps en temps une sorte de détonation retentit, accompagnée d'un froissement de feuilles déchirées, de branches arrachées et tordues. Le vieil arbre, vaincu, déraciné, chancelant sous la tension des câbles fleuris, s'abat lourdement, et la broussaille l'ensevelit bientôt sous un épais linceul de verdure. Les rayons du soleil n'éclairent jamais ces profondeurs, où flotte un demi-jour comme sous la nef d'une cathédrale.

Quatre heures de marche nous amènent à la lisière du bois, dans une vaste clairière, en vue du village d'Olaa, quelques huttes bâties autour d'un petit étang alimenté par les pluies, situées à mi-chemin de Hilo et du volcan. Mais nous n'y fîmes qu'une courte halte, le temps de rafraîchir nos chevaux et de prendre un repas sommaire. Le ciel se couvrait vers l'ouest, un vent d'orage soufflait, et tout faisait prévoir que la journée ne s'achèverait pas sans ondées. Il pleut presque chaque jour sur cette côte, qui est la plus arrosée de l'archipel et peut-être de toute la zone torride; la quantité d'eau qui s'y déverse en une année a été évaluée à plus de cent *inches* ou pouces

anglais. Le moment était venu de faire connaissance avec ces formidables ondées auprès desquelles les plus fortes averses des pays tempérés ne sont que brumes légères. En effet, nous n'avions pas fait deux milles que de larges gouttes s'aplatissaient sur les feuilles avec le bruit d'un caillou lancé contre une plaque de tôle. Puis la tempête se déchaîna furieuse. Un instant, les branches nous protégèrent, mais bientôt secouées, entre-choquées, elles livrèrent passage à de véritables cataractes. Trempés, aveuglés, pouvant à peine respirer, nous nous fions à l'adresse et à l'instinct de nos chevaux. Sous la pluie qui les cingle, ils ont pris le galop et détalent en dépit des obstacles. La pente est peu sensible, mais, à mesure qu'on s'élève, le sentier est de plus en plus mauvais, hérissé de rocs pointus, troué de fondrières, encombré d'arbres couchés par la tourmente. N'importe, les bonnes bêtes vont leur train sans un faux pas, sans un écart. Nous devons approcher du but; mais non : la forêt s'étend désespérante, éternelle. L'ouragan redouble et le jour baisse, quoiqu'il soit à peine deux heures. Rien n'annonce le voisinage du cratère, si ce n'est le grondement souterrain, pareil au roulement d'un train lancé à toute vitesse, que nous avons déjà entendu à Hilo. Qui dit volcan dit cône pelé, scories, cendres pulvérulentes, et cependant rien

de tout cela n'apparaît. Des arbres, toujours des arbres, des fougères et des lianes. Depuis combien de temps courons-nous? je ne sais, je n'ai plus conscience du temps ni des distances. Il semble que nous soyons emportés à la suite d'une chasse infernale dans une de ces forêts de conte de fées, d'où l'on ne sort jamais. Tout à coup les branches s'écartent, nos bêtes font un suprême effort, débouchent sur un plateau gazonné, s'élancent, puis s'arrêtent court, les oreilles dressées, frissonnantes. Une seconde de plus, et nous roulions dans un abîme. A un mètre de nous, c'est le vide, un précipice dont le brouillard voile le fond et les contours. Des bruits étranges montent de cet océan de vapeur : bouillonnements, crépitements, décharges de mousqueterie, longs soupirs, haleines de soufflets de forge. Une âcre odeur de soufre imprègne l'atmosphère, et la pluie qui fait rage dans le gouffre s'y condense en nuées brûlantes que sillonnent des éclairs rouges. On s'attendait à un pic, à des pentes semées de débris, et l'on se trouve dans une vaste plaine, devant un cirque dont les parois sont tapissées d'arbustes et d'herbes hautes. Et ce trou béant, cette cuve où tourbillonnent les flammes et la fumée, c'est *Kalua o Pélé,* la fosse de Pélé, le plus grand cratère actif d'Hawaï et du monde.

Ce lieu sauvage est habité. Le sentier que nous

avons suivi conduit à la côte accidentale, et c'est ici le gîte d'étape des voyageurs qui se rendent dans le district de Kau. A quelques pas de l'escarpement, nous apercevons un petit hangar pour les chevaux et la cabane intitulée pompeusement la Maison du Volcan, où l'on peut se procurer ce qu'il y a de meilleur en de tels moments, des nattes sèches et un bon feu.

L'indigène préposé à la garde de l'établissement nous souhaita la bienvenue en assez bon anglais, et se montra plein de prévenances. Il jeta des souches sur les tisons, étala sur des perches nos hardes ruisselantes, et, tandis que nous préparions le thé, s'occupa des chevaux avec une louable sollicitude. Mais quand il fut question d'une descente dans le cratère, il secoua la tête, et sa figure réjouie prit une expression soucieuse. Le projet lui souriait peu. Le fracas qu'on entendait depuis deux jours annonçait une agitation extraordinaire. Enfin, il faudrait voir quand le brouillard serait levé. D'ici là, il était inutile de songer à tenter l'entreprise.

Notre patience n'a pas été mise à une trop rude épreuve. Une heure plus tard, la pluie cessait, les nuages se désagrégeaient lentement, découvrant l'immense fosse du Kilauea. De forme à peu près circulaire, sa profondeur varie de six cents à treize cents pieds anglais, suivant les

époques et le mouvement des laves : j'estime qu'elle est actuellement de huit cents pieds. On aura une idée de l'énormité des proportions en les comparant à celles des plus grands volcans d'Europe. Le cratère de l'Etna a environ cinq kilomètres de tour, alors que la circonférence du Kilauea est de dix milles (plus de seize kilomètres), la moitié du périmètre de l'enceinte de Paris. Qu'est-ce que le Vésuve auprès de cela? Un gobelet d'enfant.

Vu de très-haut, le fond du cirque paraît parfaitement uni; sa teinte va du noir d'encre au gris d'acier, selon que les courants de lave sont plus ou moins récents.

L'abîme est, à n'en pas douter, dans une période d'agitation reconnaissable au reflet des matières incandescentes, très-vif, bien qu'il fasse encore grand jour. Au centre, à une distance d'une demi-lieue, luisent les nappes des deux lacs d'où sortent des traînées de feu, comme les rais du moyeu d'une roue. Ces sillons se multiplient, se croisent, et à mesure que la nuit descend, on dirait, jeté sur la plaine sombre, un immense filet aux mailles sanglantes.

Nous tenterons l'exploration le soir même, et s'il est possible d'atteindre le réservoir central, le spectacle nous payera amplement de nos peines; car, au dire de l'indigène qui vit ici toute l'année,

il est rare que le volcan soit aussi actif en dehors des grandes éruptions, et nous arrivons juste à point.

La descente commença à huit heures, lente, pénible , au milieu des buissons trempés par la pluie. La végétation persiste jusqu'au cratère, et l'on saute sans transition du gazon sur une croûte sèche, friable, craquante, qui produit sous le pied la même sensation que les fines aiguilles de glace des hauts névés alpestres. Du reste, la configuration de la lave, froncée, inégale, sillonnée de crevasses, rappelle à s'y méprendre celle d'un glacier. Cette surface, qui de loin semblait lisse, fait maintenant l'effet d'une mer congelée au plus fort de la tempête; tour à tour il faut escalader les crêtes déchiquetées et disparaître dans les plis profonds des vagues. En nous retournant, nous apercevons une haute falaise se détachant sur le ciel, et, plantée au sommet, en guise de phare, la lanterne qui doit nous garder au retour. L'illusion est complète. Il n'est pas jnsqu'aux détonations sourdes, avec sifflements rauques, qui ne simulent le choc des paquets de mer chassés par l'ouragan. La largeur des crevasses nous oblige à de longs détours, et telle est l'acuité des émanations brûlantes, qu'après les avoir traversées, il est nécessaire de faire halte pendant plusieurs minutes pour reprendre

haleine. Le sol est strié d'une infinité de raies formées par les sels et les cristaux de soufre, admirables de structure, mais d'une fragilité désolante, tombant en poussière dès qu'on cherche à les détacher. Des moindres fentes s'échappent des gaz méphitiques, de blanches fumées. Au fur et à mesure que l'on avance, le bruit du torrent devient plus distinct, et dans les sinueuses fissures où court la lave bouillonnante, passent des éclairs. Les vapeurs se condensent au-dessus du gouffre et renvoient comme un écran les lueurs du foyer central. De toutes parts se dressent des cônes mugissants soufflant des flammes violettes avec un ronflement de hauts fourneaux.

Il y avait près de deux heures que nous marchions, et la chaleur devenait suffocante. Plusieurs fois déjà, cramponnés aux aspérités pour franchir un passage scabreux, nous avions eu peine à ne pas lâcher le roc qui nous brûlait la main. Le chaos devenait épouvantable. Des bulles d'air que la lave à l'état liquide avait emprisonnées, crevaient à chaque instant sous nos pieds, et les chutes se succédaient irrésistibles. Cependant nous touchions au but. Une dernière montée à travers un amoncellement de blocs mal équilibrés, et le lac inférieur apparaissait tumultueux, grondant, avec ses caps, ses golfes, ses flots incandescents. Il peut avoir un kilo-

mètre de long sur une largeur moyenne de quatre cents mètres : à sa surface jaillissaient plus de cent fontaines de feu. La lave était projetée à de grandes hauteurs en minces jets, en épaisses colonnes : elle s'épanouissait en gerbes, retombait en pluie. A l'extrémité nord, une cascade se précipitait avec fracas d'une caverne embrasée, soulevant des vagues monstrueuses dont les ondulations peu à peu ralenties s'éteignaient sur l'autre rive en un léger clapotement. Le même orifice lançait de minute en minute des matières solides qui s'abattaient en sifflant au milieu du lac comme des décharges de mitraille. D'un rouge ardent lorsqu'elle bouillonne, la lave au repos prend une nuance pourpre qui tourne au brun noirâtre; dans ce dernier état elle s'accroche à la rive, semblable aux glaçons chassés sur les bords d'une rivière par le courant; mais les tourbillons la resaisissent, des traits lumineux fendent la nappe à peine figée, des crevasses s'ouvrent et vomissent de nouveaux torrents de minéraux fondus. Dans les anfractuosités de la berge formée d'un basalte très-compacte pendent des filaments vitreux pareils à de l'étoupe, appelés *cheveux de Pélé,* produits par les éclaboussures de la lave liquide chassée violemment dans l'air. Le vent parfois les emporte à de grandes distances dans les bois,

au bord de la mer; on trouve même, au lendemain d'une bourrasque, d'assez gros fragments de substance volcanique collés aux branches des arbres, écume du lac de feu balayée par la tempête.

Le réservoir supérieur est éloigné à plus d'un quart de mille; mais l'accès en est malaisé, périlleux même, et exige des précautions infinies. Il s'agit d'observer la direction du vent et de ne pas se laisser envelopper par les vapeurs sulfureuses. Dans ce but, notre Canaque était parti en reconnaissance, nous enjoignant de l'attendre dans l'immobilité la plus complète. Cependant son absence se prolongeait, une demi-heure s'était écoulée — un demi-siècle — et il ne reparaissait pas. Autour de nous le vacarme redoublait, la flamme sortait des cônes avec un sifflement plus aigu, et nous entendions les vagues enflammées battre furieusement le pied de la falaise. A cent pas devant nous un trou venait de s'ouvrir, vomissant une grêle de pierres calcinées. Le sol s'était-il dérobé ainsi sous notre guide? En ce cas, comment sortirions-nous de l'effroyable dédale? Il faudrait attendre le jour... et d'ici là!... Le retour du brave homme coupa court à ces réflexions fâcheuses. Le terrain ne présentait aucun obstacle sérieux, et après d'interminables lacets sur des pentes semées de scories, nos regards plongèrent

dans la chaudière septentrionale, qui ne le cédait en rien à sa voisine. Sa forme est un peu moins allongée, mais la hauteur et les dentelures des escarpements qui l'environnent ajoutent à sa farouche grandeur. La fumée se traîne sur les parois, laissant entrevoir çà et là une arête vive et des aiguilles hérissées de cristaux, dont les facettes jettent des reflets de diamant, d'émeraude ou d'opale sous les lueurs changeantes du brasier. Point de cascade, point de fontaines, comme dans le bassin inférieur. Il est agité vers son centre par un seul bouillonnement qui rappelle le mouvement ascensionnel d'une nappe artésienne. Les vagues se brisent avec violence contre les rives, déterminent des écroulements gigantesques. A vingt mètres de l'endroit où nous avons fait halte, une corniche surplombe, masquant l'extrémité opposée du lac; nous nous hissons à plat ventre jusqu'à cet observatoire, d'où le regard fouille les moindres détours de l'abîme de flammes. Mais la réverbération est telle que nous sommes presque aussitôt contraints de quitter la place. Bien nous en a pris. Quelques secondes plus tard, une vague plus impétueuse que les précédentes frappait la base du rocher, qui s'inclinait comme un bâton de cire molle, et la corniche entière s'enfonçait dans la fournaise.

La fosse de Pélé est un but de pèlerinage aimé

des indigènes. Aucun d'eux ne s'y aventurerait sans apporter en offrande, un objet quelconque, une fleur, un fruit, qu'il jette dans le gouffre en s'écriant : « *Aloha, Pélé!* Je vous salue, Pélé! » Notre guide, fidèle observateur des vieilles coutumes, s'était muni d'une grappe de framboisier sauvage qu'il lança en prononçant la formule sacramentelle.

Les heures passaient. La pluie s'était remise à tomber, il fallait songer à la retraite ; et le jour commençait à poindre quand, exténués, ébouillantés, roussis, nous arrivions sur le plateau. La cabane était froide, le foyer mort, et ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à faire flamber la broussaille humide. Enfin la flamme monta joyeuse vers le toit. Une journée de voyage à cheval sous le vent et l'averse, une nuit de marche sur les scories tranchantes nous permettaient d'espérer un sommeil prompt et paisible. Et cependant, roulés dans nos manteaux, longtemps nous l'avons attendu, écoutant involontairement la bourrasque qui se déchaînait au dehors, la plainte des forêts secouées par la rafale, les roulements de la foudre et, dominant tout cela, la puissante respiration de la Terre.

XII

PUNA.

Ce n'est ni une ville, ni une bourgade, ni un hameau. Puna, c'est le versant sud-est de la Grande-Terre, le pays mystérieux, l'inextricable labyrinthe que festonnent les sentiers tortueux se déroulant à l'infini dans l'ombre et la mousse; c'est le bois touffu, inexploré, la forêt sans clairière, l'interminable et décevante forêt.

Il était près de midi; nous marchions depuis le matin, prêtant l'oreille au murmure lointain de la mer et guettant vainement à chaque détour, dans le rempart des feuilles, une ouverture sur l'immensité bleue. Mais ce que nous prenions pour le sanglot de l'Océan sur la grève n'était que la plainte continue montant des profondeurs boisées. Le voyageur, sous les tropiques, est souvent dupe de ces sonorités étranges, inexpliquées, qui passent dans les futaies désertes en l'absence de toute brise. On n'y distingue ni cri d'oiseau, ni battement d'ailes, rien qui rappelle

la présence d'êtres animés ; c'est quelque chose de subtil et de vague, craquement des fibres dilatées par la chaleur ou poussée de la séve dans les branches. Pas une source ne suintait entre les rochers ; les pluies de la veille avaient laissé quelques flaques dans le creux de la pierre ; mais l'eau était déjà corrompue, les chevaux s'en détournaient après l'avoir flairée et repartaient la tête basse. Les pentes devenaient plus roides ; en revanche, le taillis semblait s'épaissir à mesure que nous descendions. Et toujours la même rumeur égale, monotone, simulant le bruit de la mer invisible.

La voici enfin, mais loin, bien loin, à deux mille pieds au-dessous de nous, à l'extrémité d'une longue coulée de lave qui miroite au soleil. La côte frangée d'écume fuit vers le nord-est, des champs cultivés s'étalent autour d'une anse boisée, et sous les arbres sont éparpillées des huttes. C'est là sans doute le village d'Opihikao, où nous devons passer la nuit. Pressons l'allure, et nous y serons en moins d'une heure.....

Trois heures plus tard, nous avions atteint les premières maisons. Au bord du chemin, un indigène arrachait des plants de taro. Nous le hélons :

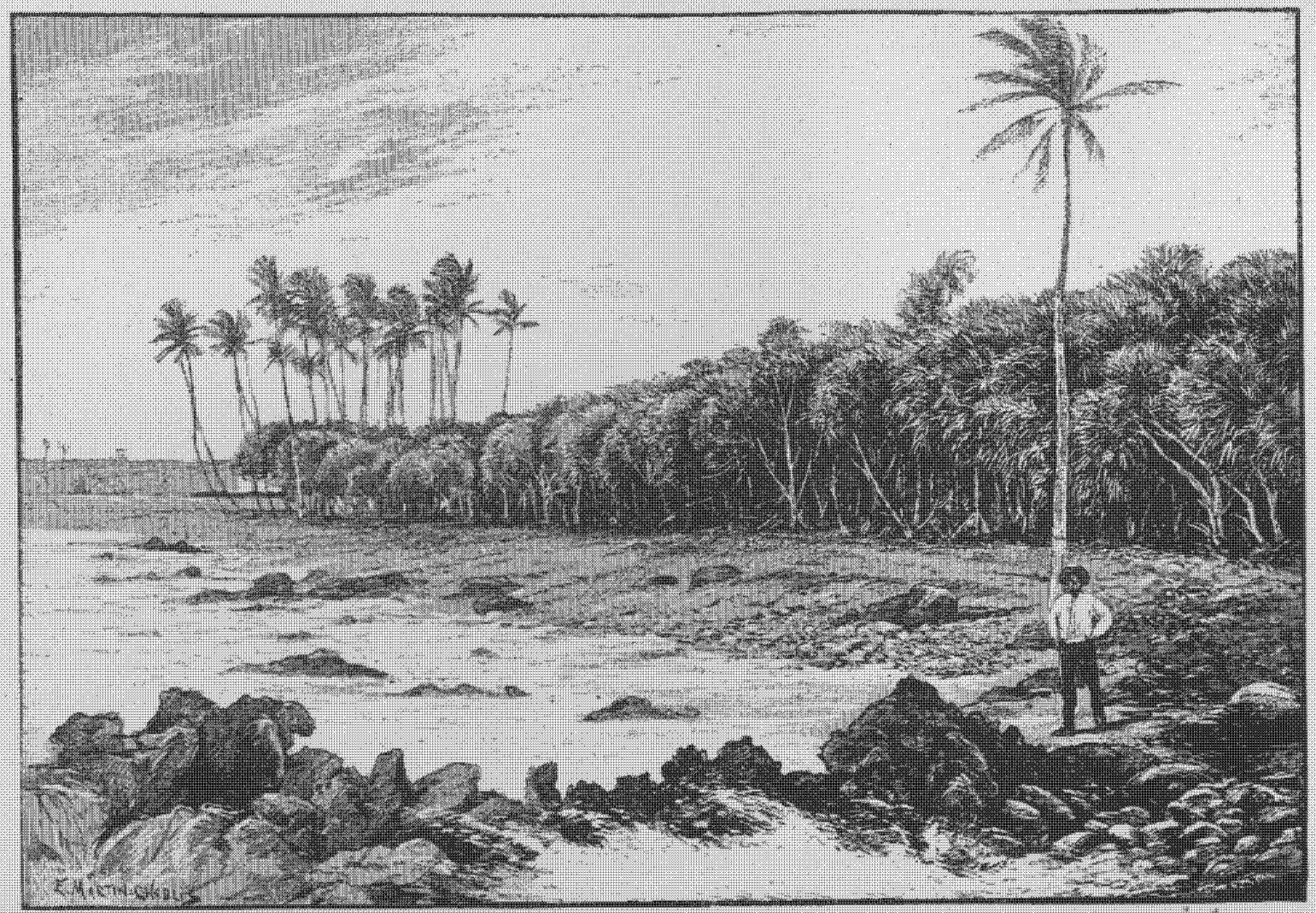
« Opihikao ? »

La réponse est inintelligible, mais la pantomime des plus éloquentes. Elle signifie claire-

ment : « Allez!... Marchez!... » Puis, désignant d'un geste circulaire la campagne environnante, notre interlocuteur ajoute :

« Kalapana. »

Le village était propre : autour des cases, une clôture de bambous et de haies vives, rosiers, lilas, magnolias, géraniums; çà et là, des bouquets d'orangers, d'encalyptus, de tamarins, et partout, dans la forêt, dans la plaine, le long du rivage, à perte de vue, penchés sur l'eau, les cocotiers au tronc blanc, les mélancoliques cocotiers qui donnent au paysage sa physionomie particulière et inoubliable. L'arbre nourricier vit de peu, il croît au hasard du terrain, dans les rochers, dans les champs de lave noire, sur le sable aride. Il se plaît aux endroits désolés. Là où tout meurt, lui seul prospère. Ses fortes racines aspirent indifféremment l'eau douce et l'eau salée; sa tige flexible n'offre aucune prise au vent. Il n'est point beau; son ombre est grêle, son aigrette peu fournie. On ne sait trop s'il est jeune ou vieux, vivant ou mort; sa fibre desséchée, ses feuilles tachées de rouille contrastent lamentablement avec l'éternelle verdure. Et pourtant il produit tout : chair tendre, eau limpide, séve musquée, le fil dont on tresse les cordes, la paille dont on tisse les nattes, le chaume imperméable des huttes, fécond dans sa nudité, triste



FORÊT DE PANDANUS (côte sud d'Hawaï).

comme son frère le dattier, l'arbre sacré du désert.

Plus loin, c'est un hameau de pêcheurs. A terre, des filets sèchent. Deux jeunes gaillards court vêtus sont occupés à réparer une pirogue. L'un d'eux ne serait-il pas le catéchumène pour lequel les missionnaires nous ont remis une lettre?

« Opihikao?

— Kaïmu. »

Maintenant la plage est déserte. Nous galopons sur une dune étroite, entre une lisière de pandanus et l'Océan qui déferle. Un vent chaud vient de s'élever, le soleil se voile, un orage épouvantable éclate. Les chevaux s'emballent, éperdus, fouettés par l'ondée, excités par les clameurs de la marée haute. Nous n'avions fait, depuis le volcan, qu'une seule halte, d'une demi-heure à peine, au bord d'une crique, pour manger notre dernier biscuit; il y avait donc huit heures que nous cheminions sans désemparer, huit heures qui représentaient environ dix-sept lieues. Et nous n'arrivions pas.

Un Canaque nous croisa, monté à cru sur une mule maigre qui trottait bon train. Il avait l'air assez piteux, avec son chapeau de paille rabattu en forme de cloche, son sarrau ruisselant collé sur la peau, et sa guirlande de fleurs dénouée traînant derrière lui sur le sable. Celui-là était

un lettré et nous jeta l'exclamation suivante : « *Far off!... Far off!* » articulée sur un ton d'étonnement et de commisération qui ne laissait aucune place au doute.

Nous n'avions pas fait trois milles, que déjà le jour baissait rapidement. Un quart d'heure plus tard, la nuit serait complète, et il faudrait attendre l'aube sous la pluie torrentielle. Eh bien! soit, un dernier temps de galop, et si, d'ici dix minutes, rien n'est en vue, nous ferons halte.

Je ne sais pas d'exercice plus pénible que celui qui consiste à pousser en avant et à soutenir en même temps un cheval à bout de forces. L'animal fléchit sur ses jarrets, butte au moindre obstacle, s'appuie sur la bride, et l'on sent qu'un peu plus il tombera pour ne plus se relever. Il faut avancer pourtant, plus vite, plus vite encore, et jouer de l'éperon, et se faire bourreau. A chaque piqûre, la pauvre bête pousse un gémissement douloureux, comme pour dire : « Je n'en puis plus », fait un bond désespéré, puis s'arrête de nouveau, haletante, épuisée. Il est nuit noire, la tempête augmente, et nous nous apprêtons à mettre pied à terre, lorsqu'à notre gauche une raie lumineuse perce la forêt, et nous distinguons l'ouverture resplendissante d'une hutte en pierres sèches, à l'intérieur de laquelle flambe une brassée de palmes.

Les habitants nous ont entendus venir, et ils apparaissent sur le seuil, un homme et une femme. L'homme est nu ; il jette un cri guttural, accourt au-devant de nous, prend nos bêtes par la bride et les introduit dans l'enclos ; puis, en moins de rien, sans prononcer une parole, il a déroulé les lassos qu'il attache à des piquets fichés dans l'herbe, nous aide à dégrafer les sangles, s'empare des lourdes selles et les emporte dans la cabane, où nous le suivons clopin-clopant, empêtrés dans nos vêtements humides. Nous sommes enfin à Opihikao, sous le toit hospitalier du catéchumène Gabriel Hoo-Pihi. Le Père Charles nous avait munis d'une lettre pour son disciple ; celui-ci la saisit délicatement du bout des doigts et la parcourut d'un simple coup d'œil, en homme expert à déchiffrer les pattes de mouche. Après quoi, il nous serra la main, en nous adressant un compliment de bienvenue, des mieux tournés apparemment, mais auquel nous ne comprîmes goutte, attendu que notre hôte ne parlait pas un traître mot d'anglais. Je me trompe, il possédait à fond trois syllabes, et ne se lassait pas de répéter, tout en se secouant comme un barbet : « *Too much rain!... Too much rain!* » pris chaque fois d'un fou rire, comme s'il avait découvert une plaisanterie.

La femme, vêtue seulement d'une longue che-

mise de cotonnade rose, était retournée s'asseoir sur une pierre, devant le foyer, et s'occupait à rassurer un bambin et une gamine de cinq à six ans qui, blottis contre leur mère, nous contemplaient avec un indicible effroi.

La cabane, couverte en branchages, avec un trou au centre du toit, pour laisser passer la fumée, est occupée presque entièrement par un âtre circulaire garni de pierres plates. La pluie, qui s'insinuait avec le vent par les fentes de la muraille, avait détrempé le sol en terre battue. Ce n'est pas un joyeux séjour. Aussi la famille ne s'y réunit-elle que pour se chauffer et faire cuire les légumes qui, avec le poisson cru, constituent son ordinaire exclusif.

A quelques pas de là s'élève une habitation mieux close, en planches, perchée sur échafaudage à deux mètres de terre et entourée d'une galerie couverte; c'est là que nous nous installerons pour la nuit, et le plus tôt sera le mieux. Mais on ne saurait croire combien il est difficile, à moins d'une éducation préalable, de suppléer avantageusement à la parole par une pantomime vive et animée. Que d'efforts pour formuler de façon compréhensible cette simple requête : « Menez-nous dans la case à côté, où nous nous débarrasserons de notre défroque ruisselante, que vous aurez l'obligeance de rapporter ici pour la

faire sécher. » Cela n'a l'air de rien et demande une demi-heure de consciencieux travail. La pièce où l'on nous introduisit était d'une propreté scrupuleuse, et le plancher disparaissait sous plusieurs épaisseurs de nattes et de « tappas ».

Le tappa est un papier fabriqué avec des herbes macérées et réduites en pâte : cette pâte, étendue sur des galets ou sur des plateaux bien unis, est battue avec une sorte de règle en bois dur, dont les faces sont gravées de dessins différents, rayures, damiers, pointillés qui se reproduisent sur la feuille amincie et figurent le grain d'une étoffe. Cette substance séchée au soleil est d'une solidité et d'une souplesse remarquables; on coud ensuite l'un sur l'autre trois ou quatre de ces carrés de papier, qui ont souvent plusieurs mètres de surface, et l'on a une couverture à la fois chaude et très-légère. Nous nous y drapons tant bien que mal, et attendons nos hôtes dans une simplicité d'atours qui ne manque pas de couleur locale. Ils ne tardent pas à nous rejoindre, et nous engagent à partager leur repas. Les pauvres gens se sont mis en frais ; la calebasse de poï est flanquée d'un gros quartier de poisson cru faisandé. Malgré la bonne grâce des amphitryons et l'ardeur de notre appétit, il est difficile de faire honneur à ce menu, et nous nous étendons sur la natte,

confiants dans la sagesse des nations, laquelle assure que « qui dort dîne ».

Je commençais à m'assoupir, lorsqu'un marmottement confus me fit lever la tête, et, dans l'étroite chambre vaguement éclairée par une lampe de terre à la mèche fumeuse, voici ce que j'aperçus : en face de nous, roulés dans leurs tappas, dans l'abandon du premier sommeil, la femme et les enfants, et, agenouillé devant la cloison de paille où pendait une croix grossièrement taillée, Gabriel Hoo-Pihi, récitant ses prières du soir avec toute la ferveur d'un néophyte. Notre présence n'était pour rien dans ce beau zèle; il ne savait pas que nous l'observions, et il restait là immobile, l'œil vague, dans l'attitude d'un saint de pierre. De quoi peut-il remercier le ciel, ce sauvage nu, misérable, qui vit de racines et de poisson gâté, captif, lui et sa nichée, entre la forêt sombre et le morne Océan? Sa case tressaille assaillie par le vent, écrasée par la trombe; la mer hurlante monte à l'assaut des roches, prête à balayer la bicoque et ceux qu'elle renferme; épargnée aujourd'hui, demain peut-être un grand souffle l'emportera comme une branche morte. Il prie pourtant, et de toute son âme, naïve extase où probablement la crainte des antiques divinités de la mer et du feu se mêle à la vision confuse du Calvaire; il prie pour la mère et pour les petits,

pour le jardin et la cabane, et, qui sait? pour les étrangers que le hasard amena sous son toit, à la nuit close.

Le lendemain matin, la tempête durait encore: l'horizon restait brouillé, la mer énorme, et rien ne faisait pressentir une éclaircie prochaine. Nos malheureux chevaux, les membres roidis, grelottants, après cette nuit passée sous l'averse, n'avaient même plus la force de manger. Cependant, dès l'aube, le Canaque s'était mis en campagne afin de nous procurer un déjeuner convenable, et bientôt il rentrait triomphant avec quelques grains de café et deux patates; son bon sourire nous disait : « Eh bien! êtes-vous contents? j'espère que vous ne vous plaindrez pas! » Mais l'homme est insatiable. Un coq chantait dans le voisinage, et sa fanfare joyeuse, annonçant un poulailler bien garni, venait d'éveiller dans nos estomacs à jeun de coupables convoitises. Nous les traduisîmes effrontément par une esquisse au crayon représentant un volatile quelconque à côté d'un œuf gigantesque. L'intention fut comprise, mais Hoo-Pihi se contenta de hocher la tête d'un air désolé, en imitant avec art l'aboiement d'un chien et le cri d'un poulet qu'on saigne. Il répliquait : « Sans doute, j'avais des poules : par malheur, les chiens sauvages les ont mangées. »

La faim rend ingénieux. Il s'est trouvé que le

poï délayé dans de l'eau de mer bouillante devenait un potage acceptable, réconfortant, dont le goût rappelait celui du tapioca, et digne de figurer avec avantage sur toutes les tables... en carême.

La pluie tombait depuis vingt heures. A midi, brusquement, le vent tourna, les nuages se dissipèrent, et nous pûmes songer au départ. Nous avions quelque chance, en nous hâtant, d'atteindre avant la nuit un établissement anglais situé à dix milles de là. Les bêtes furent donc sellées et bridées, en dépit des protestations touchantes des naturels, qui nous invitaient à prolonger notre visite. La nouvelle de notre arrivée s'était répandue aux environs, et, malgré le mauvais temps, hommes, femmes, avaient quitté leurs cases pour nous venir voir. Ces excellentes mais encombrantes personnes nous entouraient de fort près, avec la curiosité dont les promeneurs du Jardin des Plantes honorent les nouveaux pensionnaires du Muséum. Empressement flatteur à tous égards, mais qui ne laissait pas d'être un peu gênant, occupés comme nous l'étions à réintégrer péniblement nos hardes imbibées. Jamais je n'avais comparu en si simple appareil devant une nombreuse assistance. Cependant les curieux étaient eux-mêmes vêtus de façon tellement sommaire et paraissaient s'intéresser si vivement aux détails de notre petit lever, que nous n'eûmes pas le cœur

de les congédier. Pourquoi les priver de ce spectacle? Les distractions sont si rares à Opihikao!

Le soleil brillait, avivant l'éclat des feuilles; le flot redevenu bleu frappait mollement la plage : les chevaux détalaient, devinant au terme de l'étape un meilleur gîte, et bientôt nous avions perdu de vue Gabriel Hoo-Pihi, sa famille et la cabane plantée sur les laves en face de l'Océan désert.

Quatre heures plus tard. Le théâtre représente la salle à manger d'un cottage. Par la fenêtre grande ouverte on aperçoit des hangars échelonnés sur la lisière du bois, des serviteurs qui vont et viennent, et, au delà, dans une anse abritée, une goëlette se balançant sur ses ancres. La pièce est coquette, tapissée de nattes fines; aux murs sont pendus des dessins, des cartes, des armes, des coquillages et des festons en plumes d'oiseaux rares. Le couvert est dressé : sur la nappe blanche sont disposés les jarres de lait, les cakes, les puddings dorés, et deux convives qui semblent échappés du radeau de la *Méduse* dévorent sous le regard paternel du maître de ces lieux, l'honorable M. Rycroft.

Hôte aimable que sans doute nous ne reverrons jamais, peut-être ne vous souvient-il déjà plus des deux Français qui vinrent troubler votre laborieuse solitude. J'ignore si ces lignes tombe-

ront un jour sous vos yeux ; à tout hasard, je me permets d'y inscrire votre nom, que n'oublieront de leur vie les voyageurs si gracieusement accueillis par vous sur la côte sud d'Hawaï, après l'orage.

M. Rycroft est le type accompli de ces hardis pionniers en train de conquérir le monde pour le compte du Royaume-Uni. Un homme habite une petite ville de province, possesseur d'un fortune de huit à dix mille livres sterling, de quoi vivre dans une médiocrité tranquille, plus qu'il n'en faut pour lui permettre de s'associer à quelque entreprise commerciale ou industrielle, et d'augmenter rapidement ses ressources sans quitter sa patrie. Mais il ne veut rien devoir qu'à lui-même : il lui répugne de marcher à la remorque d'une autre volonté que la sienne. Jeune, actif, entreprenant, préparé de bonne heure à la lutte par une instruction plus solide que brillante, cet original prétend rester son maître : cet être perdu dans la foule ne compte, pour devenir quelqu'un, ni sur le hasard d'un héritage, ni sur l'opulente sinécure des fonctions publiques, mais sur son intelligence et son activité. Pourquoi se plaindrait-il? N'a-t-il pas en main l'outil par excellence, l'argent? Dix mille livres; c'est bien peu de chose pour un oisif, beaucoup pour celui qui saura les semer à propos sur une terre féconde et inexplo-

rée. La chose est décidée, il partira : il réalise sa fortune, et triste, mais résolu, abandonne les chères reliques du passé, le jardin où il jouait tout enfant, la maison où sa mère est morte. Il n'est pas seul au moment du départ, une volonté double la sienne, ferme et douce, épousant ses projets, ses espoirs, le soutenant aux heures de doute. Elles ne sont pas rares dans son pays, les femmes que n'effrayent ni les voyages lointains ni les longueurs de l'exil. Ces filles du pays des brumes ne redoutent point les énervantes chaleurs du tropique; elles aussi ont été préparées aux rigueurs de la vie, et s'en iront allégrement fonder leur « home » au Nord ou au Midi, sur les froides terres canadiennes comme sur les jungles fiévreuses de l'Inde ou de la Guyane, pour la fortune de leurs maris et le triomphe des intérêts britanniques. On embauche quelques ouvriers, on frète une goëlette; elle est parée, elle vogue. Les mois s'écoulent, et les brises la poussent, plus loin, encore plus loin sur la vaste mer. La terre est proche; l'ancre tombe dans une baie profonde, encadrée d'épaisses forêts. Les planches numérotées sont mises à terre; la maison, les hangars s'élèvent, et bientôt la hache résonne sur les bois séculaires, les ébéniers, les acajous et les érables : les scieurs s'en emparent et les débitent en plateaux que le navire emportera dans

le port le plus voisin pour être employés sur place ou réexpédiés en Europe ou en Amérique. Des champs plantés de cannes ont pris la place des arbres abattus : les cheminées fument, les machines ronflent, et maintenant le vaisseau, à chacun de ses voyages, emporte avec les essences précieuses sa pleine cale de sacs de sucre. Dans les forêts restées debout, les plants de café ont donné d'heureux résultats, la vanille réussit, l'indigo prospère. L'exploitation couvre plusieurs milliers d'acres, et le planteur, inconnu hier, a des comptes ouverts chez les banquiers des deux mondes. La famille s'est augmentée ; les enfants sont élevés dans la mère patrie ; l'un d'eux poursuivra la tâche commencée, les autres iront plus loin fonder une œuvre nouvelle, et le père s'éteindra, jeune encore peut-être, mais ayant plus fait pour son pays que s'il fût mort centenaire sans être sorti de sa bourgade natale.

La sucrerie de M. Rycroft est située à une lieue et demie de la mer ; on s'y rend par une large voie qui n'est autre que la trouée pratiquée dans la forêt pour l'exploitation des bois. Une locomotive routière fait le service entre l'embarcadère et la plantation. Outre la canne, on y cultive avec succès le tabac, la vanille et le caféier ; j'ai eu l'occasion de voir un magnifique spécimen de la dernière récolte, une branche qui portait à elle

seule douze livres de grains. Le fait est remarquable, et ce coin de terre singulièrement privilégié; car l'arbuste n'a pu être acclimaté dans d'aussi bonnes conditions sur les autres districts de l'île. Et tandis que j'écoute les explications que le planteur nous fournit avec une simplicité charmante, devant la belle ordonnance du domaine conquis sur la nature vierge, j'éprouve une émotion réelle, et cet homme me paraît très-grand. En même temps je me demande combien parmi nos compatriotes appartenant aux classes aisées, sinon riches, se résigneraient à ce genre de vie. Je vois d'ici l'étonnement du bourgeois paisible sollicité d'en faire l'essai. La réponse serait péremptoire et dédaigneuse : « Ah çà, plaisantez-vous? Comment, mes père et mère m'ont laissé dix mille livres de rente dont les arrérages me sont servis rubis sur l'ongle chaque trimestre ; à supposer qu'il soit nécessaire d'arrondir ce chiffre modeste, l'État n'est-il pas là pour m'assurer un emploi qui me permettra de faire valoir mes qualités d'administrateur ou de comptable? Et j'abandonnerais ce sort enviable pour les hasards des entreprises lointaines auxquelles ne me destinent ni mes aptitudes ni mes goûts! Permettez-moi d'ajouter que ce n'est pas au moment où la France a besoin de grouper autour d'elle toutes ses forces qu'il convient de l'appauvrir du plus

pur de son sang à la poursuite de colonies problématiques. »

Que répliquer à cela? Rien ne vaut assurément les horizons de la patrie, et la France est le pays du monde où l'on s'assure au meilleur compte une existence heureuse. Tout au plus pouvez-vous faire observer que cette façon de raisonner, perpétuée de père en fils, jointe au morcellement des héritages et à l'émiettement du capital, paralyse en peu de temps les forces vives de la nation. Un homme aisé laissera des fils pauvres. — Eh bien, ils travailleront. D'accord, mais plus on ira, moins il leur sera facile de battre monnaie; un jour viendra, il est venu déjà, où la table sera trop étroite pour le nombre des convives; il y aura plus de bouches à nourrir que de parts au gâteau : les peuples, comme les individus, souffrent du manque d'air et d'espace. L'État lui-même, si généreux soit-il, se verra bien empêché d'utiliser les ambitions et les dévouements des affamés. Les fonctions publiques ne sauraient se multiplier à l'infini; il y a place pour vous, monsieur, mais vos enfants?

« Oh! dira-t-il, je n'en ai qu'un. » Peut-être même : « Je n'en ai pas. »

L'émigration sagement encouragée ne débilite pas les grandes nations, elle est réparatrice et féconde. La France met plus d'un siècle à dou-

bler le chiffre de sa population casanière. Le même résultat est atteint en cinquante ans par l'entreprenante Angleterre et en soixante-dix ans par l'Allemagne. Prenons un exemple dans la première moitié du siècle, à une époque où les mœurs étaient encore plus sédentaires, où, par conséquent, la France s'appauvrissait, — puisque appauvrissement il y a, — beaucoup moins qu'aujourd'hui. De 1831 à 1841, les recensements révélaient une augmentation de 1,669,244 habitants, alors que, dans le même temps, la Grande-Bretagne s'était accrue de 2,631,602 âmes, différence de plus d'un million en faveur de cette dernière, qui, pourtant, dans ces dix années, avait expédié au delà des mers près de huit cent mille de ses enfants. La statistique est parfois bien éloquente.

Certes je ne me méprends point sur les inconvénients et les mécomptes de la colonisation officielle. On peut disputer sur le choix des moyens, relever les erreurs commises. Le principe n'en subsiste pas moins entier. Reste à l'appliquer en tenant compte du tempérament national : reste surtout à favoriser de la façon la plus libérale l'initiative privée. Il n'est pas d'homme de gouvernement qui ne comprenne l'urgence de cette politique expansive, la seule capable d'égaliser de peuple à peuple les condi-

tions de la lutte industrielle et commerciale, l'unique dérivatif au flot des idées anarchiques, qui bat les vieilles sociétés. Par malheur, dans l'état actuel des esprits, il n'est question si haute qui ne serve de thème aux discussions orageuses des partis. Nul ne désarme, fût-ce une heure, et l'œuvre de salut est pour longtemps compromise. Là pourtant est l'avenir, l'apaisement, le renouveau. Le recueillement prolongé est pour les peuples, aussi bien que pour les individus, le prélude de l'engourdissement final. Il faut que l'exercice stimule les fonctions de la vie, et que la séve humaine circule d'une extrémité du monde à l'autre, comme le sang dans les artères.

A un demi-mille de l'habitation, en pleine forêt, une source chaude jaillit au pied d'un rocher vertical, parmi les nénufars et les aromes au calice immaculé. Sa température ne dépasse pas trente degrés, et sa limpidité est telle que le regard plonge à de grandes profondeurs, découvrant des végétations étranges, des mousses multicolores s'enroulant aux piliers de basalte, aux ogives, aux rosaces découpées dans la pierre par le lent travail des eaux. Les acajous et les palmiers s'y reflètent, et des millions de poissons dorés semblent jouer dans leurs branches. La nuit nous surprit dans cette piscine féerique, d'où nous sortions

alertes, reposés, prêts à braver impunément les fatigues de longues chevauchées.

Tout autre fut une immersion qui le lendemain faillit nous être fatale. Nous avions pris congé de l'aimable M. Rycroft, et nous suivions depuis cinq ou six heures le raboteux sentier ondulant sur les laves. Le soleil était haut, la température accablante ; nous fîmes halte sous un bouquet de pandanus ; les chevaux une fois dessellés et attachés aux longues racines, nous nous disposions à attaquer les provisions dont notre hôte avait garni nos bissacs, quand l'idée nous vint de prendre un bain de mer. L'endroit était assez bien choisi, la côte formée d'un banc de lave sur lequel déferlait mollement la vague. De profondes cuves semblaient avoir été taillées tout exprès pour y attendre confortablement la chute de la lame, la douche nous parut délicieuse ; par malheur, mon compagnon s'aventura imprudemment un peu trop avant, une montagne d'eau s'abattit sur lui, manqua de l'emporter et le laissa tout meurtri, couvert de sang. Il en fut quitte pour des écorchures sans gravité, mais, un instant, je l'avais cru perdu. Il nous souviendra longtemps de ce bain à la lame et des colères du Pacifique.

Voici le soir du quatrième jour, nous avons dépassé la pointe de Kapeha, la grève de Kaauu, et traversons une admirable jungle aux aromes

plus pénétrants, à mesure que le soleil décline. Au delà c'est la rivière Waiakea, refoulée par la marée et qu'il faut passer à la nage, puis, dans le lointain, la longue échancrure de la baie, les clochers de la Mission, les maisons au ras de l'eau, si petites qu'on dirait un vol de goëlands abattu sur le sable. Un nuage détaché des pentes de Mauna Loa crève sur le village.

Un proverbe bien connu des marins dit : Suivez une pluie sur le Pacifique, elle vous conduira à Hilo.

XIII

DEUX RECETTES.

LE POÏ.

Prendre une ou plusieurs racines de taro. *Taro, kalo* ou *arum esculentum*, autant d'étiquettes pour désigner un seul et même tubercule, l'aliment préféré des différentes peuplades polynésiennes. Il a la grosseur et la forme d'une betterave, la feuille large et luisante, et affectionne les terrains humides. Le champ doit être entouré de digues, fréquemment inondé, chaque bouture plantée sur un petit tertre à peine élevé au-dessus des eaux.

Vous prenez donc la racine, et vous vous mettez en quête d'un four canaque. Le four canaque est un trou profond de deux à trois pieds, doublé de galets. Lorsqu'il est suffisamment chaud, on le débarrasse de la braise, et l'on y dépose le légume, en ayant soin de le recouvrir aussitôt de branchages et de terre. Laisser cuire à l'étouffée pendant trois ou quatre heures. Le retirer ensuite,

et le broyer dans un mortier avec un pilon de pierre ou de métal pour obtenir une pâte épaisse et gluante. Transvaser dans une grande calebasse, ajouter de l'eau, et pétrir avec vigueur; renouveler l'opération tant qu'il reste le moindre grumeau au fond du récipient. Lorsque la colle est bien fluide, la laisser reposer et fermenter pendant deux jours, trois au plus, et servir.

Introduire délicatement dans la pâte deux doigts, l'index et le médius, en leur imprimant un mouvement de rotation assez rapide pour qu'il s'y attache un bourrelet de la substance visqueuse.

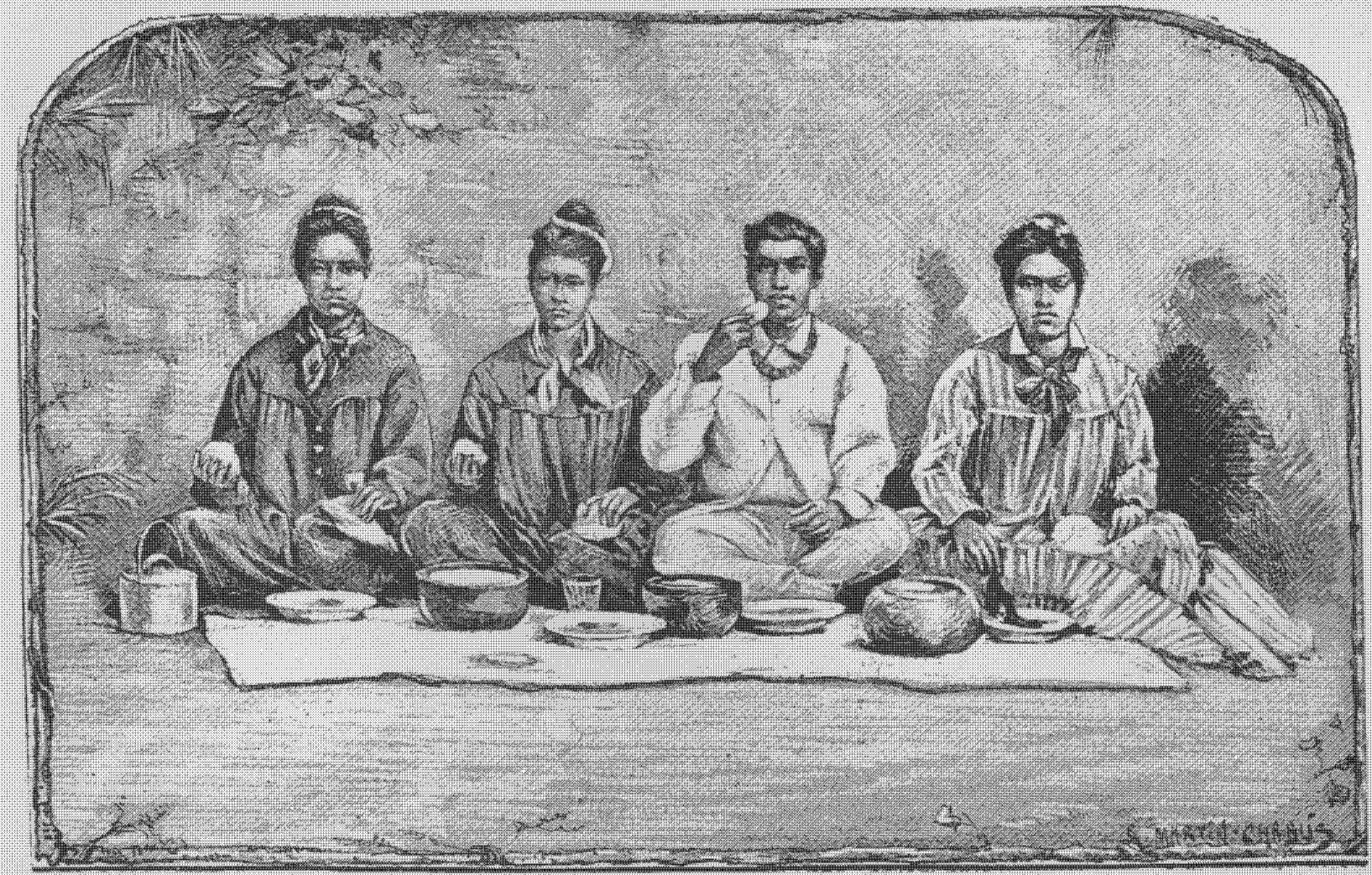
Goûter avec recueillement.

Atroce!

L'AWA.

C'est le narcotique polynésien. La liqueur m'a semblé âcre et désagréable. On m'a promis que je m'y ferais très-vite, ce dont je n'ai nulle envie. J'ignore ce qu'il y a de vrai dans les voluptueuses extases qu'elle est censée procurer; ce qu'il est plus aisé de constater, c'est le degré d'hébétement où tombent ses amateurs, leur maigreur, leurs yeux injectés, leur épiderme excorié comme celui des malheureux atteints de la lèpre.

La vente en est interdite. Mais je ne sais pas de défense plus fréquemment et plus facilement



INDIGÈNES MANGEANT LE POÏ.

violée. Il n'est nul besoin de recourir au marchand; chacun peut arracher à son gré la rave empoisonnée, qui pousse à foison dans les forêts, et la distiller sans alambic. A toutes mes questions concernant le mode de fabrication on avait simplement répondu que le breuvage était préparé par des femmes. Depuis, j'ai eu l'occasion de voir élaborer cette liqueur de ménage, et mes lectrices me sauront gré, je n'en doute pas, de leur en indiquer la formule, en même temps qu'un excellent moyen d'occuper leurs loisirs à la campagne.

Je suppose au préalable qu'elles se sont procuré à prix d'or quelques tubercules d'*awa* ou *piper methysticum* des naturalistes. J'admets en outre qu'elles ont pris soin d'inviter pour la circonstance quelques-unes de leurs amies. Ce dernier point est capital.

A vrai dire, l'occupation n'est pas à l'usage exclusif des dames, et les deux sexes y peuvent participer avec d'égales chances de succès. Les seules conditions requises pour s'en acquitter à souhait sont une mâchoire robuste et des dents solides.

Ceci posé, voici comment on procède. La compagnie assise en cercle, chacun des assistants s'empare d'une racine, la mâche et rejette la pulpe réduite en pâte dans une calebasse dis-

posée à cet effet. Quand elle est remplie aux deux tiers, ajouter de l'eau et agiter le mélange jusqu'à ce qu'il blanchisse et se recouvre d'une belle écume savonneuse.

Filtrer à travers un linge et mettre en bouteilles.

XIV

LA CITÉ DE REFUGE.

Hilo a ses charmes, son horizon lumineux, ses nuits incomparables; mais il faut dire adieu à tout cela. Vingt-quatre heures de repos dans le paisible village nous avaient fait oublier nos fatigues. Le bateau ne repartant que dans trois jours, nous avions décidé de traverser l'île, et d'aller l'attendre sur le versant occidental, au mouillage de *Kavaihae*.

Notre première étape fut courte, un orage nous arrête au hameau d'*Onomea*, après deux heures de marche. C'est là que nous devons prendre congé du Père Pouzot. L'excellent homme avait tenu à nous escorter un bout de chemin, et nous fit donner asile dans une maison canaque dont les habitants se montrèrent d'autant plus empressés qu'ils se disposaient à se rendre le lendemain à Hilo pour faire baptiser leur nouveau-né. L'arrivée inopinée du missionnaire leur épargnait une course pénible dans les

terres détrempées; ils nous témoignèrent leur joie par un accueil particulièrement cordial, et découvrirent je ne sais où des œufs, un poulet, des patates, un festin complet qui jurait avec la simplicité, parfois poussée à l'extrême, de notre ordinaire. Le lendemain à l'aube, l'enfant reçut le baptême, cria, ni plus ni moins que tout autre petit chrétien, et, la cérémonie terminée, on se sépara, le prêtre pour regagner son pauvre presbytère, et nous pour continuer notre route au nord en suivant la mer.

La côte orientale d'Havaï est d'une structure très-singulière, le sol est composé non plus de lave, mais de terreau rougeâtre, marneux, liquéfié par la pluie, où les chevaux n'avancent qu'avec des difficultés inouïes, bronchent à chaque pas, et s'abattent dans les fondrières. De plus, le plateau que supportent les hautes falaises est coupé de distance en distance par d'étroits ravins, dont la profondeur varie de trois cents à mille pieds, encombrés d'une végétation inextricable et arrosés par d'impétueux torrents descendus de la montagne. Brusquement, au milieu d'une plaine unie, vous êtes arrêtés par un précipice. La descente le long du sentier taillé dans le roc, ou serpentant sur les pentes argileuses, est toujours émouvante. Debout sur les étriers, presque à angle étroit avec la tête du cheval, vous laissez

la prudente bête, les rênes flottantes, chercher elle-même son chemin : elle marche à petits pas, hésitante, craintive, tâtant le terrain avant de s'y hasarder, tour à tour avançant et retirant le pied ; le moindre faux pas serait mortel. Il faut parfois plus d'une heure pour franchir une de ces gorges, en admettant que le torrent subitement grossi par une ondée ne rende pas le gué impraticable pour un temps plus ou moins long. Ces déchirures de la côte résultent d'anciens tremblements de terre et livraient jadis passage aux matières en fusion vomies par le volcan. Aujourd'hui, presque toutes servent de lits à des ruisseaux alimentés par la fonte des neiges. Quelques-uns ont un cours paisible et coulent sans bruit sous des arcades fleuries; d'autres se brisent avec fureur contre la muraille abrupte et frayent leur route à grand fracas, de cascade en cascade, jusqu'à l'Océan. Leur transparence est souvent trompeuse; les chevaux perdent pied tout à coup et luttent à grand'peine contre le courant. Ce bain glacé se renouvelle d'heure en heure et pourrait avoir des conséquences funestes, si l'exercice violent auquel nous nous livrons n'amenait chaque fois une réaction salutaire.

Nous avons compté jusqu'à soixante-neuf de ces gorges vertigineuses sur un parcours de trente milles entre Hilo et le village de Lampahoehoe.

Je craindrais de m'être exagéré les difficultés surmontées, si, de retour à Honolulu, le hasard n'avait fait tomber entre mes mains la relation d'un explorateur[1], qui s'exprime en termes bien autrement émus sur cette route extraordinaire. Voici ce que j'y lus : « Nous avons traversé six fois les Montagnes Rocheuses, parcouru la Sierra Madre du Mexique, franchi trois fois la chaîne volcanique de l'Amérique centrale, visité à deux reprises différentes les Andes, et nous affirmons, de la façon la plus formelle, n'avoir jamais voyagé sur une route qui donne au voyageur la sensation continue d'un mouvement de haut en bas et de bas en haut le long d'une échelle autant que le sentier de Lampahoehoe à Hilo. » Je ne m'étonne plus s'il nous a fallu deux longues journées pour arriver à la vallée de Waïpio, située à vingt lieues au plus de notre point de départ.

Partout ailleurs cette belle vallée, célèbre dans l'Archipel, ne causerait certes pas au voyageur une surprise aussi vive. Les Pyrénées et les Alpes nous offrent maints exemples de ces enfoncements sans issue, de ces cirques entourés de cascades. Mais on ne s'attend pas à retrouver dans une île du Pacifique la reproduction presque

[1] La Paz, *Graphick Sketches.*

exacte du val fameux de Lauterbrünnen. Les deux sites ont entre eux la plus grande analogie. Mêmes parois lisses, rayées par le suintement des eaux, même rivière déroulant son ruban argenté sur de vertes pelouses égayées par les teintes dorées des chalets. Les croupes neigeuses du Mauna-Loa, qui se dressent à l'arrière-plan, complètent l'illusion; seuls les toits coniques des huttes de paille, de gazon ou de bambou, les bouquets de palmiers, de pandanus, de yukas, remplaçant les sombres silhouettes des sapins et des mélèzes, nous rappellent que nous sommes sous les tropiques.

La vallée aujourd'hui silencieuse et morne s'ouvre au fond d'une baie encaissée entre deux falaises hautes de deux cents mètres, et doit surtout sa célébrité aux souvenirs religieux qu'elle évoque. C'était anciennement une terre sacrée, un lieu d'asile. Là s'élevait une des cités de refuge, ou Puhonuas, dont ces îles présentent de nombreux vestiges. Elles étaient au nombre de sept ou huit. Hawaï en possédait deux, l'une à Waïpio, l'autre à Honaunau sur la côte ouest. Ces inviolables enceintes abritaient le guerrier vaincu, l'esclave fugitif, la victime échappée au sacrifice, le sacrilége et le meurtrier. Ses larges portes restaient toujours ouvertes; l'une faisait face à la mer, l'autre à la montagne. Un assassinat était-il

commis, les parents du mort avaient le droit de s'emparer du criminel et lui donnaient la chasse : le misérable, traqué, harcelé, s'efforçait d'atteindre le refuge aux abords duquel stationnait une foule de curieux, suivant avec intérêt les péripéties de la poursuite, encourageant les coureurs de la voix et du geste; et c'étaient des cris de joie, quand l'homme sur le point de tomber aux mains des implacables justiciers touchait la muraille protectrice. Dès lors il était Tabû, sacré pour tous, même pour le roi, et, prosterné devant le temple, remerciait l'idole secourable. Cela fait, il confessait son crime, recevait l'absolution de la main du prêtre, et pouvait retourner impunément à ses affaires, libre et respecté de tous désormais. Quiconque eût porté la main sur lui eût outragé les dieux et mérité la mort; les rebelles en armes, les hordes victorieuses, s'arrêtaient devant la cité sainte. En temps de guerre, de longues lances surmontées d'un drapeau blanc indiquaient de loin à la tribu vaincue la place du sanctuaire; les vieillards, les femmes, les enfants y venaient attendre en sûreté que la paix fût conclue. Il n'est pas d'exemple qu'un seul de ces Puhonuas ait été profané, fût-ce dans l'emportement du combat, ou dans l'ivresse de la victoire. Curieux mélange d'humanité et de pratiques sanguinaires. Ici les autels où l'on égorgeait les captifs, là

l'asile inviolable, espoir des faibles. A qui donc ces barbares avaient-ils emprunté l'idée de la cité de refuge, cette antique institution des peuples orientaux? Comment les traditions bibliques ont-elles traversé l'immensité des mers? Problème destiné à occuper longtemps encore les loisirs des ethnographes et les méditations des philosophes.

Au fond de la vallée, un sentier qui n'a pas plus d'un pied de large en certains endroits s'accroche aux anfractuosités de l'escarpement et conduit en quelques heures dans le district de Waïmea. L'aspect du paysage change : des terres grasses, de la végétation puissante, on passe aux champs de vieilles laves, aux horizons désolés du versant occidental. Après une descente de cinq lieues sous un implacable soleil qui réverbère entre les roches nues, nous arrivons à *Kawaihae*. A notre gauche, les silhouettes sombres du Heiau se détachent sur l'azur de la mer et du ciel ; plus loin, se montrent les cabanes, le hangar avec son mât où flotte l'étendard d'Hawaï, les pirogues amarrées aux pilotis et, au large, le steamer qui arrive dans un tourbillon de fumée.

La nuit est venue, limpide et douce. Le *Kinau* nous emporte rapidement sur la mer endormie. La brise est molle, l'Océan uni comme un miroir. La lune dans son plein éclaire les hautes mon-

tagnes de Maui, le récif désert de *Kahoolawe* et *Lanaï*, l'île longue dont nous suivons de fort près les terres déchiquetées.

Lanaï joue un rôle important dans la mythologie indigène ; c'est la patrie des légendes, l'île merveilleuse que l'imagination des conteurs a peuplée des divinités de l'air et des eaux. Selon des croyances encore vivaces, tous les dieux-poissons, Neptunes du Pacifique, avaient choisi pour demeures les grottes sous-marines que les lames ou les poussées volcaniques ont creusées au pied des hautes falaises. C'était une terre sacrée. Habitée maintenant par des bergers et quelques pêcheurs, elle contenait jadis une population nombreuse. Le plateau central appelé *Kealia Kapu* ou *Kealia Tabû* (Kealia la Sainte) était un lieu de refuge, et, sur le rivage, on distingue encore les pans de murs, les énormes assises d'un temple pareil à celui de *Kawaihae*.

Il y a peu d'années, une idole grossièrement taillée se dressait au milieu des ruines et recevait les hommages des personnes timorées désireuses de ménager la suceptibilité des anciens dieux. Mais quand le roi Kamehameha V visita l'île, il ordonna qu'on abattît l'idole, et la fit enfouir dans un endroit écarté. Malgré cette exécution, quelques pêcheurs continuent leurs pieux pèlerinages, et apportent en secret des offrandes sur

l'emplacement de l'image vénérée, à seule fin de se rendre propices les vieilles divinités de la mer.

L'entre-pont est rempli d'indigènes de tout sexe et de tout âge, avec leurs bouquets, leurs calebasses, des chiens, des chats et des poulets. Cette ménagerie fait un bruit d'enfer. Debout sur un tas de cordes, un grand gaillard, armé d'un banjo, au milieu d'un cercle d'auditeurs attentifs assis sur leurs talons, déclame une histoire, s'arrêtant de temps à autre pour reprendre haleine et gratter quelques accords sur son instrument. Son récit, à en juger par sa mimique, est des plus mouvementés. Il fait agir et parler plusieurs personnages, simulant les gestes et le jeu des physionomies, emporté, triste ou joyeux, suivant les exigences de la situation. La scène est éclairée par une lanterne fumeuse pendue à la cloison, et surtout par les rayons de la lune tombant des hublots entr'ouverts.

Le peuple, comme tous les enfants, goûte fort ces déclamations où la réalité coudoie la fable, mélange bizarre d'aventures guerrières et de contes à dormir debout. Leurs auteurs sont inconnus, leur forme essentiellement variable. Le même poëme, passant de bouche en bouche, se modifie et s'amplifie au point qu'il devient difficile de reconnaître la donnée primitive. J'ai eu le bonheur de pouvoir m'en procurer un sténographié

presque mot à mot sous la dictée du conteur; il donnera une idée de ce que sont ces légendes où les réminiscences tiennent autant de place que l'invention, parfois aussi pleines d'une poésie originale et sauvage. La voici fidèlement transcrite d'après la version anglaise. Je me suis efforcé de rendre la naïveté, les brutalités et jusqu'à la monotonie d'expressions et de tournures qui donnent à l'improvisation barbare son rhythme et sa saveur. Non que je me fasse illusion sur la valeur de ce conte assez long et rien moins que joyeux, qui semble inspiré tour à tour du divin Homère et du *Petit Poucet*. Ces choses-là n'existent que par la singularité des accessoires, le geste et l'accent du narrateur, la physionomie de l'auditoire. Il leur faut la nuit tropicale, les faces cuivrées, le capiteux arome des guirlandes de fleurs, un idiome pareil au gazouillement des oiseaux, et, frappant les flancs d'un navire en marche, la longue vague du Pacifique.

XV

LÉGENDE.

Lanaï, Lanaï, terre sacrée, vénérée des hommes d'autrefois, des îles la première née, fille de Pahulu, déesse de la mer !

Le Roi des huit îles est venu. Il a conquis cette terre comme les autres. Il est venu avec ses canots de guerre, avec ses chefs et ses prêtres. C'est le vainqueur, le vaillant fils d'Umi, celui qui commande à Kohala.

Et quand il fut venu, ceux de l'île descendirent vers la mer. Devant la hutte royale faite de *pili* tressé ils déposèrent les taros et les ignames, les ohelos et les patates. Avec eux ils amenaient aussi des chiens sauvages, de jeunes chiens à la chair tendre nourris de *poï*.

Les femmes apportaient des guirlandes de *nauu*, le frais jasmin de Lanaï, et les jetaient sur les épaules des guerriers rangés autour du chef. Et sur le front du Roi elles mirent une couronne, une odorante couronne de *maïle*.

Et, de toutes, la plus belle était Kaala, la Fleur parfumée du matin. Quinze soleils avaient bruni son visage. Tout ce que le *laï* feuillu laissait voir de son jeune corps brillait d'un éclat pareil à celui de la lune qui se lève. Et sa jeunesse embaumait comme les fleurs.

Et le vent écartant les feuilles qui pendaient autour d'elle comme des flèches vertes, sa beauté remplit les yeux et le cœur d'un des plus braves, le cœur du jeune guerrier *Kaaialü;*

Celui dont le bras avait frappé de grands coups sur les hommes de Lanaï au jour de la conquête. Brandissant la lance, terrible entre ses mains, il les avait poussés jusqu'au bord d'un *pali* profond. Et eux, pris de peur, jetaient des cris et suppliaient. Mais lui se moquait des cris et des prières. Menaçant, il les chassait devant lui, et ils sautèrent dans le gouffre comme un troupeau effrayé. Et, en bas, leurs corps déchirés jonchèrent les pierres aiguës, et il y eut là une masse sanglante de chair et d'os.

Voici ce qu'avait fait Kaaialü. Et il est beau. Il regarde la jeune fille, et, parlant au grand chef, il s'écrie : « O Roi de toutes les îles, permets que cette douce fleur soit mienne, à la place de la vallée que tu m'avais donnée pour domaine. »

Et, répondant, le Roi dit : « Tu planteras le jasmin de Lanaï dans la vallée que je t'ai donnée

à Kohala. Mais un autre réclame ici notre fille, et cet autre est le Briseur d'os, le balafré Maïlou. Mon jeune fils va lutter avec lui, et la fille appartiendra à celui des deux qui pourra la prendre après ce combat. Que celui-là l'emporte dans sa hutte, où une même *tappa* les couvrira tous deux. »

Mais Kaala tremble. Elle a entendu parler du Briseur d'os, de Maïlou à la balafre, dont les caresses font mourir. Il a étouffé sous ses baisers plus d'une vierge comme elle. Il aspira leur dernier souffle, et, mortes, il les a jetées en pâture aux requins voraces.

Et la jeune fille de Lanaï aima le guerrier de la Grande Terre[1], celui qui avait vaincu son peuple, et dont les regards perçants l'avaient, elle aussi, blessée. Et, se tournant vers lui : « O chef, dit-elle, puisse ton bras être le plus fort, ton courage victorieux! Sauve-moi de celui qui boit le sang des vierges, et, tant qu'elle vivra, Kaala fera cuire le *poï* et battra la *tappa* pour toi. »

A présent la lutte va commencer. Les guerriers marchent l'un vers l'autre. Le Roi des huit îles s'est assis sur une natte de *hala*. Sur le sable semé de coquillages les deux braves se tiennent debout, nus, les reins ceints du *malo*. Dans leurs

[1] L'île d'Hawaï.

yeux flambe la haine, et ils allongent les bras, prêts à frapper.

Ils sont debout, ils se guettent; l'un vers l'autre ils marchent et rapprochent leurs visages pour cracher la menace et le défi.

Et le Briseur d'os, le balafré Maïlou, ouvre la bouche et dit: « Kaaialü, hardi devant les femmes, brave devant les lâches! Ta lance a labouré le dos d'un ennemi qui fuyait. Moi, je romprai le tien sous mon genou; ta carcasse râlante, je veux la jeter à un porc affamé. Et, pendant qu'il élargira tes plaies et te fouillera le ventre, je caresserai, moi, celle que tu aimes, devant toi, avant que tes yeux soient morts. »

Mais le jeune chef a souri, et il répond : « Toi, tueur de vierges, tu vas sentir sur la gorge la main d'un homme. Je chasserai le souffle de ta vile poitrine, et les pourceaux eux-mêmes ne voudront pas de ta chair. Le requin de la baie a faim, et il t'attend. »

Maintenant ils se dressent l'un contre l'autre, le poing haut, et ils cherchent la place où frapper un coup mortel. Prompte, la main du Briseur d'os s'abat sur Kaaialü. Mais lui, plus rapide encore, saisit le bras levé et le tord comme une liane souple, et, du coup, il rompt l'épaule et le bras.

Furieux et blessé, Maïlou lutte encore. Mais deux mains crispées par la rage s'emparent de son

autre bras, et l'on entend le bruit d'une branche morte qui casse. Et la brute vaincue, les bras brisés, pendants et mous, se retourne pour fuir. — Mais déjà le porte-lance d'Hawaï l'atteint, il la jette à terre, il la tient dans le sable sous son genou.

Et Kaaialü pèse plus fort, il pèse sur l'échine jusqu'à ce que les os craquent et se rompent. Le redoutable étrangleur de vierges est étendu sur le sable, et de sa bouche le dernier souffle s'échappe avec du sang.

Alors le Roi des îles a dit : « Bien ! notre fils a la force du dieu Kanchoa. Que notre fille s'approche maintenant et le frotte d'herbes parfumées. Il y aura un grand festin, et la *Hula-hula,* et des chansons. Puis une même *tappa* les couvrira tous deux. »

Assises en rond, les jeunes filles chantent, agitant les gourdes peintes pleines de cailloux. — Ensuite elles se lèvent et se balancent, mêlant les danses et les chansons. Le vent écarte leurs robes de feuilles; des éclairs brillent dans les yeux des guerriers, et le héros du jour s'élance. Il saisit Kaala, il l'enlève, il l'emporte, disant : « Désormais tu danseras dans ma hutte, à Kohala, pour moi seul. »

Mais un cri s'est fait entendre. Un homme accourt, il traverse les rangs des chefs et se lamente : « Kaala, mon enfant, est partie. Qui me

soignera dans ma vieillesse? Que répondrai-je au jeune chef d'Olowhahu quand il me demandera où est ma fille? — Il faut que je me cache de lui, ou je suis mort. » Et celui qui se lamente ainsi, c'est Opanuï, le père de Kaala.

Lui aussi a combattu sur la falaise de Maunalei; il a vu les siens précipités dans le pali profond et n'a conservé la vie qu'en se courbant devant le vainqueur. Et il s'est dit : « Je me vengerai. J'arracherai ma fille au meurtrier de mon peuple. Loin, très-loin je l'emmènerai. Je la cacherai dans la mer, et nul ne saura la place où je l'aurai cachée, nul autre que les dieux-poissons et moi! »

*
* *

C'est le matin. Kaala est assise devant la case de son seigneur. Son visage brille comme le dieu du jour quand il sort de la demeure de Mani. Et voici que tout à coup Opanuï son père apparaît et lui dit : « Mon enfant, votre mère est mourante à Mahana. Priez votre seigneur qu'il vous permette d'aller la voir une fois encore, avant que son canot vous emmène à sa Grande-Terre.

— Hélas! dit-elle. Depuis quand ma mère Kalani est-elle malade?... J'irai la trouver, j'irai vite, et je baiserai ses membres endoloris. Et elle ira

bien mieux dès que son enfant l'aura baisée. Kaaialü mon seigneur est bon : il me laissera partir, et je serai de retour avant que la lune ait brillé deux fois sur la baie. »

Et le jeune homme a dit : « Va. » Il est triste. Mais lui aussi a une mère dans la vallée de Kohala, et il a dit : « Va. Kaaialü est un chef : il ne doit pas parler comme une femme. »

Et elle part. Et, tandis qu'elle s'éloigne sur le sentier, elle regarde souvent en arrière. Elle voit son seigneur debout sur le bord de la falaise qui domine la mer. Immobile elle le voit, dès qu'elle-même s'arrête et se retourne. Et, parvenue au haut de la colline, comme elle va redescendre de l'autre côté dans la vallée, une dernière fois elle l'aperçoit encore immobile, qui la regarde.

Le père et la fille ont marché longtemps. Ils ont passé la vallée verte de Palawaï, les bois de Kalulu, traversé la rivière, gravi la montagne. Le vieillard maintenant abandonne le sentier qui mène à Mahama. Il se dirige de nouveau vers la côte. Et Kaala lui dit : « O père, nous allons perdre notre route. Nous ne trouverons pas ma mère sur ce sentier.

— Votre mère est dans la baie de Kaumala. J'ai dit qu'elle allait mourir, pour mieux tromper votre seigneur. Elle n'est point malade. Elle nous attend. Elle a broyé pour vous le taro de Pala-

waï et rempli les calebasses. Elle ramasse pour vous des coquillages. Cette nuit, vous dormirez près d'elle. »

Et, silencieux, il continue à descendre vers la baie. Et, dans la baie, il n'y a rien, rien que les roches, rien que la mer. Et Kaala s'écrie : « O père, où allons-nous? C'est ici la retraite du requin et du serpent Puhi. Vous voulez donc me livrer à eux! Je ne reverrai donc jamais mon seigneur!

— Écoute, a dit Opanuï. Écoute la vérité. L'Océan sera ta demeure; le requin, ton compagnon et ton gardien. Il ne te fera point de mal. Je te mène là où vivent les dieux de la mer, et ton exécrable chef ne leur enlèvera pas une fille de Lanaï. Lorsque Kaaialü sera reparti dans son canot pour Kohala, alors le chef d'Olowahu viendra et te ramènera sur la terre. »

C'est ainsi qu'il a parlé. Et il saisit Kaala par la main et l'entraîne le long du rivage, du côté de la baie qui regarde le soleil levant. Là, le flot gronde toujours. La mer bouillonne, et, dans le récif de corail, il y a une caverne haute et grande dont l'entrée est au-dessous des eaux.

Il enlace la faible fille d'un de ses bras puissants, et d'un bond il s'élance dans le tourbillon d'écume. Comme un dauphin il nage. Il fend l'eau de son bras libre, atteint le lit de l'Océan,

gagne une brèche étroite entre les roches, nage encore et touche une rive où ne luit jamais le clair soleil. Il s'y dresse debout et respire, il respire l'air froid de la cave dont l'entrée est au-dessous des eaux.

Là s'étend un espace respecté des vagues, où le jour pâle pénètre à travers la mer transparente. Les crabes ont fui sur les pierres humides, et le Puhi, le hideux serpent, lentement est sorti de son trou. Et le terrible dieu regarde ceux qui viennent troubler son sommeil.

Kaala s'attache aux genoux de son père, et elle crie : « O père, père, brise-moi le front contre le rocher plutôt que de laisser le serpent s'enrouler autour de mon cou avant que je sois morte.

— Écoute, dit Opanuï. Avec moi tu reviendras à la chaude clarté du soleil. Tu fouleras de nouveau les sentiers de Palawaï, la vallée fleurie qui embaume, et tu tresseras encore les *leis* de jasmin, si tu consens à me suivre dans la maison du chef d'Olowahu et à oublier auprès de lui ton seigneur, le vainqueur couvert du sang des nôtres. »

Mais doucement la femme de Kaaialü murmure, à genoux sur le roc, elle murmure bien bas : « Je ne veux d'autres caresses que celles de mon seigneur ; si je ne dois plus appuyer ma tête sur sa poitrine, sur ces pierres froides, je l'appuierai pour mourir. S'il ne doit plus me serrer dans ses

bras, que le Puhi vienne donc et m'étouffe. Qu'il rampe autour de moi, et m'arrache le cœur, et déchire mes joues, plutôt qu'un autre que mon seigneur baise mon visage.

— Qu'il te garde alors » dit Opanuï. — Et rudement il la repousse. « Qu'il te garde jusqu'à ce que le chef d'Olawahu vienne te prendre et t'emporte dans sa maison sur les collines de Maui. Ne cherche pas à fuir. — La vague est forte, tes bras sont faibles, et tu serais brisée contre les roches par le courant rapide. Attends celui que j'enverrai vers toi, et vis. » Et il plonge, il disparaît dans le gouffre, et nageur vigoureux, il revoit bientôt l'air libre, la resplendissante lumière.

*
* *

Kaaialü est resté debout sur la falaise, il est resté à regarder au flanc de la colline le sentier par lequel Kaala s'en est allée. Longtemps il est demeuré là, après qu'elle eut disparu dans la vallée. Il s'est jeté sur sa natte, et le sommeil l'a fui. Alors il a marché le long du rivage, toute la nuit il a marché, et, à l'aube, il est remonté sur la falaise.

Et, comme il était à guetter, une jeune fille a paru sur la hauteur. Elle court, elle saute comme une chevrette, parmi les pierres et les

buissons. Et il va s'élancer au-devant d'elle. Mais il s'arrête. Ce n'est pas celle qu'il attend. C'est la petite Ua son amie, et sur son visage il y a de mauvaises nouvelles. Et le chef lui demande : « Pourquoi Kaala s'attarde-t-elle dans la vallée? Lui est-il arrivé malheur? Peut-être le morne chant de l'*Anaana* a-t-il brisé son cœur. Peut-être est-elle étendue froide sur la prairie de Mahana.

— Chef, répond la fille aux yeux tristes, celle que tu aimes n'est pas dans la vallée. Elle n'est point arrivée jusqu'à la hutte de sa mère Kalani. Mais, du haut des collines de Kalulu, des gens ont aperçu son père qui l'entraînait dans la forêt. Et, depuis, on ne l'a pas revue. »

Le chef n'entend rien de plus. Il court, il descend le coteau, atteint la vallée, dépasse le bois, traverse la rivière, escalade la montagne, et dans la poussière du sentier il voit des traces, il les suit. Il reconnaît ses petits pieds.

Comme il arrive sur le plateau, il aperçoit Opanuï, le père de Kaala. Opanuï est seul. L'homme aux cheveux gris est vigoureux encore. Mais il a reconnu le jeune chef, il a vu la flamme de ses yeux. Il hésite un instant, puis s'enfuit dans la plaine.

Il fuit, mais Kaaialü bondit à sa poursuite, Kaaialü que nul ne surpasse à la course comme

dans le combat. Ils courent sur le chemin de Kealia. Le vieillard cherche l'abri de la cité sainte. Mais il s'épuise. Son ennemi va l'atteindre, il étend les bras. Ah! vieillard, il te prend à la gorge. Non. La main a glissé sur la chair ruisselante. Le fugitif touche le mur sacré, franchit l'enceinte. Il est sous la protection des dieux.

Le chef alors se laisse tomber dans la poussière. Il maudit les dieux et l'inviolable *Tabû*. Ses amis sont venus, l'emportent dans sa hutte, et il y reste étendu sans mouvement, les yeux clos. Quand il les rouvre, il aperçoit la petite Ua aux cheveux bouclés. Près de lui elle a placé une calebasse de poï et du poisson sec, et, lorsqu'il s'est rassasié, le voilà fort de nouveau. Et se relevant, sourd à la voix des siens, sans un regard pour Ua qui l'aime, il dit : « J'irai, je la chercherai partout. Et si je ne la trouve pas, je veux mourir. »

Et il va sur les collines, dans les vallées; dans les bois de Kalulu, les halliers de Kaa et le ravin de Maunalei, il crie le nom de Kaala. Il va sur les terres de Paomaï, dans les vallons de Kaiholene où chante la source sacrée. Et il y a là un prêtre de Kaunolu, puisant de l'eau dans une calebasse. Et le vieillard la lui présente et lui dit : « Homme fatigué, bois l'eau sainte, l'eau vive qui ranime les morts. »

Mais lui s'écrie : « Père, je n'ai ni soif ni faim. Dis-moi seulement où je puis trouver celle que j'ai perdue, et je t'apporterai de nombreuses victimes, des chiens et des hommes, pour tes dieux. »

Et joyeux, le prêtre a répondu : « Fils, je sais que tu cherches la douce fleur de Palawaï, et nul autre que son père ne peut dire où elle est. Mais je sais aussi que tu la chercherais en vain dans les bois, dans les ravins et dans cette montagne. Opanuï est un plongeur hardi; il a dans la mer des retraites connues de lui seul. A l'heure où personne n'oserait le suivre, quand le vent souffle, quand la nuit tombe, il disparaît et sort avec les dieux-poissons, sous l'eau verte. Tu trouveras celle que tu aimes dans une caverne sur la côte. »

Le chef a repris sa course vers la mer. Dans les plaines de Palawaï, les villages sont déserts, la fumée ne monte pas des huttes. Tout le peuple est avec le Roi dans les pêcheries sur le rivage. Mais Kaaialü n'est pas seul. Quelqu'un le suit dans la vallée silencieuse. La petite Ua descend après lui sur le sentier. Dans les bois, parmi les ronces, haletante elle l'a suivi de loin, et elle le rejoint comme il arrive sur la grève.

Mais lui n'écoute que le murmure du flot, il ne regarde que le relief blanc d'écume. « Kaala! ô Kaala! où es-tu? » Il croit l'entendre. Elle lui

répond. Elle est là. C'est elle qui crie dans le vent, elle qui se plaint sous la vague. Il s'élance en disant : « Me voici! »

Et la petite Ua se lamente et l'appelle : « O chef, reviens, reviens vers la terre, reviens vers moi. Prends garde aux dieux de l'abîme qui hantent la cave de corail. Reviens. Pour toi je tresserai des couronnes, je te parlerai de Kaala ton amie et la mienne, et sécherai tes pleurs sous mes baisers. Reviens; les guerriers vont partir, ton canot t'attend, et le roi Kohala rassemble ses jeunes hommes. »

Et, comme il ne reparaît pas, elle s'en va vite, vite à Kealia trouver le Roi de toutes les îles, et le Roi fut affligé en l'écoutant. Et il commença d'armer les pirogues et se dirigea avec les chefs vers la grève de Kaumalapau.

Et sur la grève, Kaaialü tient dans ses bras l'enfant de Lanaï, la douce fleur du matin qui va mourir. Mourante il l'a trouvée dans la sombre caverne dont l'entrée est au-dessous des eaux. Et elle lui dit : « O mon chef, mon maître et mon seigneur, j'ai voulu te rejoindre, et les dieux de la mer m'ont brisée contre les pierres, les pierres aiguës; la vague m'a rejetée, et je pensais ne te voir plus jamais. Mais tu es venu. Mon cœur s'appuie sur le tien, et maintenant je peux mourir. »

Et le chef répond : « Tu vivras. Ne crains plus

rien. Je suis là. Je t'aime. Tu reverras ta vallée fraîche, ta cabane au bord du ruisseau, et tu tresseras des *leis* pour ton seigneur.

— Non, chef, Kaala ne nouera plus de guirlandes, mais seulement une dernière fois les bras autour de ton cou. Aloha. »

Et quand vinrent le Roi et les guerriers, Kaialü s'écria : « O Roi de toutes les mers, j'ai perdu la fleur que tu m'avais donnée; elle est brisée, elle est morte, et la vie n'est plus rien pour moi. »

Mais le chef des chefs a dit : « Quoi! n'es-tu pas un guerrier, et vas-tu te laisser mourir pour une fille? Voici Ua qui t'aime. Elle est jeune et belle comme Kaala. Je te la donne, et plus encore si tu le veux. Tu recevras, outre la terre de Kohala, toutes celles que tu me demanderas dans Lanaï. La grande vallée de Palawaï sera la tienne. Tu auras mes pêcheries de Kaunolu et seras maître de cette île.

— Écoute, chef des chefs, dit Kaialü. Elle était pour moi plus que ma vie, plus que les dieux, plus que toi-même, ô Roi. Du jour où je l'ai vue, mes regards n'ont pu se détacher d'elle : plus belle encore je la revois quand je ferme les yeux. Laisse-moi donc les fermer pour toujours. »

Et, rapide, il bondit de bloc en bloc jusqu'en haut de la falaise. Il se retourne, il s'élance et tombe broyé parmi les roches.

Où es-tu, brave chef? Belle fille, où es-tu? Père, qu'as-tu fait de ta fille? Mère, qu'est devenue ton enfant? Les terres de Kohala seront mornes, et les vallées de Lanaï se lamenteront. La lance du chef s'est échappée de ses mains, la fille a laissé là sa natte commencée. Vous vous aimiez comme le soleil aime la fleur, comme le poisson aime la vague. Et maintenant vous dormez l'un près de l'autre, et le bruit de la mer ne vous réveillerait pas.

Ils sont couchés sur la plage. Le Roi les a fait couvrir de fines tappas et de bambous entrelacés. Ils seront bien ainsi. Et d'eux souvent on parlera, et sur eux il y aura des plaintes et des chants, aussi longtemps qu'on entendra sur l'Océan le bruit des vagues, et sur la terre le bruit des hommes!

XVI

DERNIERS MOMENTS.

Honolulu est en fête. Aux vergues des navires, aux mâts des consulats, les pavillons se déploient dans la brise matinale. Le Roi ouvre son parlement, et je ne suis pas médiocrement surpris du fonctionnement régulier de la machine gouvernementale sur ce point infime de l'univers. Comment, à l'ombre des algarobas et des papayas séculaires, parmi les camphriers, les caoutchoucs et les bambous, au milieu d'un peuple enfant, supposer qu'on se trouve en plein pays constitutionnel pourvu d'institutions chères à la vieille Europe?

Nous retrouvons ici les deux Chambres, celle des nobles, nommés à vie par le souverain, et celle des représentants, issus du suffrage universel. Mais cette dernière a ceci de particulier, qu'elle se renouvelle tous les deux ans et ne tient jamais qu'une session. Après quoi il faut procéder à des élections générales. Beaucoup de personnes

trouveraient la réalisation de leur idéal dans ces retours fréquents de la période électorale. Mais ici, sauf de rares exceptions, tout se passe en douceur. Je me demande même jusqu'à quel point les émotions de la politique et les avantages du régime parlementaire sont appréciés de braves gens peu vêtus. Quoi qu'il en soit, en admettant que ceci constitue un simple passe-temps à l'usage d'une élite civilisée, il faut avouer que le jeu en vaut un autre. Il est sérieux, bien réglé, et ne fait de mal à personne.

Notons en passant que cette institution de Chambres biennales est précisément le but que poursuivait récemment, à des milliers de lieues d'ici, un illustre homme d'État, arbitre incontesté de la politique européenne. Non que je soupçonne le Chancelier de fer de n'être qu'un plat imitateur, séduit par la beauté du régime hawaïen. Je n'oserais aller jusque-là. Mais le rapprochement est au moins plaisant, et méritait qu'on le signalât.

La cérémonie d'ouverture a été célébrée en grand apparat. Le palais législatif est situé vis-à-vis de la résidence royale. Le canon tonne, les musiques jouent, l'armée entière forme la haie, et Sa Majesté s'avance, entourée des emblèmes de la souveraineté, les longs *kahilis* ornés de plumes blanches et rouges. La Reine l'accompagne. C'est

une femme d'une quarantaine d'années, assez bien conservée, aussi belle que peut l'être une Hawaïenne parvenue à la maturité. Le Roi est en uniforme d'officier général; la Reine, sanglée dans une robe de cour expédiée de Londres ou de New-York. Tous deux prirent place sur une estrade garnie de drapeaux et de crépines d'or, au pied de laquelle un siége avait été réservé à l'héritière présomptive, jeune lady de fière mine. Instruit par l'exemple de ses prédécesseurs, le Roi s'est bien gardé d'imiter leur insouciance à l'égard de l'avenir de la dynastie, et, n'ayant point d'enfants, s'est empressé, aussitôt élu, de désigner une de ses sœurs pour le remplacer, le cas échéant. Rangés de chaque côté du trône, se tenaient les ministres, les nobles, vieux chefs crépus, aux traits vigoureusement sculptés, et, plus loin, les députés de toutes nuances, Canaques métis ou blancs, ces derniers en majorité. Au fond de la salle, une foule compacte, car la séance est publique, et chacun est admis, pour peu qu'il sache jouer des coudes, à en contempler les splendeurs.

Le Roi se lève et prononce en canaque, puis en anglais, le « speech » de circonstance, dont un exemplaire nous avait été distribué en même temps qu'aux membres de l'Assemblée. Ce document est identique avec les morceaux d'éloquence officielle récités dans les parlements des deux mondes, et

peut se résumer en trois mots : « Tout va bien. » Cependant quelques passages ont trait à des questions urgentes, spéciales au jeune royaume, notamment aux mesures à prendre pour favoriser l'immigration, restreindre la vente des boissons fermentées et combattre la lèpre. L'orateur saisit cette occasion pour remercier en termes émus les Sœurs de charité qui sont venues au secours de son peuple, hommage impartial s'il en fut, émanant d'un homme absolument dégagé de toutes les sectes. Le discours s'achève sur un chaleureux appel au patriotisme et au dévouement de MM. les représentants, et la session est déclarée ouverte. Sur ce, les fanfares recommencent, les tambours battent aux champs, les kahilis s'inclinent au-dessus des augustes têtes, et la retraite s'opère dans le même ordre que l'arrivée.

Nous avons assisté le lendemain à une séance ordinaire. L'Assemblée compte une cinquantaine de membres, tant sénateurs que députés siégeant ensemble. Les orateurs parlent de leur place, comme au congrès de Washington. Un interprète traduit et, au besoin, commente les observations et les discours. La discussion nous parut des plus courtoises, bien qu'il s'agît d'un sujet sur lequel peu de gens sont d'accord, je veux parler de la loi prohibant la vente des alcools aux indigènes. Ceux-ci, les plus intelligents du moins, avouent

que l'usage leur en est funeste, mais se révoltent contre une mesure qui les place vis-à-vis de la race blanche dans une condition d'infériorité manifeste. Ils réclament, et leur thèse a, paraît-il, grande chance d'être adoptée, une égale application de la loi. Le moment est proche où tous les habitants de l'Archipel, blancs ou jaunes, seront condamnés à ne boire que de l'eau. Une seule exception serait faite en faveur des membres du corps diplomatique et consulaire. « *Temperance for ever.* »

Les jours passent, et l'heure du départ va sonner. Comme ces quelques semaines ont fini vite! Nous avons fait nos visites d'adieu, et ce n'est pas sans émotion que nous quitterons ce peuple souriant, ces familles hospitalières et ceux de nos compatriotes dont le cordial accueil égaya notre court séjour sur ce coin de terre océanienne.

C'est la dernière soirée. Assis sous la vérandah du consulat de France, nous contemplons une fois encore la nuit bleue. Tout se tait : dans l'air pas un frisson; pas un murmure ne monte de la mer apaisée. D'innombrables essaims de lucioles tournoient dans l'ombre des branches; une grande paix emplit l'espace et favorise le recueillement et nos pensées, où le regret des amitiés récentes trop tôt rompues se mêle à la joie du retour. Chez ceux qui nous voient partir, un autre sentiment

avive les impressions de cette veillée silencieuse. Où nous allons s'en vont leurs rêves, leurs souvenirs, leurs espérances. Ces exilés que le devoir enchaîne loin de la France nous envient. Heures tristes, heures charmantes, qui reviennent souvent au cours des longs voyages, et dont les gens de mœurs sédentaires ne sauraient concevoir la douceur!

Steamer Alameda *will leave for San Francisco to-day at noon.* Ainsi s'exprime l'affiche pendue devant la Poste.

Aujourd'hui à midi!...

L'heure du départ d'un navire a toujours je ne sais quoi de mélancolique et de solennel. Mais ici plus qu'ailleurs les démonstrations de la foule donnent à la scène un caractère saisissant. Toute la population est là, souriante, regardant ceux qui vont partir pour les pays inconnus. Des amis, des gens que vous n'avez vus qu'une fois, s'empressent autour de vous, apportant des fleurs, des colliers et des couronnes, et vous prennent la main d'un air attendri. A peine la dernière amarre est-elle larguée, que les chanteurs du Roi, massés au bord du quai, entonnent l'hymne des adieux. La marée monte doucement dans le chenal; la manœuvre est lente, et longtemps le chant au rhythme langoureux nous arrive mêlé aux *Cheers* et aux *Alohas.* Déjà les bruits de la terre s'étaient

éteints, couverts par la forte voix du ressac, et le navire, la barre franchie, fuyait à toute vapeur, que nous distinguions encore avec la lunette les assistants groupés à la même place, et les grands chapeaux de paille agités dans le vent.

La mer était grosse, une brise violente soufflant du nord-est ralentissait notre marche; mais le ciel restait pur, le soleil au zénith éclairait le fond des vallées, le Pali, les bois de Waïkiki et les arêtes décharnées du Diamond Head. Au delà du promontoire la houle devint énorme. L'avant du navire disparaissait à tout instant sous les paquets de mer, dont les éclaboussures retombaient sur l'arrière et nous fouettaient le visage. Et pourtant nous sommes restés là jusqu'à la nuit, à regarder décroître les hautes falaises d'Oahu, avec l'attention émue qui s'attache aux endroits que l'on ne doit plus revoir.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
I.	— San Francisco. — Départ	1
II.	— Le *Mariposa*. — L'arrivée	23
III.	— Punch-Bowl-Hill. — L'archipel à vol d'oiseau	45
IV.	— Honolulu	52
V.	— Un reporter océanien	73
VI.	— Le palais et le Roi	83
VII.	— L'église et l'école	108
VIII.	— Waïmanalo	133
IX.	— L'île de misère	145
X.	— Hawaï	169
XI.	— Aloha, Pélé!	194
XII.	— Puna	212
XIII.	— Deux recettes	233
XIV.	— La cité de refuge	237
XV.	— Légende	247
XVI.	— Derniers moments	263

NOTE

Les pages qui précèdent étaient écrites depuis deux ans, quand les hasards d'une expédition autour du monde me ramenèrent aux îles Sandwich.

J'ai dit, au cours de ce récit, l'inexorable fatalité qui semble peser sur les aborigènes, d'année en année plus clair-semés, et la situation difficile créée aux exploitations agricoles par cette rareté croissante de la main-d'œuvre indigène. Le repeuplement tenté par l'introduction de familles portugaises n'avait donné que d'insuffisants résultats, et le problème posé restait le même : suppléer au manque de bras sans avoir recours à l'immigration chinoise. On a essayé de le résoudre en faisant appel aux laborieuses et denses populations du Japon. L'avenir dira si le mouvement d'opinion qui se manifeste un peu partout contre l'envahissement des Célestes, épargnera les nouveaux venus de l'empire du Soleil Levant. Quoi qu'il en soit, une convention venait d'être conclue à cet effet entre le gouvernement du Mikado et le cabinet hawaïen, et le navire qui me conduisait de Yokohama à San-Francisco dut relâcher à Honolulu pour y débarquer un convoi de neuf

cents émigrants japonais de tout sexe et de tout âge.

J'ai mis à profit cette nouvelle et très-courte visite dans une région que je n'espérais pas revoir, pour noter au vol les changements survenus depuis mon premier voyage. Ils étaient peu nombreux, mais cependant appréciables pour quiconque a eu l'occasion d'étudier dans ces archipels lointains les transformations progressives de la vie politique et sociale sous l'influence de la race blanche.

Ici s'accuse, chaque jour plus nettement, l'action prépondérante de cette société distincte composée des résidents établis depuis longtemps dans le pays, Américains, Anglais, Allemands, Portugais, dont pas un n'a renoncé d'une façon formelle à sa nationalité d'origine, mais qui, par leur installation définitive, l'importance des intérêts engagés, ont conquis une naturalisation de fait, et se considèrent comme les représentants les plus accrédités de la communauté hawaïenne. A ce titre, ils ne pouvaient assister impassibles aux agissements d'un gouvernement fantaisiste qu'entravait à peine un fantôme de Constitution. De bonne foi, on ne devait pas s'attendre à ce qu'une parodie du parlementarisme britannique en imposât beaucoup à un monarque polynésien. Aussi ne faut-il pas s'étonner que le roi en prît à son aise avec les finances de l'État, menacé d'une banqueroute à brève échéance, en dépit des impôts toujours accrus au détriment des commerçants et des industriels. Ceux-ci toutefois commençaient à perdre patience, envisageant la possibilité de veiller de plus près à leurs affaires, et la nécessité de réduire à un rôle purement décoratif sa trop entreprenante majesté canaque. Les choses en étaient là

lors de mon second passage dans l'archipel, et tout faisait prévoir une crise prochaine.

La crise a eu lieu, toute pacifique : soulèvement de bonne compagnie, révolte de gens bien élevés, si l'on en juge par le récit que nous en a donné la presse américaine. Le 30 juin 1887, les intéressés organisaient un *mass-meeting,* — nous dirions une réunion plénière, — et votaient à l'unanimité un ensemble de résolutions, que leurs délégués allaient dès le lendemain soumettre à la sanction du roi. En même temps, MM. les planteurs ou négociants en *dry goods*, tous gens paisibles, ayant horreur du sang versé, mais sachant à l'occasion manier un rifle, s'assemblaient par compagnies, et attendaient le résultat sous les armes. Quant aux trois cents hommes composant l'armée et la police royales, ils avaient jugé prudent de s'éclipser, et ne s'avisèrent de reparaître qu'après l'apaisement du conflit.

Sa Majesté céda. Après s'être, pour la forme, mise sous la protection des représentants des puissances étrangères, elle leur déclara qu'elle était prête à tout accepter. Les exigences se bornaient au remplacement du ministère en fonctions par des hommes de confiance soigneusement désignés, et à quelques réformes dans la Constitution. Les membres de la Chambre des seigneurs notamment, vieux chefs bronzés naguère nommés à vie par le souverain, ne devaient plus avoir dorénavant qu'un mandat temporaire et électif. Ces points acquis, on fut d'accord. Les riflemen désarmèrent, la garde royale reparut à son poste : la petite ville, ensevelie sous les fleurs et les palmes, reprit sa physionomie accoutumée. La révolution s'était accomplie au milieu de la parfaite

indifférence de la population indigène, qui ne s'émeut plus pour si peu. Il y a moins de quinze ans, elle accueillait avec de violents murmures l'élection du roi actuel, soupçonné de n'être pas suffisamment hostile à l'influence étrangère. Aujourd'hui, elle laisse les étrangers mettre en tutelle ce même roi.

Ces choses se passent si loin de nous, sur un si petit point de la terre, que la mention peut en paraître futile. Aussi n'a-t-elle pour but que de compléter cette rapide esquisse océanienne. D'ailleurs, par ce temps de concurrence internationale, les archipels du grand Océan présentent tous un intérêt d'actualité. Ils ont éveillé les convoitises de toutes les nations : on échange à leur sujet des notes et des protocoles, et le moindre groupe a sa valeur, alors qu'il constitue un poste avancé à mi-chemin de l'Amérique et de l'Asie.

Novembre 1887.

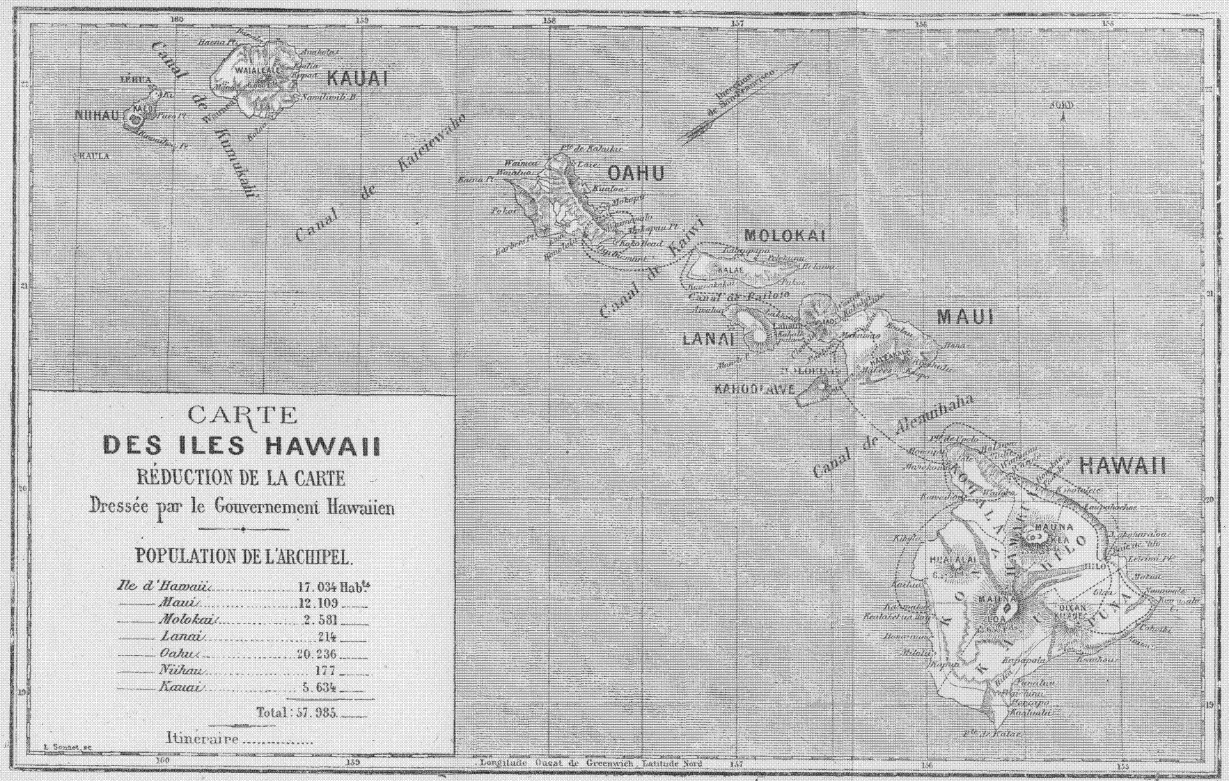

CARTE
DES ILES HAWAII
RÉDUCTION DE LA CARTE
Dressée par le Gouvernement Hawaiien
POPULATION DE L'ARCHIPEL.
Ile d'Hawaii ..... 17.034 Habts
Maui 12.109
Molokai 2.581
Lanai 214
Oahu 20.236
Nihau 177
Kauai 5.634
Total : 57.985
Itinéraire .....
KAUAI
OAHU
MOLOKAI
MAUI
LANAI
KAHOOLAWE
HAWAII
NIIHAU
WAIALEALE
Canal de Kaieiewaho
Canal de Kauai
Canal de Kaiwi
Canal de Pailolo
Canal de Alenuihaha
Direction de San Francisco
MAUNA KEA
MAUNA LOA
HILO
KAILUA
KEALAKEKUA
Longitude Ouest de Greenwich Latitude Nord
L. Sonnet, sc

TABLE DES GRAVURES

Pages.

Types hawaïens : Femme de la cour. — Fille du peuple. . . . . FRONTISPICE.
Le cap Diamant et la plage de Waïkiki 30
Types hawaïens : Dame du monde. — Dame hawaïenne en costume de cheval. 32
Paillotte indigène à Waïkiki. 40
Honolulu vu de la mer. 46
Une rue à Honolulu. 52
Le palais et l'armée (Honolulu) 88
Résidence à Honolulu. 124
Danseuses de Hula-Hula. 140
Le Pali et la côte nord (île d'Oahu). 142
Pirogues à balancier dans le port (Honolulu) 174
Baie de Kerlakakira et monument du capitaine Cook (côte occidentale d'Hawaï). 180
Cascade de lave sur le versant de la Mauna-Loa (Hawaï). 182
Jungle d'Hawaï. — Chemin du volcan. 200
Forêt de pandanus (côte sud d'Hawaï). 214
Indigènes mangeant le *poï*. 234

AUG 2 3 1918

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 04378 4675